
3 1761 03937 7650
UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY



ŒUVRES
COMPLETES
D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, conſeiller honoraire au parlement de Metz, de l'académie des ſciences & belles-lettres de Dijon.

TOME IV.



A NEUCHATEL,
De l'imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVII.

LE

FÂCHEUX VEUVAGE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES ;

Donné à la foire Saint-Laurent en 1725.

PERSONNAGES.

L'IMAN.
LE CADI, *amoureux de Balkis.*
ABOULIFAR, *pere de Balkis.*
BALKIS.
LÉANDRE, *François, amant de Balkis.*
ARLEQUIN, *valet de Léandre.*
PIROUZÉ, *ſuivante de Balkis.*
ALIBAJOU, *compere d'Arlequin.*
DEUX MÉDECINS.
ABHOK, *poëte Perſan.*
ABHAK, *muſicien Iroquois.*
DEUX ESCLAVES *de Léandre, habillés en vents.*
UNE VEUVE.
ORYTHIE.
Troupe de JEUNES MARIÉS & de JEUNES MARIÉES.
Troupe de DÉMONS.
FLORE.
Troupe de VENTS.
Troupe d'ESCLAVES.

La ſcene eſt dans une isle.



LE FÂCHEUX VEUVAGE, OPÉRA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente une ville.

ABOULIFAR, LE CADI.

ABOULIFAR.

Soyez en repos là-dessus, seigneur cadi : je vous l'ai promis, j'ai mis cela dans ma tête, & cela sera ; & quand ? demain.

Air : *Vous ne m'aimez plus, Lisette.*

Vous épouserez ma fille.

LE CADI.

Elle ne voudra point de moi :
J'ai déjà besoin de béquille.

ABOULIFAR.

Ce défaut n'eſt qu'une vétille :
Repoſez-vous-en ſur ma foi.

LE CADI.

Votre fille eſt trop gentille.
Non, non, non, ce n'eſt pas pour moi.

Voyez-vous, ſeigneur Aboulifar ? j'ai fait mes réflexions : je me rends juſtice ; elle a quatorze ans, j'en ai ſoixante : ce ſeroit un meurtre.

ABOULIFAR.

Bon ! eſt-ce qu'entre époux tout n'eſt pas commun ? Eh bien, vous aurez entre vous deux ſoixante-quatorze ans. C'eſt chacun trente-ſept. Voilà des gens dans le bel âge.

LE CADI.

Bonne façon de compter, ma foi ! Vous avez là des regles de ſouſtraction qui m'accommoderoient fort, vraiment : mais

Air : *Nos pélerins ont bonne mine.*

Loin qu'un jeune objet qui ſait plaire,
Rajeuniſſe un ſexagénaire,
Mon cher ami, tout au contraire,
Je craindrois plutôt mille fois
De devenir octogénaire,
Près de votre fille, en deux mois.

ABOULIFAR.

Terreurs paniques, ſeigneur cadi, terreurs paniques !

LE CADI.

Air : *Assis près de sa femme, un avocat au cours.*

Toute la médecine
Est d'accord sur ce point :
A ma mort elle opine,
Si je ne la crois point ;
Et dit que, pour pouvoir soutenir une dose
De matrimonium,
Dondon,
Je suis trop délicat,
Ca ca.
J'en croirois quelque chose. *bis.*

ABOULIFAR.

Vous n'êtes pas plus vieux que moi, au bout du compte ; & je me sens bien.

Air : *Je n'saurois.*

Un âge comme le nôtre
N'est pas sans forces. . . .

LE CADI.

Ma foi !
Je ne sais comment du vôtre
Vous vous trouvez : mais, pour moi,
Je n'saurois
Etre mari comme un autre :
J'en mourrois.

Et si je meurs, vous savez la loi formidable de ce pays-ci.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Ce n'eſt pas pour moi que je crains,
C'eſt votre fille que je plains :
La loi, pour les époux trop dure,
Veut, quand l'un d'eux finit ſon ſort,
Qu'on mette dans la ſépulture
Le ſurvivant avec le mort.

Voyez, ſi j'épouſe Balkis, ce qui lui reſte à vivre, & ce que la pauvre enfant deviendra.

ABOULIFAR.

Eh bien, on l'enterrera avec vous. Cela ſera fâcheux ;

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Mais auſſi dans l'hiſtoire
L'on vit avec honneur.
Ma fille aime la gloire :
C'eſt pour elle un bonheur,
Qu'un malheur honorable.

LE CADI.

Et puis ce n'eſt pas tout :
Je ſuis laid comme un diable.

ABOULIFAR.

Vous êtes de mon goût.

Et c'eſt aſſez : ma fille n'en doit point avoir d'autre que le mien ; mon goût eſt qu'elle vous aime.

Air : *Tout comme il vous plaira, lalira.*

Elle vous aimera,
Lalira !
Elle vous aimera.

Air : *Ah, qu'il est beau l'oiseau !* ou *dondaine.*

Je veux, vous offrant de ma main, *bis.*
Qu'elle chante, en donnant demain
Sans peine
La sienne :
Ah, qu'il est beau
L'oiseau
Qu'amour m'amene !

LE CADI.

Sur un air de trompette.

Le bel oiseau, ma foi, qu'un homme de mon âge !
L'oiseau qui lui ressemble est, je crois, le hibou.
Et si quelque ramage
L'éveille dans son trou,
C'est celui-ci, je gage,
Coucou !

ABOULIFAR.

Eh ! seigneur cadi, un homme aussi riche que vous, est-il jamais ni laid, ni vieux ?

LE CADI.

Vous avez beau dire, mon cher Aboulifar.

Air : *Un capucin à barbe blonde.*

Ce visage n'est plus de mise,
Des rides, une barbe grise,

Un nez à lunettes; tout franc,
Je crois qu'il est des goûts fantasques;
Mais ma foi, l'amour est enfant,
Et les enfans ont peur des masques.

Un homme de soixante ans, la vilaine poupée pour faire joujou !

ABOULIFAR.

Vous moquez-vous? Il y a un pays qu'on nomme la France (le siege du bon goût assurément), où nos voyageurs disent qu'un vieux richard, comme vous, seroit la coqueluche des filles, & ne l'auroit pas qui voudroit, non.

LE CADI.

Je crois que ce sont de bons ménages, aussi !

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Cela jette un beau coton!

ABOULIFAR.

Sans doute. On voit, dit-on,
Vivre le tendron
Avec le barbon
En bonne intelligence.

LE CADI.

Il faut que l'un des deux ait donc
Bien de la complaisance,
Lonla,
Bien de la complaisance !

Oh! je suis bien trompé, si c'est le tendron.

Et puis, c'eſt qu'apparemment le veuvage n'eſt pas là ſi fâcheux qu'ici.

ABOULIFAR.

Oh, pour un vieillard amoureux, vous êtes trop raiſonnable: je veux que vous ſoyez mon gendre, en un mot; & vous le ſerez.

LE CADI.

Air: *Un jour dans ſa chambrette.*

Votre cœur le ſouhaite
Moins que le mien,
Pourvu que la fillette
Le veuille bien.

ABOULIFAR.

J'en réponds.

LE CADI.

Eh bien, touchez là.
Foin de celui-là
Qui s'en dédira!

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O gué lonla lanlere,
O gué lonla.

LE CADI.

Air: *Allons gai, toujours gai, &c.*

Mais en cas de reproche,
Du moins ſouvenez-vous
Que j'ai...

ABOULIFAR.

Ma fille approche.

Enſemble laiſſez-nous :
Allez gai, toujours gai, d'un air gai.

LE CADI *s'en va en danſant.*

Talera lera lera lelare
Talera lera lera lala.



SCENE II.

ABOULIFAR, BALKIS, PIROUZÉ.

ABOULIFAR.

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

Le drôle n'eſt pas vieillard
Tant qu'on s'imagine :
Vois-tu bien cet égrillard ?
Ma fille, c'eſt le gaillard
Que je te deſtine,
O gué !
Que je te deſtine.

BALKIS.

Je le ſais bien, mon pere.

ABOULIFAR.

Oh çà, les trois jours que tu m'as demandés pour faire tes réflexions, ſont écoulés.

Air : *Je n'ſaurois, je ſuis un peu trop jeunette.*

A cet hymen es-tu prête ?

PIROUZÉ.

Courage ! de la vigueur !

ABOULIFAR.

Répondez en fille honnête.

BALKIS.

J'obéirois de bon cœur ;
Mais . . .

ABOULIFAR.

Quoi ! mais. Oh, il n'y a ni ſi, ni mais.

BALKIS.

Je n'ſaurois !
Je ſuis un peu trop jeunette :
J'en mourrois.

PIROUZÉ.

C'eſt parlé d'or. Voilà une brave fille, cela.

ABOULIFAR.

Nous voici bien. Celle-ci dit [*contrefaiſant Balkis*], je n'ſaurois : je ſuis un peu trop jeunette ; j'en mourrois. Et l'autre me diſoit tout à l'heure [*contrefaiſant le cadi*], je n'ſaurois. Ma béquille, & mes lunettes ; j'en mourrois.

Air : *Menuet d'Heſione.*

Je ne vous parle plus en pere ;
Je parle en maître ſur ce point.

BALKIS.

Ah ! laiſſez là ce ton ſévere ;
Je ne ne déſobéirai point.

PIROUZÉ.

Ah, fi!

ABOULIFAR.

Air : *Je n'ſaurois.*

Du cadi j'ai la réponſe ;
Il n'attend plus que ta main :
Ma fille, je te l'annonce :
Tiens-toi prête pour demain.

BALKIS.

Je n'ſaurois.
Il eſt trop vieux : j'y renonce.
J'en mourrois.

PIROUZÉ.

Ah, je ſavois bien qu'elle s'étoit mépriſe!

ABOULIFAR.

Air : *Menuet d'Héſione.*

Oui. Non. Quoi donc, eſt-ce pour rire?
Oh, parbleu, tu te réſoudras!

BALKIS.

Je viens déjà de vous le dire,
Je ne déſobéirai pas.

PIROUZÉ.

Encore!

ABOULIFAR.

Tu feras bien: prends-y-garde ; & pour ce qui eſt de mourir, ne crains pas cela.

Air : *Je croyois, en aimant Colette.*

Loin de mourir d'un mariage

Fait avec un bon vieux papa,
Il eſt cent belles de ton âge,
Qui ne vivent que de cela.

Air : *Je n'ſaurois.*

C'eſt un homme riche & ſage :
Paſſe-lui quelque défaut.
Adieu ; fais-lui bon viſage,
Et reçois-le comme il faut.

BALKIS.

Je n'ſaurois.
Il eſt trop vilain.

ABOULIFAR.

J'enrage !

BALKIS.

J'en mourrois.

PIROUZÉ.

Cela durera-t-il ?

ABOULIFAR.

Air : *Le fameux Diogene.*

La petite imprudente !
Ceci m'impatiente.
Oh, tu l'épouſeras !
Jeune ou vieux, cela preſſe.
J'ai donné ma promeſſe.
Tu la dégageras.

PIROUZÉ.

Ferme !

BALKIS.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

La loi du devoir m'y convie.
Je ne prétends pas le trahir ;
Et je perdrai plutôt la vie,
Que d'oser vous désobéir.

PIROUZÉ.

Eh, mais je crois qu'elle radote.

ABOULIFAR.

Eh bien, tu l'épouseras donc ?

BALKIS.

Non, mon pere.

ABOULIFAR.

Tu mes désobéiras donc ?

BALKIS.

Moi, mon pere, vous désobéir ! Je mourrois plutôt, vous dis-je.

ABOULIFAR.

Est-elle folle ?

Air : *Les filles de Nanterre.*

Je le vois bien, coquine.
Quelque godelureau
T'en conte à la sourdine,
Et trouble ton cerveau.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Mais je suis las de ma bonté,
Et c'est trop la commettre ;

Un pere à ſon autorité
Saura bien vous ſoumettre,
Vous épouſerez le barbon.

PIROUZÉ.

La faridondaine, la faridondon.

ABOULIFAR.

Ou nous vous ferons un parti...

PIROUZÉ.

Biribi.

ABOULIFAR.

A la façon de barbari.
Songez y.

SCENE III.

BALKIS, PIROUZÉ.

PIROUZÉ.

Vous ne l'épouſerez pas, n'eſt-ce pas?

BALKIS.

Non.

PIROUZÉ.

Et quoi que vous diſiez, vous déſobéirez?

BALKIS.

Non.

PIROUZÉ.

Comment?

BALKIS.

Tu ne conçois pas cela ?

PIROUZÉ.

Non.

BALKIS.

Je vais te l'expliquer : n'ai-je pas promis à mon pere de mourir plutôt que de lui désobéir ?

PIROUZÉ.

Oui. Eh bien ?

BALKIS.

Eh bien !

Air : *Dedans mon petit réduit.*

Je ne désobéis pas,
Pourvu que je meure.
Pour me tirer d'embarras,
Je veux qu'il me pleure.
Il me remet à demain,
Et je vais d'un coup soudain
Mourir tout à l'heure,
O gué,
Mourir tout à l'heure.

PIROUZÉ.

Mourir !

BALKIS, *gaîment.*

Air : *Allons gai, toujours gai, d'un air gai.*

Oui, je vais mourir vîte.
Très-sérieusement.
Pirouzé, je t'invite

A

A mon enterrement.
Allons gai, toujours gai.

PIROUZÉ.

Comme elle dit cela !

Air : *M. la Paliſſe eſt mort.*

Mais, vous n'y penſez donc pas ?
D'où vous vient cette manie ?
Dès que l'on eſt morte, hélas !
Songez que l'on n'eſt plus en vie.

BALKIS.

Oh, je prétends bien ſurvivre à ma mort, moi.

PIROUZÉ.

Survivre à votre mort ?

BALKIS.

Oui, & je vais te mettre au fait.

Air : *Les filles de Nanterre.*

Une priſe un peu forte
De cette poudre là,
Me fera croire morte,
Et l'on m'enterrera.

PIROUZÉ.

Quand vous ſerez enterrée ?

BALKIS.

Air : *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*

Tu ſais que dans la campagne
L'on porte ici tous les morts :
Sous une vaſte montagne

Tu ſais qu'on deſcend les corps.
Les gardes d'intelligence,
Me doivent en diligence,
Tirer de ces ſouterreins,
Pour me mettre entre tes mains.

Tu me nourriras en cachette, & cela juſques au retour de mon cher Léandre, de cet aimable étranger que tu connois.

PIROUZÉ.

Tout cela n'eſt pas mal conçu : mais ſi cet aimable étranger ne revenoit plus ? C'eſt un François.

BALKIS.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Ah, ne le crois pas ſi barbare !
Il n'aſpire qu'à revenir
Aſſez riche pour m'obtenir
D'un pere trop avare.

PIROUZÉ.

Ce n'eſt pas tout.

Air : *Ami, ſans regretter Paris.*

En revenant, de ce trépas
S'il reçoit la nouvelle,
Et s'en retourne ſur ſes pas ;
Adieu l'amant fidelle.

BALKIS.

J'ai pourvu à cela : tiens cette lettre.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Tu connois l'un de ses valets,
Qu'il laissa dans cette isle ;
Arlequin, de tous nos secrets
Le confident habile.

PIROUZÉ.

Si je connois Arlequin !

Air : *Joconde.*

Que trop hélas, pour mon malheur !
Je lui paroissois belle.
Il me le dit : il eut mon cœur.
Mais le sot, l'infidelle,
Du pays ignorant la loi,
Comme l'argent le tente ;
Pour épouse aima mieux que moi,
Une vieille opulente.

Même air.

Le veuvage m'en vengera ;
Ma rivale édentée,
Bientôt. . . .

BALKIS.

Tais-toi, babillarde ; tu me conteras cela une autre fois.

Air : *Talaleri, talaleri, talalerire.*

Pour le présent prends cette lettre,
Et la porte au plus tôt chez lui.
Il sait l'adresse de son maître,

A qui je mande qu'aujourd'hui
Je ne ſuis morte que pour rire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

[*Elle s'en va.*]

PIROUZÉ, *l'arrêtant.*

Air : *La jeune Iſabelle.*

Faites une choſe,
Avant ce trépas :
Le vieux cadi cauſe
Tout votre embarras.
D'un air de tendreſſe
Je l'épouſerois,
Pour lui faire piece ;
Et puis je mourrois.

Vous le feriez fort bien enterrer tout vif avec vous, & cela apprendroit à vivre à ces vieux picoreurs de tendrons....

BALKIS.

Cela ne feroit que m'embarraſſer dans mon entrepriſe....

PIROUZÉ.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Voyez-vous, c'eſt que je déteſte....

BALKIS.

Fais ce que je dis ſeulement,
Et ne te mêle pas du reſte.
Adieu. Je vais au monument.

SCENE IV.

PIROUZÉ, *seule.*

Elle n'ira pas seule. Il me passe par la tête de me faire enterrer toute vive avez elle, comme une désespérée. C'est bien dit. Ne laissons pas échapper une si belle occasion de pouvoir faire l'héroïne impunément. Ah, que je jouerai bien la comédie !

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute.*

Je vais heurler, pleurer, crier,
Et de mon mieux étudier
Mainte & mainte grimace ;
Faire enfin comme l'héritier
D'un oncle qui trépasse,
Lonla,
D'un oncle qui trépasse.

J'apperçois mon drôle : il est en compagnie. Attendons qu'il soit seul, & tirons-nous à l'écart.



SCENE V.

ARLEQUIN, deux MÉDECINS.

LE PREMIER MÉDECIN.

Air : *Des trembleurs.*

QUOI ! vous dites que la dame
Etoit prête à rendre l'ame ?

ARLEQUIN.

Qui pis eſt, la pauvre femme,
Paſſe ſoixante-quinze ans.

LE PREMIER MÉDECIN.

Et vous faites un voyage
De deux jours, & davantage,
Pour chercher qui la ſoulage :
En ſera-t-il encor tems ?

ARLEQUIN.

Hélas, meſſieurs, je vous crois ſi ſûrs de vos coups, & j'aime tant ma femme, qu'au moment de ſon apoplexie, euſſiez-vous été à Rome, j'aurois couru volontiers vous y chercher.

LE PREMIER MÉDECIN.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Nous n'oſons promettre
Qu'elle en reviendra.

ARLEQUIN.

Bon ! tant mieux !

LE PREMIER MÉDECIN.

Et même, peut-être,
C'en eſt fait déjà.

ARLEQUIN, *à part.*

Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça !

[*Aux deux médecins.*]

Oh, que non, meſſieurs; j'ai bien défendu qu'on la laiſſât mourir, que je ne fuſſe revenu.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

J'implore pour elle votre aide.
Taillez, tranchez, n'épargnez rien ;
Médicamentez-la-moi bien.
Elle ne veut point de remede ;
Mais, de grace, point de quartier.

LE PREMIER MÉDECIN.

Oh, nous ferons notre métier.

ARLEQUIN.

Bon ! voilà ma femme flambée. Je vous avertis qu'elle a un tempérament de fer, au moins.

Air : *Et zon, zon, zon, Liſette, ma Liſette.*

Saignez, ne craignez rien,
Purgez à l'étourdie.
Sur-tout ſeringuez bien,
Et d'une main hardie,
Et zon, zon, zon,

Chaffez la maladie,
Et zon, zon, zon,
A grands coups de canon.

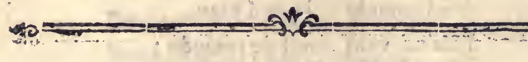
LE SECOND MÉDECIN.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Laiffez-nous faire, je vous prie,
Et de nos foins efpérez tout ;
S'il lui refte un fouffle de vie,
Nous en viendrons bientôt à bout.

ARLEQUIN, *appercevant Pirouzé.*

Voilà une perfonne à qui j'ai deux mots à dire. Je vais vous montrer d'ici ma maifon. [*Il fort pour leur montrer fa maifon.*] Courez-y vîte, & je vous fuis.



SCENE VI.

PIROUZÉ, *feule.*

Il fe croit bientôt délivré de fa vieille femme.

Air : *Ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! Jeannette.*

Traître ! maintenant tu ris,
Lorfque peut-être on l'inhume.
Mais tantôt, quand du pays
Tu vas favoir la coutume,
Ahi ! ahi ! ahi !
Ahi ! ahi ! ahi !...,

SCENE VII.

ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ARLEQUIN, *entrant tout joyeux.*

Air : *Elle eſt morte la vache à Panier.*

Elle eſt morte
La mere aux écus ;
Elle eſt morte,
J'en ai tant & plus.

PIROUZÉ.

Air : *Belle brune ! belle brune !*

Patience !
Patience !
Souvent on ſe réjouit,
Qu'on n'en eſt pas où l'on penſe.
Patience !
Patience !

ARLEQUIN.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Oh, c'eſt une affaire finie !
Tout favoriſe mes deſſeins,
La vieilleſſe, une apoplexie,
Et (ce qui tûroit les plus ſains)
Deux médecins,
Deux médecins,

Qui mieux qu'âge & que maladie,
Hâteront nos heureux deſtins.

Vas, vas, laiſſe-les faire; ſi le mal par malheur ne valoit rien, les remedes ſeroient bons.

PIROUZÉ.

Eh, pauvre malheureux! tes médecins te nuiront plus ici, qu'ils ne te ſerviront.

ARLEQUIN.

Tais-toi, tais-toi, m'amie, tu ne connois pas ces meſſieurs-là comme moi.

Air: *Pour la baronne. Rondeau.*

Le doux veuvage,
L'objet de tant de vœux ſecrets,
Entre avec eux dans un ménage;
Comme avec les petits collets
Le cocuage.

Cela ne ratte pas, te dis-je, & nous pouvons compter que ma femme eſt *ad patres.*

Air: *Attendez-moi ſous l'orme.*

J'ai fait en homme ſage,
Charmante Pirouzé,
Dans l'eſpoir du veuvage,
Lorſque je l'épouſai.
J'hérite; & dans la foſſe
Si-tôt que je la voi,
Zeſte, en ſeconde noce
Je convole avec toi.

PIROUZÉ, *d'un air de pitié.*

Arlequin, tu ne m'as bien aimée.

Air : *La charmante Cloris.*

Ingrat ! tu n'aurois pas
Attendu l'opulence.
Tu m'aurois dit, hélas !
Malgré notre indigence,
Pirouzé mes amours ....

[*Elle change brusquement d'air.*]

Air : *Flon, flon.*

Tâtons du mariage,
Je n'entends point raison.
Tiens, je t'aime à la rage,
Et je veux, riche ou non,
Flon, flon, flon....

ARLEQUIN.

Oh, vive l'amour, pourvu que je dine ! Fondons la cuisine d'abord.

Même air.

Songeons à la bedaine.
Le petit Cupidon,
S'il n'a la panse pleine,
Dit, foin de la chanson,
Flon, flon, flon, larira dondaine,
Flon, flon, flon, ...

PIROUZÉ.

Tiens cette lettre feulement ; fais-la tenir diligemment à Léandre, & crois-moi, prends de promptes mefures pour cela : à revoir. [*à part.*] Ce pourroit bien être fous la montagne.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, ALIBAJOU.

ARLEQUIN.

Mon maître aura cette lettre plus tôt qu'on ne penfe, puifque je vais la lui remettre en main propre. On le croit bien loin, pendant qu'il.... Mais j'apperçois mon compere Alibajou. Sa femme eft un dragon qui ne lui laiffe pas un moment de repos. Il me fait près du veuvage ;

Air : *Des feuillantines.*

Et le pauvre homme, à le voir
Sombre & noir,
Paroît être au défefpoir.
Je vois ce qui l'embarraffe,
Il voudroit être à ma place. *bis.*

Air : *Vous en venez, vous en venez.*

Convenez avec moi, compere,
Que mon bonheur vous défefpere :
Je vois bien à quoi vous fongez ;

Vous enragez,
Vous enragez.
De mon bonheur vous vous affligez :
Vous en enragez.

ALIBAJOU.

Je ne puis ſavoir encore ce qui vous eſt arrivé d'heureux, puiſque je ne fais que d'arriver de campagne.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Mais ce qu'en arrivant j'ai ſu,
C'eſt que je ſuis perdu. *bis.*
Ma femme . . . .

ARLEQUIN.

Creve de ſanté ?

ALIBAJOU.

Eſt à l'extrêmité. *bis.*

ARLEQUIN.

Eh bien, vous pleurez pour cela !

ALIBAJOU.

Hélas, mon cher Arlequin ! me voilà veuf ; je ſuis un homme mort.

ARLEQUIN.

Air : *Des fraiſes.*

Vous extravaguez, je crois ;
Sa perte vous accable ?
Et ſelon vous, toutefois,
Elle étoit pire cent fois
Qu'un diable. (*trois fois.*)

ALIBAJOU.

Hélas !

ARLEQUIN.

Air : *Vous m'entendez bien.*

De la joie ! allons gai, voisin !
Vous voilà quitte d'un lutin.

ALIBAJOU.

Oui, mais demain sans faute. . .

ARLEQUIN.

Eh bien ?

ALIBAJOU.

Je ferai. . . Je sanglotte . . .
Vous m'entendez-bien.

ARLEQUIN

Ma foi non, le diable emporte qui vous comprend ! Hé, comment donc, compere, n'avez-vous pas honte de. . .

ALIBAJOU.

Air : *Dupont mon ami.*

Chacun là-dessus
Pense à sa maniere :
Mais vous n'avez plus
Demain de compere.

ARLEQUIN.

Eh, bon, bon ! à d'autres : vous grimacez.

ALIBAJOU, *continuant l'air qui est commencé.*

Demain je suis enterré.

ARLEQUIN.

Il a l'eſprit égaré.

ALIBAJOU.

Enterré demain.

ARLEQUIN.

Air : *Jean Gile.*

Demain vous ſerez tranquille,
Jean Gile, Gile, joli Jean.
Maugrebleu de l'imbécille !
Jean Gile, Gile, joli Gile....

Pleure donc, nigaud, pleure donc : jarnicoton ! ſi j'étois roi, je te ferois donner trente femmes, pour ta punition.

ALIBAJOU.

Eſt-ce que vous ne ſavez pas la coutume du pays ?

ARLEQUIN.

Quelle coutume ?

ALIBAJOU.

Quelle coutume !

Air : *Des pélerins.*

Faut-il ſi tard qu'on vous apprenne
Que parmi nous,
La mort ne briſe pas la chaîne
De deux époux ?
Quand on en deſcend l'un des deux
Sous la montagne,

Il faut, dans ce repaire affreux,
Que l'autre l'accompagne.

ARLEQUIN.

Comment; on enterre ici les maris tout vifs avec leurs femmes?

ALIBAJÔU.

Avec un pain & une bouteille de vin, pour toute provision. Cette loi a été instituée, pour intéresser les époux à se soigner tendrement l'un & l'autre durant leur vie. Je vais voir s'il faut que je parte. Adieu. Prenez bien soin de votre femme, si vous voulez vivre.

SCENE IX.

ARLEQUIN *seul, après être resté quelque tems tout stupéfait, se réveillant comme en sursaut.*

MISÉRICORDE! deux médecins chez moi! deux médecins! [*Courant du côté de la cantonnade.*] Au meurtre! au meurtre! au meurtre! on m'assassine!

SCENE X.

ARLEQUIN, les deux MÉDECINS.

ARLEQUIN, *donnant du front contre eux, & tout épouvanté.*

EH bien, meſſieurs, ma femme?

LE PREMIER MÉDECIN.

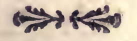
Elle eſt morte.

ARLEQUIN.

Morte!

LE PREMIER MÉDECIN.

Et enterrée depuis vingt-quatre heures. Voici le vénérable Iman de la montagne, qui vous cherchoit, & qui vous accuſoit déjà d'infidélité. Nous ne ſaurions vous laiſſer en meilleure compagnie.



SCENE XI.

L'IMAN *de la montagne*, ARLEQUIN, SUITE *de l'Iman, le ſabre à la main.*

L'un de la ſuite ſaiſit Arlequin, qui veut s'enfuir, & le préſente à l'Iman, lequel, après lui avoir fait une profonde révérence, chante d'un ton majeſtueux.

L'IMAN.

Parodie de l'ouverture de Bellérophon.

GLOIRE à vous,
Généreux époux;
Que l'amitié
Ramene auprès de ſa moitié...

ARLEQUIN.

Moi! mais vous vous trompez! je ne reviens point auprès d'elle pour...

UN GARDE, *levant le ſabre.*

Si tu interromps, je te maſſacre.

L'IMAN, *continuant le même air.*

Gens peu ſenſés,
Ces jours paſſés,
Ont publié
Que ſans pitié,
Gagnant au pié,

Vous la laissiez,
Vous nous fuyiez,
Et qu'à nos loix vous vous dérobiez.

ARLEQUIN.

Mon intention n'est pas non plus d'aller sous la montagne. Le diable vous croque!

[*Le garde leve le sabre, & le fait taire.*]

L'IMAN, *continuant le même air.*

Vous l'y suivrez;
Vous y vivrez;
Vous y mourrez.
Quelle félicité!
Que vous allez être chanté
De toute la postérité!

ARLEQUIN.

Mais je crrrrr.... [*Le sabre.*]

L'IMAN *continue toujours le même air.*

Dissipez cette peur,
Indigne de votre grand cœur.
Quel heureux sort,
Après la mort,
En dépit des jaloux,
De songer qu'on parle de nous!
Allons donc sous la montagne, allons.
Nous vous y descendrons.
Nos chants vous éterniseront,
Les échos en retentiront,
Nos peuples y répondront;

Hommes & femmes crîront :
Miracle !
Cet homme eût pu,
S'il eût voulu,
Éluder nos loix ſans obſtacle :
Mais il veut, bon gré, malgré,
Près de ſa chere épouſe être vif enterré.

ARLEQUIN *s'échappe, & tombe en voulant s'enfuir.*

L'IMAN, *après l'avoir fait reprendre, attribue cette précipitation à tout autre mouvement qu'au véritable.*

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

D'une héroïque impatience
Modérez ce noble tranſport ;
Mourez en toute bienſéance.
Quiconque de ce monde ſort,
A quelque affaire d'importance :
Terminez les vôtres d'abord.

ARLEQUIN.

Voilà une lettre qu'il faut que je rende...

L'IMAN.

Ces gardes vous accompagneront. Vous avez deux heures pour mettre ordre à tout, & puis nous marcherons. Pour ne point perdre de tems, nous vous diſpenſons d'aſſiſter aux danſes de ces jeunes mariés, qui viennent célébrer votre généreuſe réſolution. [*On l'emmene.*]

SCENE XII.

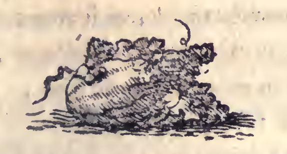
ENTRÉE DE JEUNES MARIÉS.

UNE JEUNE MARIÉE.

Air : *De M. Royer.*

VOUS qui voulez brûler d'une flamme éternelle,
Et qui prenez pour modele,
La tourterelle ;
Venez, amans constans, habiter ce séjour.
Que ne doit pas être l'amour,
Où l'hymen est tendre & fidele !

La danse recommence, & le premier acte finit.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente le deſſous de la montagne ; & l'on voit, dans les ailes & dans le fond, pluſieurs grottes obſcures, & telles qu'on peut ſe les imaginer, dans un ſi triſte ſouterrein.

LÉANDRE, DEUX ESCLAVES *habillés en vents.*

LE PREMIER ESCLAVE.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Mais où donc nous conduiſez-vous ?
Seigneur Léandre, où ſommes-nous ?
Sont-ce ici les grottes obſcures,
Où l'on enterre tant de fous,
Et qui ſervent de ſépultures
A tant de malheureux époux ?

LÉANDRE.

Oui, mon ami; nous voilà ſous les cavernes de la montagne affreuſe, où tant de gens périſſent miſérablement tous les jours ; mais ce qui t'étonnera davantage :

Air : *Menuet de M. Grandval.*

C'eſt que nous ſommes au lieu même,
Où tantôt doit s'exécuter
La fête qu'à l'objet que j'aime,
Nous venons de faire apprêter.

LE PREMIER ESCLAVE.

Quoi, votre maîtreſſe ! quoi, l'aimable Balkis eſt ici !

LÉANDRE.

Elle y eſt, & je t'aſſure qu'elle ſera très-ſurpriſe de m'y voir.

LE PREMIER ESCLAVE.

Par quel haſard, en effet, nous y trouvons-nous ? J'avois cru, juſqu'à préſent, ces lieux impénétrables à tous les humains.

LÉANDRE.

Tu vas tout ſavoir, en peu de mots.

Air : *Ah ! Robin, tais-toi.*

La belle en vain m'étoit propice ;
Son pere dénaturé,
Pour le choix d'un gendre à ſon gré,
N'écoutoit que ſon avarice.

L'ESCLAVE.

Hélas ! aujourd'hui
J'en connois bien d'autres
Qui font comme lui.

LÉANDRE.

Air : *Ton humeur est, Catherene.*

Appauvri par le naufrage,
Qui dans l'isle m'a jeté,
Je fis accroire un voyage
Dans les lieux où je suis né;
A ma charmante maîtresse
Je promis de revenir,
Avec assez de richesse
Pour la pouvoir obtenir.

L'ESCLAVE.

Et vous n'allâtes pas jusqu'en France?

LÉANDRE.

L'amour est trop impatient.

Air : *Joconde.*

Sachant, entre un nombre infini
D'autres extravagances,
Qu'on ensevelissoit ici
Des richesses immenses,
Sous la montagne, en moins d'un mois,
Je me fis une issue;
Et ma peine, comme tu vois,
N'a pas été perdue.

J'ai deux vaisseaux prêts à partir, chargés de richesses inépuisables.

Air : *Où êtes-vous, Birene, mon ami!*

Comblé de biens, je m'apprêtois, hélas!

A demander Balkis en mariage,
Lorſque j'ai ſu tout-à-coup ſon trépas.
Figure-toi ma douleur & ma rage.

Je ſortois comme un furieux, & je courois me poignarder auprès de Balkis, quand j'ai reçu d'elle une lettre, où j'apprends que ce n'eſt qu'une fauſſe mort, & qu'un artifice où elle a été réduite pour ſe conſerver à moi.

L'ESCLAVE.

Je conçois maintenant pourquoi nous la rencontrerons ici.

LÉANDER.

Air : *Vous, qui vous moquez par vos ris.*

Après la lecture, j'ai ri,
Du meilleur de mon ame,
De la poſture de celui
Qui ſervoit notre flame,
Qu'ici l'on enterre aujourd'hui
A côte de ſa femme.

L'ESCLAVE.

Quoi ! Arlequin doit. . . .

LÉANDRE.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Il étoit entouré de gens
Qui le combloient d'éloge.
Souffrez, crioit-il aux Imans,
Qu'à vos loix je déroge.

Souffrez vous-même, disoit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Qu'on vous immortalise ici,
Biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Il m'imploroit: mais je l'ai moi-même exhorté à faire les choses de bonne grace; & je l'ai quitté pour aller préparer la fête dont je veux que Balkis soit agréablement surprise ici.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Souvenez-vous, sous ces figures,
Que vous représentez les vents,
Qui sous ces cavernes obscures
Ont établi leurs logemens.
Sur-tout prenez bien vos mesures,
Pour que vous paroissiez à tems.

L'ESCLAVE.

Eh, pourquoi ces gens que vous avez fait habiller en démons hideux?

LÉANDRE.

Oh, cela, c'est pour épouvanter Arlequin, dont je veux me divertir. J'entends les lamentations de quelqu'un qu'on descend: c'est peut-être lui; retirons-nous.



SCENE II.

ARLEQUIN, *que l'on descend sous la montagne, & pleurant comiquement, après avoir été posé à terre, & avoir examiné les lieux, dit, d'un ton de furieux :*

Air : *Le fameux Diogene.*

VOILA, vieille carogne,
De la belle besogne
Que tu fais en crevant !
Un trésor de jeunesse,
D'esprit, de gentillesse,
Enterré tout vivant !

[*Déclamant héroïquement, & d'un ton tragique :*]
Pleurez, regrettez-moi, terre qui me perdez !
Bernez, ballottez-la, diable qui la gardez !

[*Sur le ton naturel.*]

Air : *De la ceinture.*

Du moins les femmes à Paris,
Quelques maux qui nous en arrivent,
Ne font enrager leurs maris,
Que pendant le tems qu'elles vivent !

Passé cela, elles laissent un homme en paix. Morbleu ! si j'eusse su cela, seulement le lendemain des noces, je me serois pendu sur-le-champ,

pour gagner de primauté. [*Mettant ſon pain & ſa bouteille de vin à terre, & les examinant d'un air de compaſſion :*]

Air : *O reguingué, ô lanlanla.*

Eh bien, miſérable Arlequin,
Voilà tout ton pauvre fruſquin !
Ce peu de pain ! ce peu de vin !
Toi qui, pour faire bonne chere,
Te fis l'époux d'une Mégere !

[*Entrant en fureur, & détachant ſa ceinture.*]

Air : *Belle brune, belle brune !*

De ma ſangle,
De ma ſangle,
Il faut que, dans ma fureur,
Tout-à-l'heure je m'étrangle.

[*D'un ton radouci.*]

Fin de l'air : *Nannon dormoit.*

Tout beau !
Tout beau !
Je l'aurai toujours aſſez beau.
Dînons d'abord, avant que de nous pendre.
Ce ſera pour le deſſert.

[*Prenant ſa bouteille, & la tenant élevée, comme pour boire à même.*]

Et vuidons-la, tandis que je la tiens ;
Je n'en vuiderai plus guere.

[*Il boit, & dit, après avoir bu une gorgée :*]

L'on a bien raiſon de dire qu'un verre de vin raviſe ſon homme. Il me vient une bonne penſée.

[*Il remet ſa bouteille à terre.*]

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Le premier couple qui deſcend
Avec proviſion pareille,
J'aſſommerai le ſurvivant,
Et lui raflerai ſa bouteille.

Cela ne ſera pas des plus poli.

[*Il continue l'air.*]

Je le confeſſe ; mais, ma foi,
Néceſſité n'a point de loi.

Pour bien faire mes affaires à préſent, il faudroit qu'une colonie de médecins François, ou une bonne peſte, arrivât dans l'isle.

[*Tandis qu'il dit tout ceci, un démon vient par-derriere, qui lui prend ſa bouteille.*]

Air : *Lampons.*

Serai-je ſeul aujourd'hui
Qui vive aux dépens d'autrui ?
C'eſt un métier à la mode :
Comme on peut l'on s'accommode,
Lampons,
Lampons !

[*Il veut reprendre ſa bouteille ; & ne la trouvant point, il dit, en la cherchant :*]

Et lonlanla, ma bouteille,
Ma bouteille,
Et lonlanla, ma bouteille. . .

[*Il interrompt l'air ; & tandis qu'il chante le couplet ſuivant, le même démon remet une bouteille une fois plus grande.*]

Air : *Des fraiſes.*

Je me doute du voleur ;
Et c'eſt, ſur ma parole,
Autour de moi, par malheur,
Quelque ame de procureur,
Qui vole, qui vole, qui vole.

[*Il retourne ; & voyant ſa bouteille rendue, & conſidérablement groſſie :*]

Ah diable ! non ; je me trompe : on reſtitue ; [*Il boit & remet la bouteille.*] & on reſtitue au double encore. Emportez, emportez, meſſieurs.

[*Pendant qu'il chante le couplet qui ſuit, l'on emporte la grande bouteille, & l'on met une une petite carafe.*]

Air : *Que vos yeux ſont à craindre !*

Volez toujours de même,
Eſprits malins que j'aime.
Volez toujours de même ;

Foin de qui s'en plaindra !
Pour peu que l'aventure
Dure,
En une belle & bonne
Tonne,
Bientôt à ce jeu-là,
Cette bouteille se changera.

[*Il se retourne; & voyant la carafe :*]

Hoïmé; ma foi, ma bouteille a ressemblé aux fortunes de nos agioteurs François : d'abord très-médiocre, tout-à-coup prodigieuse, puis réduite à peu de chose; [*Il vuide la carafe.*] ensuite à rien.

[*Tendant la carafe en l'air.*]

Air : *Boire à son tirelirelire.*

Officieux démon,
Habitant de cet antre,
A cette portion
Taxerez-vous mon ventre ?
Est-ce là tout ?
Ah, j'entre en goût !
Encore un tirelirelire,
Encore un toureloureloure,
Encore un coup !

SCENE III.

ENTRÉE DE DÉMONS.

Arlequin, épouvanté, fait plusieurs efforts inutiles pour s'enfuir. Un démon se trouve toujours devant lui, pour s'opposer à son passage, & lui donne, à la fin de la danse, un coup qui le fait tomber sur le ventre.

SCENE IV.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *après un ris moqueur.*

Air : *Y-avance ! y-avance !*

Sus donc Arlequin, leve-toi.
Tourne les yeux : regarde-moi.
Réjouis-toi de ma présence.

ARLEQUIN.

Y-avance, y-avance, y-avance !
Ou je ferai quelque indécence.

LÉANDRE.

Je ne suis ici que pour te faire plaisir. ...

ARLEQUIN.

Si vous m'en voulez faire un, monsieur le diable, c'est de vous en aller.

Air :

Air : *Je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir.*

Votre effroyable face
Me fait mourir d'effroi !
Je ne veux qu'une grace
De vous : promettez-moi,
Quand j'aurai rendu l'ame ;
Que vous m'emporterez
Le plus loin de ma femme
Que vous pourrez.

LÉANDRE.

Tu ne la verras plus. Reconnois donc la voix de Léandre.

ARLEQUIN, *ſe relevant tout étonné.*

De Léandre ! Quoi, c'eſt vous, monſieur ? Comment diable, depuis deux heures que je vous ai quitté, êtes-vous déjà marié, déjà veuf, ou déjà mort ?

LÉANDRE.

Pas un des trois ; mais c'eſt que j'entre ici par un chemin qui n'eſt connu que de moi, & je.... Mais j'apperçois là-bas du monde : écartons-nous.

ARLEQUIN.

Ah, monſieur, arrêtez ! C'eſt Balkis.

LÉANDRE.

C'eſt juſtement ce que je crains le plus de rencontrer : doublons le pas.

ARLEQUIN.

Comment, vous ne....

LÉANDRE, *avec précipitation, & d'un air inquiet.*

Oh, te faut-il tout dire? Elle a fait la morte: on vient de l'enterrer. Elle croit ſortir d'ici par d'autres ſecours que les miens, puiſqu'elle me croit en France. J'ai ſu tout cela par la lettre que tu m'as rendue de ſa part ce matin; & je la veux ſurprendre ici par une fête, où je prépare un petit rôle à ta belle humeur. Avance.

ARLEQUIN *s'arrête, & regarde avec encore plus d'attention.*

LÉANDRE.

Air : *Ton humeur eſt, Catherene.*

Elle approche; allons donc vîte!
Que deviendroit mon projet?

ARLEQUIN

Pirouzé vient à ſa ſuite,
Et je ſens, à ſon aſpect,
Que ma chaleur ſe diſſipe.

LÉANDRE.

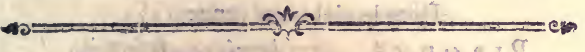
Marcheras-tu?

ARLEQUIN.

Ma foi non.
J'ai le cœur mou comme tripe,
Et les jambes de coton.

LÉANDRE, *en se retirant.*

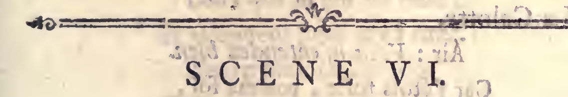
Suis-moi donc le plus tôt que tu pourras. Je t'attends à vingt pas d'ici, de ce côté-là. Du secret, sur-tout.



SCENE V.

ARLEQUIN, *seul.*

VOICI des gens qui me croient bien embarrassé. Ils n'ont garde de s'imaginer que j'ai ici ma porte de derriere. Pirouzé, qui a la sienne, ne manquera pas de vouloir me railler, en m'offrant du secours : tranchons du philosophe ; refusons la vie : nous allons voir une fille bien étonnée.



SCENE VI.

BALKIS, PIROUZÉ, ARLEQUIN.

PIROUZÉ, *à Balkis.*

NE paroissez pas, madame ; le voilà. Je veux avoir une scene avec lui.

ARLEQUIN, *faisant semblant de se croire seul.*

Fin de l'air : *L'autre jour ma Cloris.*

Pirouzé, mes amours,
Adieu donc pour toujours.

Air : *Adieu le Pont-Neuf.*

Pleurez un moment
L'aventure étrange
D'un volage amant,
Dont le ciel vous venge....

PIROUZÉ, *par-derriere Arlequin.*

Taleralalere, tarilala !
Arlequin !

ARLEQUIN, *contrefaisant l'épouvanté.*

Qui vive ?

PIROUZÉ.

France.

ARLEQUIN.

Quel régiment ?

PIROUZÉ.

La Calotte.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Car j'étois folle, par ma foi,
D'aimer un magot comme toi !
[*Le forçant de se retourner.*]
Que je te voie en face,
Eh bien !
Te voilà dans la nasse,
Tu ne dis plus rien.

[*Elle répete ironiquement ce que lui avoit dit Arlequin dans le premier acte.*]

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai fait en homme sage,

Ma chere Pirouzé,
Dans l'efpoir du veuvage,
Lorfque je l'époufai.

[*Elle change d'air.*] [*D'un ton naturel.*]

Tu as le pied dans le margouillis,
Tire-t-en, tire-t-en. . . .

ARLEQUIN, *l'interrompant d'un ton grave.*

Eh, madame, il fied mal à des cœurs généreux,
De venir infulter au fort d'un malheureux!

PIROUZÉ.

Air: *Les amans triomphans.*

Pour te narguer, exprès
Je fuis venue.
Adieu. C'eft pour jamais
Que tu m'as vue.
Ceux qui m'ont ici mife,
M'attendent pour m'en tirer.
Pleure bien ta fottife;
Moi, je vais rire & chanter,
Talala tarelalala,
Tarela tarelalala.

Adieu.

[*S'appercevant, avec étonnement, qu'Arlequin ne la fuit point.*

Ne t'avife pas de me fuivre, au moins.

ARLEQUIN, *toujours d'un ton de déclamateur.*

Ne craignez rien: je refte, & je me rends juftice.
Moi-même j'ai creufé fous moi le précipice.

Je mérite la mort qui m'attend en ce lieu :
Qu'elle vienne ; & pour vous, vivez heureuſe. Adieu.

PIROUZÉ.

C'eſt le bien prendre. Ah, te voilà dans le grand ! Je t'en félicite. Mais, avant de mourir, dis-moi une choſe : Léandre aura-t-il notre lettre ?

ARLEQUIN, *du même ton.*

Oui : je l'ai dépoſée en main fidelle & ſûre.

PIROUZÉ.

Et dis-moi, crois-tu....

ARLEQUIN.

J'ai faim. Déjà mon ventre à jeûn, gronde & murmure.
La mort vient pas à pas : c'eſt aſſez diſcourir.

[*Se couchant de ſon long par terre.*]

Partez, & laiſſez-moi commencer à mourir.

PIROUZÉ, *d'un air adouci.*

Air : *Non, non, je ne veux pas vivre.*

Ah, mon courroux eſt appaiſé ! *bis.*
Releve-toi. Vas, ta Pirouzé
Te permet de la ſuivre.

ARLEQUIN *à terre.*

Non, non, je ne veux pas vivre.

PIROUZÉ.

Allons donc, badin !

ARLEQUIN, *toujours par terre.*

Non, non, je ne veux pas vivre, non ;
Non, non, je ne veux pas vivre.

PIROUZÉ.

Comment donc, ce ſeroit tout de bon!

Air : *Lanturelu.*

Le plaiſant vertige !
Je n'aurois pas cru
Trouver ce prodige
En toi, de vertu.
Leve-toi, te dis-je;
Maraud, te leveras-tu ?

ARLEQUIN *à terre.*

Laturelu, lanturelu, lanturelu.

PIROUZÉ.

Je veux que tu vives, moi.

ARLEQUIN, *ſe relevant, & toujours d'un ton majeſtueux.*

Madame, j'ai vécu.
Du vénérable Iman la ſageſſe profonde
M'a fait examiner les vanités du monde.
La terre eſt un théatre, & l'homme eſt un vaurien;
Qui fait là le métier d'un très-vil comédien.
Conteurs impertinens d'un tas de fariboles;
Encor ſi tour-à-tour on jouoit les grands rôles !
Mais l'acteur qui les tient ne les lâche jamais :
Et pour moi, je ſuis las de jouer les valets.
Adieu !

PIROUZÉ.

Arrête, mon cher Arlequin !...

ARLEQUIN.

Que la farce sans moi continue ou finisse,
C'en est fait, pour jamais j'ai gagné la coulisse.

PIROUZÉ.

Air : . . .

Quelle humeur baroque !
Ah ! suis-je un objet
Ici qui te choque ?
Change de projet.

Viens, viens, tu m'épouseras, je le veux bien.
Vas, je te pardonne.

ARLEQUIN, *s'arrachant de ses bras.*

Ah, ruse de Satan !

PIROUZÉ, *le retenant.*

Où diantre veux-tu courir ?

ARLEQUIN.

A la mort ! à la gloire !
Arlequin, dira-t-on, pouvant manger & boire,
Et pouvant posséder un tendron plein d'appas,
A de si grands plaisirs préféra le trépas.
(Il crie d'un ton comique, en fuyant par le chemin que lui a montré Léandre.)

Ah, que cela sera beau ! que cela sera beau ! que cela sera beau ! [*Il disparoît.*]

PIROUZÉ.

Adieu donc !

SCENE VII.

BALKIS, PIROUZÉ.

BALKIS, *sortant de l'endroit où Pirouzé l'avoit fait cacher.*

EH bien, Pirouzé, qu'en dis-tu? Tu ne t'attendois pas à cela?

PIROUZÉ.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Le drôle se ravisera,
Et bientôt nous recherchera.
Nous sommes ici pour une heure.
Après tout, s'il est si méchant,
Qu'il en sorte, ou qu'il y demeure,
Tout cela m'est indifférent.

Parlons d'autres choses. Léandre, en mille ans, ne s'imagineroit pas que nous sommes ici. L'endroit n'est pas trop riant : qu'en dites vous?

BALKIS.

Il me soustrait à la tyrannie d'un pere, & me conserve à mon amant; c'est un palais pour moi.

Air : *Prenez la fillette au premier mouvement.*

Effroyable asyle!
Triste & sombre séjour!
Tu me parois l'isle
Du dieu d'amour.

A ſes feux aimables,
Tous lieux favorables
Semblent aux amans
Toujours charmans.

PIROUZÉ.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Ne ſongeons donc ici qu'à rire !

BALKIS.

Je ſens qu'à la joie, à vrai dire,
Mon cœur eſt aſſez diſpoſé ;
Mais quelque choſe la modere,
Hélas ! ma chere Pirouzé,
C'eſt le déſeſpoir de ma mere.

PIROUZÉ.

Air : *Comme un coucou que l'amour preſſe.*

L'on ne doit à la pauvre femme
Dire votre mort que demain.

BALKIS.

Ah, que tu raſſures mon ame!
Cela s'accorde à mon deſſein.

Air : *Par bonheur, ou par malheur.*

Déjà je me reprochois
L'état où je la laiſſois.
Dès que je ſerai ſortie,
J'irai la voir ; & je veux
La mettre de la partie,
Et lui confier mes feux.

[L'on entend tout-à-coup une ſymphonie. L'obſcurité ceſſe, & une grande lumiere ſe répand dans la caverne.]

PIROUZÉ.

Ah, madame, nous ſommes perdues!

BALKIS.

Je ne vois ni n'entends rien encore que de fort agréable. Aſſeyons-nous, & voyons à quoi cela aboutira.

SCENE VIII.

ENTRÉE DES VENTS.

ORYTHIE.

Air: *De M. Royer.*

VENTS légers, rapides aquilons,
Qu'enferment ces antres profonds,
Qu'à les égayer tout s'empreſſe.
Votre maître en ces lieux
Tient l'objet de ſes feux.
Si ſa tendreſſe
Vous intéreſſe,
Vents légers, rapides aquilons,
Qu'enferment ces antres profonds,
Qu'à les égayer tout s'empreſſe.

Danse des vents.

ORYTHIE.

Belle amante de Zéphir,
Délices de la nature,
Dans cette demeure obscure,
Flore, fais sur tes pas voler le doux plaisir !

Danse de Flore.

ORYTHIE.

Ariette.

Quand la fillette
Fait en cachette
Choix d'un amant ;
Du pere avare
Le choix bizarre
Suit vainement :
C'est lui qui propose ;
Mais elle dispose
De l'événement.

PIROUZÉ.

Oh ! pour le coup, madame, voilà une pierre dans votre jardin : c'est à vous qu'on en veut.

[*La danse reprend.*]



SCENE IX.

BALKIS, PIROUZÉ, ARLEQUIN *habillé & déguisé en vent.*

ARLEQUIN, *aux vents.*

Air : *Tarare ponpon.*

RETIREZ-VOUS, Zéphirs, Bise, vents de Galerne ;
Et d'Eole à Balkis apportez les présens !

[*Les vents sortent.*]

PIROUZÉ, *à Balkis.*

Ahi ! ahi ! où sommes-nous ? Tout ceci me lanterne !
Gare les ouragans,
Si près de la caverne
Des vents !

Air: *Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

(*à Arlequin.*)

Es-tu de ces vents familiers, *bis.*
Qui s'engouffrant sous nos paniers,
Fondent sur nous en tourbillon ?
Faut-il ici prendre garde
A notre cotillon ?

ARLEQUIN, *à Pirouzé.*

Air : *Biribi, chic, chic, chac.*

Ne crains rien, ma reine ;
Je vais petit train,
J'ai la courte haleine

Et le vol badin.
Ah, biribi, chic, chic, chac, &c.

[*à Balkis.*]

Air : *Des ennuyeux.*

Je suis un petit vent coulis,
Envoyé d'Eole à Balkis,
Pour lui faire un compliment tendre.

PIROUZÉ.

Le cœur de madame est un bien
Où l'on n'a plus rien à prétendre.

ARLEQUIN.

Ne vous inquiétez de rien.

Éole ne veut pas vous voir seulement. C'est un dolent contemplatif, qui a juré de ne plus aimer qu'en idée, & cela depuis la mort cruelle de notre pauvre mere, dont il fut la cause.

PIROUZÉ.

De quoi mourut-elle donc ?

ARLEQUIN.

D'une colique de tous les diables, en accouchant; & le moyen !

Air : *Vivent les gueux.*

Elle nous mit tous au monde
En même tems.
Jugez dans sa panse ronde
Si tant de vents
Ne devoient pas faire un joli
Charivari.

BALKIS.

Et d'où votre Éole me connoît-il ?

ARLEQUIN.

Air : *L'autre jour j'apperçus en songe.*

Un jour d'une voix langoureuse,
Votre amant plaignoit son ennui :
L'un de nous, passant près de lui,
Emporta sa plainte amoureuse ;
Car on sait que, le plus souvent,
Autant en emporte le vent.

Elle parvint aux oreilles d'Éole, & lui parut si tendre, qu'il fut curieux d'en connoître l'objet : un de mes freres l'a satisfait.

BALKIS.

Et comment cela ?

ARLEQUIN.

Assez plaisamment. Ce même amant est en France à présent, avec votre portrait : on vous y a trouvée si belle, qu'on vous y a gravée. Et l'autre jour, un vent du nord, grand filou, frisant la boutique d'un vendeur d'images, zeste ! enleva la vôtre, & la fit voir à mon pere, à qui vous plûtes.

Air : *Assis près de sa femme.*

Vous sachant toute prête
A quitter nos cantons,

Le bon homme à la fête
Veut joindre quelques dons.

PIROUZÉ.

Que nous donnera-t-il ? Et de ce vieux druide
Quel ſera le préſent ?
Du vent.

ARLEQUIN.

Patience ! Oh que non,
Dondon !
Ce ſera du ſolide.

[*Les vents rentrent, & apportent une grande armoire, peinte & ornée de guirlandes.*]

PIROUZÉ.

Air : *Zon, zon, zon.*

Voici ce rare don.

ARLEQUIN, *mettant la main ſur la porte de l'armoire que Pirouzé veut ouvrir.*

Ne raillez pas ! Je gage
Que ce jeune tendron
En fera bon uſage,
Et zon, zon, zon ...

PIROUZÉ.

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Montre donc vite, ſinon...

ARLEQUIN.

Nous ne vous donnons pas, non,
Ainſi que des gueux,
Des effets verreux.

Cela

Cela ſent comme baume !
Tenez, jugez-en toutes deux.

[*Il ouvre l'armoire, & Léandre en ſort, qui ſe jette aux pieds de Balkis.*]

C'eſt ce joli jeune homme,
Lonla,
C'eſt ce joli jeune homme.

BALKIS, *après avoir jeté un grand cri, auſſi-bien que Pirouzé.*

Ah, Léandre ! eſt-ce vous ?

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt lui; & moi je ſuis Arlequin. Voilà les reconnoiſſances faites ; point de verbiage. Adieu.

BALKIS.

Air : *Si dans le mal qui me poſſede.*

Ah ! vieillai-je, ou non ? Je balance,
Et je n'oſe en croire mes yeux.

LÉANDRE.

Madame, paſſez en des lieux
Plus dignes de votre préſence.
Vous ſaurez là, comme l'amour
M'a fait pénétrer ce ſéjour.

[*Ils s'en vont.*]

PIROUZÉ.

Air : *Flon, flon, flon.*

Je ne ſuis plus ſurpriſe ;
Monſieur le veut coulis ;

De la noble entreprise
Que vous. . . .

ARLEQUIN, *la chassant.*

Gagnons pays.
Suivez donc, lariradondaine,
Suivez donc, lariradondon.
[*Il la chasse.*]

SCENE IX.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

CHERE épouse, en vous laissant
Dans la sépulture,
J'en ai le cœur si dolent,
Que je vais toujours chantant,
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Voici une pauvre veuve dans le cas de la loi. C'est ma foi une jolie dondon ; elle me fait pitié : tirons-la d'ici.

SCENE X.

ARLEQUIN, UNE VEUVE.

ARLEQUIN.

PAUVRE femme!

LA VEUVE, *pleurant.*

Air : *Hélas! c'eſt bien ſa faute.*

Que ces lieux ont pour moi d'appas! *bis.*
Oui, cher époux, ſi le trépas
L'un à l'autre nous ôte ;
Ce qui me conſole, en tout cas ;
C'eſt d'être côte-à-côte,
Lonla,
C'eſt d'être côte-à-côte.

ARLEQUIN.

Il y auroit dans le monde des veuves bien déſolées, ſi elles n'avoient pas de plus douces conſolations que celle-là.

Air : *L'amour me fait, lonlanla, &c.*

Calmez un peu votre ame!
Laiſſez vous ſecourir.
Si vous voulez, madame. . . :

LA VEUVE.

Eh, quels ſecours m'offrir!
Je ne veux que, lonlanla,
Je ne veux que mourir.

Un homme de vingt-cinq ans ! de vingt-cinq ans !

Air : *de Joconde.*

Qui ſe feroit imaginé
Qu'il fût mort à cet âge,
Et qui diantre auroit deviné
Un ſi bruſque veuvage ?
Je l'avois choiſi de ma main,
Craignant la ſurvivance,
Jeune & plein de vigueur, afin
Qu'il fût de réſiſtance.

Et cela creve au bout d'un an de mariage !

Fin de l'air : *Un petit moment plus tard.*

S'il en eût encor paſſé
Trente-cinq ou quarante,
Comme il avoit commencé,
J'étois, j'étois contente.

ARLEQUIN.

Hélas, que je vous plains !

LA VEUVE.

N'allez pas croire, au moins, monſieur, que ce ſoit le regret de me voir ici qui me faſſe parler. Hélas ! j'aimois ſi tendrement mon mari...

ARLEQUIN.

Ah, madame, à qui parlez-vous ! qui ſait mieux que moi les délicateſſes d'un amour conjugal !

LA VEUVE.

Oui, monſieur, un jeune homme de vingt-cinq ans.

Air : *Trouſſez, belles, tous vos cotillons.*

Un bon gros brun, bien nourri,
Robuſte corpulence,
Le teint vermeil & fleuri,
Avec l'air à la danſe.
Le joli gentil petit mari,
Ah, monſieur, quand j'y penſe !

ARLEQUIN.

En effet, vous me dépeignez là un corps d'athlete. Et de quoi donc cela eſt-il mort ?

LA VEUVE.

Air : *Ma commere, quand je danſe.*

Comme un petit volontaire,
Faute d'entendre raiſon,
Lui ſeul il vouloit tout faire
L'ouvrage de la maiſon,
Tout balayer,
Tout nettoyer,
Cour & foyer,
Chambre, cave, & grenier. . .

(*Elle change d'air.*)

Air : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Enfin, c'étoit une rage ;
Le pauvre homme, du ménage
Tant il aimoit le tracas,

Ramonoit ci, ramonoit là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.
Il est mort à la peine.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, & c'est vraiment dommage.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Mais ne songez plus à cela.

LA VEUVE.

Ah, monsieur, que dites-vous là !
Quand on ne m'auroit point, hélas !
Contrainte de le suivre,
Ah ! moi-même je n'aurois pas
Plus long-tems voulu vivre.

ARLEQUIN.

Je ne pense point comme cela ; & le diable emporte qui seroit venu ici, sans la sotte loi....

LA VEUVE.

Ah, monsieur ! ne dites point de mal d'une loi si respectable & si heureusement instituée. O loi charmante ! ô douce loi !

Air : *J'ai cent écus dans ma pochette.*

Oui, quand, ce qui n'est pas possible,
Je pourrois de ce lieu terrible
M'échapper, non, mon cher époux !
(*En pleurant.*)
Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! oux !

Je voudrois refter avec vous,
Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ous !

ARLEQUIN.

Bagatelle ! La vie eft une douce chofe,
La terre eft un rofier qui n'eft jamais fans rofe.
L'homme eft l'abeille à qui la célefte faveur
A travers quelque épine en fait fucer la fleur.

Air : . . .
Et quoi de plus délectable,
Jeune comme vous voilà,
Bon appétit, bonne table,
Bon lit, & . . . .

LA VEUVE.

Air : . . .
Ah, taifez-vous donc ! fi donc, monfieur ; laiffez ça là ;
Convient-il ici de parler de cela ?

ARLEQUIN.

Oh, parbleu, madame, tout le monde n'a pas comme vous une jeune & belle moitié à regretter. Adieu. Vous trouverez bon que je décampe, moi.

LA VEUVE.

Comment, monfieur, vous pourriez. . . ?

ARLEQUIN.

Air : *Pierre Bagnolet.*
Je fens que j'aime encor la vie,
Et je ferai fort bien, je crois,

Puiſque je fais une ſortie,
A ces lieux d'horreur & d'effroi. . .
De . . .

LA VEUVE, *avec empreſſement.*
Montrez-la moi,
Montrez-la moi.

ARLEQUIN.
La voilà . . .
(*La veuve y courant, il l'arrête.*)
Doucement : parlez donc, m'amie ;
Vous n'approuvez donc plus la loi ?

LA VEUVE.
Pardonnez-moi.

Air : *La verte jeuneſſe.*
Mais c'eſt que je compte
Nourrir mes douleurs ;
Une mort trop prompte
Tariroit mes pleurs.
En veuve bien tendre,
D'ici je ne fuis,
Que pour en répandre
Mille ans, ſi je puis.
(*Elle s'enfuit.*)

SCENE XI.

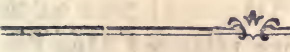
ARLEQUIN, *ſeul.*

FORT bien, ma foi ; je prévois une choſe.

Air : *Aſſis près de ſa femme, un avocat au cours.*

Si cette loi ſévere
De l'isle où je me plais,
Malgré moi, va me faire
Décamper pour jamais ;
A la montagne auſſi, par droit de repréſaille,
Mon maître a fait un trou,
Par où
J'ai peur que la loi,
Ma foi,
A ſon tour ne s'en aille.

Mais allons vîte rejoindre mon maître, & dénichons.



SCENE XII.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *arrivant comme un homme éperdu.*

ARLEQUIN ! mon cher Arlequin ! Je ſuis au déſeſpoir !

ARLEQUIN.

Vous ne pouvez retrouver le trou peut-être?

LÉANDRE.

Ce n'eſt pas cela : Balkis, la cruelle Balkis ne veut point fuir, ni s'embarquer avec moi, comme je l'avois eſpéré. Elle veut revoir ſa mere : elle ne veut être à moi, que de l'aveu de ſon pere. Aboulifar eſt un homme opiniâtre, un pere dénaturé : ſais-tu ce qu'il faut faire?....

ARLEQUIN.

Air : *Ah, que Colin l'autre jour me fit rire!*

La planter là, riche comme vous êtes,
Gagner la France, & faire vos emplettes
Au magaſin. . . . de l'opéra :
A a a ah ! a ah ! ah a a a a !

LÉANDRE.

Non ; je veux que tu reparoiſſes dans l'isle.

ARLEQUIN.

Moi, monſieur? Diablezot! pour qu'on me reconnoiſſe, qu'on me renterre? Que j'en réchappe ; qu'on me ratrappe ; & que je paſſe, comme cela, ma vie à me faire enterrer & déterrer? Votre valet.

LÉANDRE.

Ne crains rien : nous te déguiſerons ſi bien, qu'on ne te reconnoîtra pas. J'ai obtenu de Balkis, qu'elle ſe prêteroit pour aujourd'hui à mon

ſtratagême. Tu paſſeras pour un ſage Indien, qui rendra la vie aux morts. Aboulifar & le cadi viendront t'implorer, & nous les rançonnerons. Viens! tu rendras la vie à un maître à qui tu la dois : tu partageras mes tréſors, & tu regagneras Pirouzé.

ARLEQUIN.

Quoi, Pirouzé la ſuit!

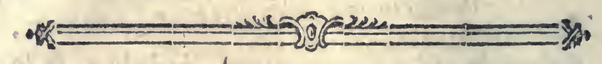
LÉANDRE.

A regret, & dans la ſeule intention de nous ſeconder.

ARLEQUIN, *fièrement.*

Duſſé-je à mille Imans redonner de l'emploi,
Mon ſort eſt joint au vôtre : il ſuffit ; ſuivez-moi.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente la même ville qu'au premier acte.

LÉANDRE, ARLEQUIN *habillé en espece de magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c.*

LÉANDRE.

Eh bien, Arlequin, tout va le mieux du monde; tu as déjà la vogue. Cette veuve, qui est sortie de dessous la montagne, établit ton renom par toute l'isle: elle fut enterrée hier demi-morte: elle assure qu'elle avoit achevé de mourir; & tes secrets divins l'ont tirée de l'autre monde, & du tombeau, à la priere d'un amant qu'elle épouse par reconnoissance: enfin tout le monde court à toi.

ARLEQUIN.

Que trop, car depuis une heure je n'ai point de relâche.

Air: *Je ne suis né ni roi ni prince*

Tantôt c'est un malheureux pere,
Tantôt c'est une tendre mere;

Des créanciers, quelques amis
Viennent pour me prier encore.
Des freres, des sœurs & des fils,
Au diable celui qui m'implore !

LÉANDRE.

Je crois, s'il étoit des veufs ici, qu'ils ne t'importuneroient guere plus : & dis-moi, comment t'es-tu tiré d'affaire avec eux?

ARLEQUIN.

Comme j'ai pu ; en demandant, pour les satisfaire, cent choses très-rares, ou presque impossibles à trouver : une plume de notaire qui n'ait jamais fait de tort à personne : une langue de bigot, qui n'ait point médit : un pucelage de comédienne : du poivre des Indes : de la moutarde de Dijon : que sais-je ! mille drogues de cette espece.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Mais je ne sais plus où j'en suis :
Et si le pere de Balkis
Se fait long-tems attendre.

LÉANDRE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Je suis... seigneur Léandre,
Vous m'entendez bien.

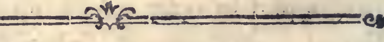
Je passerois bientôt pour un fourbe insigne ; & puis tout-à-coup,

Air : *Et vogue la galere.*

De monſieur l'aſtrologue
L'on pourroit s'aſſurer :
Et je verrois ma vogue
Bientôt dégénérer,
Et vogue la galere. . . .

LÉANDRE.

Ne t'inquiete pas : je vais chez Aboulifar : je lui demanderai ſa fille en mariage, comme ſi j'ignorois ſa mort : il me l'apprendra ; ce ſera l'occaſion de lui parler de toi, & de te l'amener. Attends-nous ; & que nos danſeurs & nos muſiciens ſe tiennent toujours prêts.



SCENE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

QU'IL vienne vîte.

Air : *Lerela, lerelanlere.*

Ou je m'en pourrois bien enfin,
Comme un véritable Arlequin,
Tirer avec les étrivieres ;
Lerela, lerelanlere. . . .

Jarnibleu ! ne voilà-t-il pas encore des importuns ! Il s'agit de trouver quelque nouvelle défaite.

SCENE III.

ARLEQUIN, ABHOK *poëte*, ABHAK *muſicien.*

ABHOK.

Air : *Des folies d'Eſpagne.*

SAGE Indien, dont les grandes lumieres
Ouvrent les yeux que la mort a fermés,
Secourez-nous !

ABHAK, *pleurant.*

Et conſolez deux peres
Que de leur fils la mort a déſolés !

ARLEQUIN.

Oui-dà, meſſieurs, volontiers ; mais cela ne ſe fait pas ſans obſerver beaucoup de petites circonſtances. Il faut ſavoir, 1°. le nom, le pays, & la profeſſion des gens. Voyons : [*au poëte*] d'où êtes-vous ? qui êtes-vous ? comment vous nommez-vous ?

ABHOK.

Abhok, poëte Perſan.

ARLEQUIN, *à Abhak.*

Et vous ?

ABHAK.

Abhak, muſicien Iroquois.

ARLEQUIN.

Meſſieurs Abhok & Abhak, ſoyez les bien-venus ! Oh çà, vous, monſieur Abhok, comment ſe nommoit votre fils ?

ABHOK.

Il ſe nommoit Opéra.

ARLEQUIN.

Et le vôtre ?

ABHAK.

C'eſt le même que celui de ce poëte : nous l'avions fait enſemble.

ARLEQUIN.

Un enfant ayant deux peres, cela n'eſt pas rare ; mais que deux peres avouent le même enfant, voici du nouveau.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

En croirai-je vos diſcours ?

ABHAK.

Oui, de ſes malheureux jours,
A communs efforts,
Nos divins tranſports
Avoient tiſſu la trame.

ABHOK.

Hélas ! j'en avois fait le corps.

ABHAK.

Moi, j'en avois fait l'ame,
Lonlà,
Moi, j'en avois fait l'ame.

ABHOK.

ABHOK.

La belle ame de violon! la plaisante ame encore!

Air : *Sens-dessus-dessous, sens-devant-derriere.*

Votre ouvrage a gâté le mien. *bis.*

ABHAK.

C'est le corps qui ne valoit rien. *bis.*
Vous aviez rangé la matiere,
Sens-dessus-dessous, sens-devant-derriere:
Ses pauvres membres étoient tous
Sens-devant-derriere, sens-dessus-dessous.

ABHOK.

C'étoit un corps de fer, à durer mille ans, si tu l'eusses animé comme il faut.

ABHAK.

Tais-toi, tais-toi; tu devrois bien parler!

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Bourreau! c'est toi qui fais couler
Mes pleurs intarissables:
Ton maudit corps a fait aller
Mon ame à tous les diables.

ABHOK.

Air : *Morguienne de vous.*

J'avois très-bien fait.

ABHAK.

Chacun te condamne;
Ton sot corps n'avoit
Pas un bon organe.

ENSEMBLE.

Morguienne de toi !
Vas, tu n'es qu'un âne !
Morguienne de toi !

ABHAK.

Air : *Des fraises.*

Oh ! plus de bruit ſur cela :
Et ſachons, je vous prie,
Seulement ſi l'on pourra
Rendre à feu notre Opéra
La vie, la vie, la vie.

ARLEQUIN.

Voyons ; quel étoit le tempérament de cet enfant là ?

ABHAK.

Froid.

ARLEQUIN.

A quel âge eſt-il mort ?

ABHOK.

Au berceau.

ARLEQUIN.

De quelle mort?

ABHAK.

De mort ſubite.

ARLEQUIN.

Oui ; mais encore, qu'eſt-ce qui l'a fait mourir ?

ABHOK.

Le défaut d'ame, vous dis-je; il n'en avoit pas le quart de ce qu'il lui en falloit.

ABHAK.

Dites, dites que c'eſt qu'il avoit le corps mal conformé; puiſque ceux qui l'ont ouvert après ſa mort, ne lui ont point trouvé de parties nobles.

ABHOK.

Morbleu, j'enrage, quand....

ARLEQUIN.

Paix! Depuis quand l'enfant eſt-il mort?

ABHAK.

Depuis trois ou quatre mois.

ARLEQUIN.

Diable! ce ſeroit une belle cure à faire; mais, ma foi, meſſieurs, je ſuis fâché de vous le dire, mon ſecret n'eſt bon que dans les ving-quatre heures. Votre enfant n'en reviendra jamais; il faut le mettre avec la vache à Panier; elle eſt morte, il n'en faut plus parler.

ABHOK.

Je ferai encore des enfans avec toi; tu n'as qu'à t'y attendre!

ABHAK.

Il appartient bien à des marmouſets de ta façon d'être animés de la mienne!

Air : *Ah, ah, petite effrontée!*

Crois-moi ; fais des Polichinelles ,
Et qu'un autre anime tes rogatons !
Pour de tels avortons ,
Mes ames ſont un peu trop belles ;
Pour de tels avortons ,
Mes talens ſont un peu trop bons.
Crois-moi ; fais des Polichinelles ,
Et qu'un autre anime tes rogatons.

ABHOK.

Suite de l'air , ou , *Ah, maman!*

Mon enfant , de long-tems
Tu ne feras un Orphée.
Mon enfant , de long-tems
Tu n'en auras les talens.
A faire comme tu fais ,
Tu n'animeras jamais
Rochers , ni forêts.

ABHAK.

De toi nous ne voyons plus
Que des enfans malotrus ,
Tortus & boſſus.

ABHOK.

Mon enfant , de long-tems
Tu ne feras un Orphée. . . .

ABHAK.

Crois-moi ; fais des Polichinelles ;
Et qu'un autre anime tes avortons.

ABHOK.

Air : *Le branle de Metz.*

Si jamais tu me réclames....

ABHAK.

Le plaiſant original !
Maudit ſoit le jour fatal,
Qu'enſemble nous travaillâmes !

ARLEQUIN.

Seigneur Abhok & Abhak...

ABHAK.

Viens me demander des ames !

ABHOK.

Vien, viens me demander des corps à moi ! viens !

ARLEQUIN *ne les pouvant accorder.*

Air : *Le branle de Metz.*

Seigneur Abhok & Abhak,
Tenez, voilà votre ſac.

[*Il les chaſſe à coups de batte, en chantant :*]

Jean danſe mieux que Pierre,
Pierre, &c.

Le diable emporte les faiſeurs de corps & d'ames! Mais bon ! j'apperçois mon maître qui vient avec Aboulifar : allons nous préparer à les recevoir. [*Il s'en va.*]

SCENE IV.

LÉANDRE, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

Vous faisiez bien de l'honneur à ma fille : mais il y a une bonne raison pour vous la refuser, c'est qu'elle est morte.

LÉANDRE *contrefaisant l'étonné.*

Morte !

ABOULIFAR.

Et enterrée ce matin.

LÉANDRE.

Ah, seigneur Aboulifar ! avec quel sang-froid vous m'annoncez une nouvelle si funeste à tous deux !

ABOULIFAR.

Air : *Des trembleurs.*

Quand une fille se mêle
De contrequarrer, comme elle,
L'autorité paternelle,
Pour faire à sa volonté ;
A la fin l'on se dépite,
Et d'un pere qu'elle irrite
Son peu de respect mérite
Cette insensibilité.

LÉANDRE.

Elle eſt morte !

ABOULIFAR.

Oui.

LÉANDRE.

Air : . . .

Ciel ! avez-vous permis. . . .
Quoi, votre aimable fille,
La belle & jeune Balkis,
L'honneur de votre famille ! . . .

ABOULIFAR.

Ne mérite ni vos regrets, ni les miens.

Air : *Adieu voiſine.*

Quelque joli jeune étourdi
Lui troubloit la cervelle ;
Et plutôt que d'être au cadi,
La petite rebelle
De mourir a pris le parti.
Tant pis pour elle.

Ou tant mieux, ſi vous voulez : car elle n'en avoit pas d'autre à prendre que d'obéir, ou de mourir.

LÉANDRE, *à part.*

Quelle dureté ! voici qui rompt toutes mes meſures.

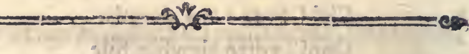
ABOULIFAR.

Il n'y a plus que ma femme qui m'embarraſſe là dedans : c'eſt une mere folle, qui pourroit

pouſſer un peu loin le déſeſpoir, quand elle apprendra cette mort. Cette criſe paſſée, je n'y ſongerai plus.

LÉANDRE, *à part.*

Gardons-nous bien de lui rendre ſa fille.



SCENE V.

ABOULIFAR, LE CADI, LÉANDRE.

ABOULIFAR.

EH bien, ſeigneur cadi, il n'y a plus de Balkis !

LE CADI.

Air : *Des pendus.*

Mon cher ami, j'allois vous voir !
Concevez-vous mon déſeſpoir ?
Voilà ce qu'ont fait mes folies.
Hélas, au prix de mille vies
Je racheterois du trépas
Un jeune objet ſi plein d'appas !

LÉANDRE, *à part.*

Celui-ci eſt mieux intentionné : tirons-en parti : Pirouzé m'aidera. (*Tout haut.*) Adieu, ſeigneur Aboulifar. Je ne puis ſupporter la vue du bourreau de votre fille, d'un vieux inſenſé, dont la pourſuite a cauſé tout notre malheur.

SCENE VI.

LE CADI, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

Excusez les tranſports d'un jeune extravagant qui....

LE CADI.

Le jeune homme a raiſon; je mérite encore cent fois pis.

Air: *Tout le long de la riviere.*

C'eſt un immondice,
Qu'un amant barbon.
Qu'en bonne police
Ne nous jette-t-on
Tous au fond de la riviere,
Lerelonlanla,
Tous au fond....

ABOULIFAR.

Eh, ne ſongez plus à Balkis!

Air: *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

A de vains regrets, votre cœur
Un peu trop s'abandonne.
Prenez la cadette ſa ſœur;
Elle eſt jeune & mignonne;
Il ne tient qu'à vous
D'en être l'époux.

Cadi, je vous la donne.

LE CADI.

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

Après l'accident funeſte
Dont gémit votre maiſon !
Non, non !
Mon repentir, à la raiſon
De mes jours conſacre le reſte.
Non ! non !
Pour quelque beau jeune garçon
Gardez ce jeune tendron.

UN MÉDECIN, *repréſenté par Pirouzé, crie derriere le théatre.*

Juſtice ! juſtice ! juſtice !

ABOULIFAR.

Voici quelqu'un qui vous réclame : adieu. Nous nous reverrons. [*Il s'en va.*]

SCENE VII.

LE CADI, PIROUZÉ.

PIROUZÉ, *déguiſée en médecin, toute hors d'haleine.*

JUSTICE, ſeigneur cadi, juſtice !

LE CADI.

Qu'y-a-t-il ? De quoi vous plaignez-vous ? Parlez.

PIROUZÉ, *en colere.*

Je ſuis un docteur en médecine, député par la faculté pour vous prier, ſeigneur, de purger l'isle d'un monſtre qui va la déſoler.

Air : *Menuet d'Héſione.*

Il nous mettra tous en déroute.

LE CADI.

Quel eſt ce monſtre meurtrier ?
Quelque nouveau venu, ſans doute,
Qui veut faire votre métier.

PIROUZÉ.

Il en fait un tout contraire : c'eſt un homme qui rend la vie aux morts.

LE CADI.

La vie aux morts ! Bon, bon, docteur, vous radotez !

PIROUZÉ.

Rien n'eſt plus vrai.

LE CADI.

Allez, allez, vous dis-je. Vous. . .

PIROUZÉ.

Je parle en partie offenſée, en juge compétent, en témoin oculaire.

LE CADI.

Quoi ! . . .

PIROUZÉ.

Oui ; une perſonne morte, très-morte, morte

de ma façon, enterrée hier à ma vue, eſt à préſent ſaine & ſauve, au milieu de ſa famille, remplie de joie & d'étonnement.

LE CADI.

Ah, ciel!... Je pourrois!... Je le veux voir! Vite, qu'on me l'amene! [*Le médecin de la ſuite de Pirouzé court le chercher.*] Vous, courez après Aboulifar; qu'on le cherche, qu'on le trouve, & qu'il vienne ici promptement. [*Un homme de la ſuite du cadi court chercher Aboulifar.*] (*à Pirouzé.*) Docteur, je vous ſuis très-obligé de l'avis....

PIROUZÉ.

Oui, ſeigneur, morte, enterrée, & ſe portant comme vous & moi; cela n'eſt-il pas odieux? cela ne crie-t-il pas vengeance?

LE CADI.

Air : *Joconde.*

Je conçois ſans difficulté,
Pourquoi ce perſonnage
Ne plaît pas à la faculté,
Et lui fait de l'ombrage :
Les morts ne s'étoient plaints jamais
De votre art ſecourable;
Et vous craignez les indiſcrets,
La crainte eſt raiſonnable.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Ce qu'avec peine je conçois,

C'eſt qu'il vous ſoit facile
De me bien prouver que je dois
Le chaſſer de cette isle.

Pour moi, je ne vois point d'homme au monde plus utile au bonheur public que celui-là.

PIROUZÉ, *avec véhémence.*

Quoi, ſeigneur, le tribunal de la faculté ne ſera donc plus un tribunal en dernier reſſort! Nos arrêts définitifs ne s'exécuteront plus que par proviſion! & vous ne prévoyez pas les horribles déſordres qui naîtront de cet abus! Songez de quelle importance il eſt pour tous ceux qui vivent, que les morts reſtent où ils ſont! Perſonne à préſent ne voudroit plus reſter en l'autre monde. On tarira bientôt les richeſſes de celui-ci. Plus de bornes à l'avarice de ceux qui les accumulent! Plus d'eſpoir pour les héritiers généreux qui les diſſipent! Vous-même, gardien des loix, comment les maintiendrez-vous? S'il eſt un remede à la mort, quel frein mettrez-vous au crime? De quels ſupplices épouvanterez-vous les coupables? Les morts ſont des colonies de vivans dangereux, ou ſuperflus, dont le ciel, par nos mains & les vôtres, purge continuellement la terre pour la ſoulager. Les rendre à la vie, c'eſt attenter à la volonté du ciel, à la vôtre, à la nôtre: c'eſt forcer la terre à violer les dépôts

ſacrés que nous lui confions : c'eſt être un perturbateur du repos public, un monſtre, un . . . Le voici. Vous ſavez ſes pernicieux talens ; je vous en dis les ſuites. Jugez, voyez, approuvez, condamnez ; tout comme il vous plaira : je m'en lave les mains. J'ai dit. Adieu. [*Il s'en va.*]

SCENE VIII.

LE CADI, ARLEQUIN.

LE CADI.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

VENEZ, rare & grand perſonnage,
Donner un heureux témoignage
De votre ſavoir ſans égal.
Je doutois de votre doctrine ;
Mais je n'en doute plus, au mal
Que m'en a dit la médecine.

ARLEQUIN.

Pour n'en plus douter, il n'y a qu'à la mettre à l'épreuve. Voyons, eſt-ce à vous qu'il faut rendre la vie ? eſt-ce vous qui êtes mort ?

LE CADI.

Moi ! non pas. Je . . .

ARLEQUIN.

Eh bien ?

Air : *Lerela, lerelanlere.*

Voulez-vous que, pour un moment,
Je vous aſſomme proprement ?
Vous verrez ce que je ſais faire. ...

LE CADI.

Lerela, lerelanlere. ...

ARLEQUIN.

Dépêchons donc ; car je ſuis accablé d'affaires. J'ai deux cents perſonnes à remettre au monde aujourd'hui. Voyons vîte, de quoi s'agit-il ?

LE CADI.

Air : *Pour faire honneur à la noce.*

D'employer votre recette
Pour un des plus jolis objets
Que la mort enleva jamais.

ARLEQUIN.

Je fais tout ce que l'on ſouhaite ;
Vos deſirs ſeront ſatisfaits :
Allez, c'eſt une affaire faite.

LE CADI.

Que je vous aurai d'obligation !

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Allons, voyons ça. Etoit-ce un mâle, une femelle, une femme, une fille, un homme, un garçon ?

LE CADI.

Une fille.

ARLEQUIN.

Son nom?

LE CADI.

Balkis.

ARLEQUIN.

Quel âge?

LE CADI.

Quinze ans.

ARLEQUIN.

Cela eſt bon. Sous quel poil?

LE CADI.

Brun.

ARLEQUIN.

Étoit-elle pucelle?

LE CADI, *embarraſſé.*

Tout eſt perdu, s'il faut ſavoir cela!

ARLEQUIN.

Non, non; paſſons.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

La choſe très-peu m'inquiete.
Par un ſecret enchantement,
A quinze ans, un corps de brunette
S'anime toujours aiſément.

Commençons la cérémonie. J'entre en fureur. Éloignez-vous! *Odi profanum vulgus & arceo!* [*Il fait pluſieurs contorſions, & forme des cercles avec ſa baguette.*]

SCENE

SCENE IX.

ABOULIFAR, LE CADI, ARLEQUIN.

ABOULIFAR, *au cadi.*

L'ON vient de me dire que vous....

LE CADI, *lui mettant la main sur la bouche.*
Chut! paix!

ARLEQUIN, *se retournant avec fureur.*

Favete linguis! Le moindre mot gâteroit tout le mystere. (*Il chante le couplet suivant, avec les gestes d'un enthousiaste.*)

Air : *Ivrogne! grand ivrogne!*

Démons, Lares, Génies!
Puissant Démogorgon!
Salaël! Faribroth!
Uriel! Astaroth!
Albroth! Sarabroth! Guett-mir-broth!

(*Il regarde ensuite dans un livre qu'il feuillete; & après quelques gestes d'étonnement, il se retourne du côté du cadi.*)

Cadi, votre affaire n'est pas faisable.

LE CADI, *avec empressement.*

Eh, pourquoi donc?

ARLEQUIN.

Pour une raison que vous ne m'aviez pas dite,

& que ce livre-là m'apprend. Votre Balkis n'eſt morte que parce qu'elle veut bien l'être : elle ſe trouve bien dans l'autre monde, & n'en veut pas ſortir.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Tout mon art, contre ſon envie,
Feroit d'inutiles efforts :
Je ne ſaurois rendre la vie
A ceux qui veulent être morts.

LE CADI.

Hélas, la pauvre enfant ! c'eſt qu'elle a peur de moi. Vos lumieres ſont juſtes, ſeigneur ; elle eſt morte, parce que ſon pere vouloit la forcer de m'épouſer : mais raſſurez-la de ma part.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Qu'elle ne craigne pas.
Je lui jure & j'annonce
Qu'à jamais je renonce
A ſes divins appas.
Qu'elle ne craigne pas.

ARLEQUIN.

Prenez-y garde au moins. Je vais m'engager auprès d'elle ſur votre parole : ſi vous ne la tenez, je vous livre à tous les diables que je viens d'invoquer. Reſtez là. Ceci exige une cérémonie ſecrete que je vais faire. Dans un moment vous verrez paroître ce que vous demandez. Salaël, &c.

[*Il continue ſes conjurations.*]

SCENE X.

LE CADI, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

QUE diable veut donc dire tout ceci?

LE CADI, *l'embrassant.*

Je suis au comble de ma joie; mon cher Aboulifar! vous allez revoir votre fille!

ABOULIFAR.

Songez-vous bien à ce que vous dites?

LE CADI.

Très-bien; tout à l'heure vous la reverrez, vous dis-je.

ABOULIFAR.

Balkis?

LE CADI.

Elle-même.

ABOULIFAR.

Ma fille, qui est morte, qui... Eh! fi, donnez-vous comme cela dans les panneaux d'un charlatan?

LE CADI.

Rien n'est plus sûr que ce que je vous promets: j'en ai de bons garans.

ABOULIFAR.

Vous riez, ſeigneur cadi.

LE CADI.

Je parle très-ſérieuſement. Vous allez revoir Balkis, & vous pouvez déjà lui choiſir un époux, ſans plus compter ſur moi.

Air : *Le démon malicieux & fin.*

Ce bonheur me ſied mal entre nous.
Au courage, auſſi bien qu'aux dégoûts
Que tantôt elle a trop fait paroître,
Si nous l'oſons contraindre là-deſſus,
Mon ami, je ne puis manquer d'être
Bientôt au rang des morts, ou des cocus.

Et des deux, écoutez donc, le meilleur n'en vaut rien.

SCENE XI.

LE CADI, ABOULIFAR, BALKIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *au cadi, en lui préſentant Balkis.*

TENEZ, eſt-ce là ce que vous demandez ?

ABOULIFAR, *à part.*

Ouais ! la coquine auroit-elle fait la morte ?

LE CADI, *à Balkis.*

Air : *Non, je ne ferai point, &c.*

Belle, pardonnez-moi ma fâcheuse poursuite,
Et l'affreux désespoir où je vous vois réduite.
Je ne prétends plus mettre obstacle à vos amours ;
Et pour ne plus aimer, je vous fuirai toujours.



SCENE XII.

ABOULIFAR, ARLEQUIN, BALKIS.

ABOULIFAR, *à part.*

Il y a une grande fourberie là-dessous ; mais ne témoignons rien de nos soupçons. [*tout haut.*] Ma fille, un pere est toujours pere, quelque peine que nous fassent nos enfans.

Air : *Sois complaisant, affable, débonnaire.*

Toujours leur perte en secret nous désole :
Je vous revois, & cela me console,
Mais,
Quand j'ai donné ma parole,
Je ne m'en dédis jamais.

ARLEQUIN.

Comment, je crois....

ABOULIFAR, *à Balkis.*

Je vous ai promise au cadi, qui vient de faire

un effort sur lui-même, dont j'ai pitié : préparez-vous toujours à m'obéir.

ARLEQUIN.

Jarnibleu, vous trichez !

ABOULIFAR, *à Balkis.*

Retournez vîte à la maison : courez vous montrer à votre mère, dont je crains la douleur, & qui peut ne pas savoir encore qu'elle vous avoit perdue.

BALKIS, *à Arlequin.*

De grace, seigneur...

ARLEQUIN, *en fureur.*

Air : *Le fameux Diogene.*

Morbleu ! laissez-moi faire.
C'est ici mon affaire :
Il ose m'insulter ;
Mais j'ai pour ma revanche
Cent diables dans ma manche,
Tout prêts à l'emporter.
Puissant Démogorgon !
Salaël ! Faribroth !...

BALKIS, *l'arrêtant.*

Ah, ce n'est pas contre mon pere que je veux vous parler !

Air : *Je laisse à la fortune.*

Je l'aime & je l'honore :
Calmez votre courroux.

Seigneur, je vous implore
Pour un ſujet plus doux.
Une eſclave que j'aime,
La fidélité même,
L'aimable Pirouzé,
Eſt morte pour me ſuivre.

ARLEQUIN.

Je la ferai revivre,
Rien ne m'eſt plus aiſé,

Un peu de ſilence, & retirez-vous ſeulement quelques pas. [*Il recommence à faire les mêmes grimaces qu'il a faites pour rendre la vie à Balkis.*]

Air : *Binbinbrelo, binbinbrelobinet.*

Kimperkorentik, azatek !
Binbinbrelok, binbinbrelobinek !
Uriko, chicu, chiquiſek !
Binbrelin, binbrelin, binbrelok !
Binbrelin, binbrelok !
Binbinbrelobinek !

[*à Balkis.*]

Voilà qui eſt fait; elle eſt chez vous : allez, vous l'y trouverez. [*à Aboulifar.*] Eh bien, qu'en dites-vous ? Ne tremblez-vous pas devant un homme comme moi ?

ABOULIFAR, *à part.*

Le cadi a-t-il pu être la dupe de ce maraud-là !

SCENE XIII.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *à Aboulifar.*

Air : *Toute la nuit je rode.*

L'AGRÉABLE nouvelle,
Seigneur, qu'en ce moment
L'on m'apprend !
Seroit-elle fidelle ?
Je quitte le cadi
Qui m'a dit
Que votre fille vit.

ABOULIFAR.

Cette nouvelle eſt véritable, & voilà le grand homme à qui nous devons ce prodige inoui. [*montrant Arlequin.*]

LÉANDRE, *lui ſautant au cou.*

Air : *Quel plaiſir de voir Claudine !*

Seigneur, je vous remercie :
Vos bienfaits n'ont point de prix.
Je vous dois plus que la vie,
Puiſque je vous dois Balkis.

ARLEQUIN, *tout bas à ſon maître.*

Nos affaires vont mal.

LÉANDRE, *pourſuivant, à Aboulifar.*

Air : *Lanturelu.*

Car enfin j'eſpere
Que vous voudrez bien
Être mon beau-pere ?
J'ai beaucoup de bien,
Et ſuis d'âge à plaire
A la beauté qui m'a plu.

ABOULIFAR.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Un honnête homme n'a que ſa parole : j'ai promis Balkis au cadi, le cadi l'aura.

ARLEQUIN.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Prends garde, téméraire ;
Je me rends leur appui :
Exauce ſa priere.

ABOULIFAR.

Je vous réponds comme à lui,
Vous y perdez vos pas,
Nicolas. . . .

ARLEQUIN.

Ah, tu fais le mutin ! Attends, attends.
Salaël ! Faribroth !
Uriel ! Aſtaroth !

LÉANDRE.

Ah, ſeigneur, point d'emportement !

Air : *Des ennuyeux.*

Tâchons de l'avoir par douceur.
[*à Aboulifar.*]
Exposerez-vous donc, seigneur,
Votre fille à perdre la vie,
Comme il est arrivé déjà ?

ABOULIFAR.

Elle en a passé son envie,
Et je n'ai plus peur de cela.

ARLEQUIN.

Oh ventrebleu ! tu auras peur de cinq cents mille diables qui vont t'emporter : tiens-toi bien.

Uriko, chiku, chiquisek !
Binbrelin, binbrelok !

LÉANDRE.

Quartier ! quartier encore pour un moment. [*à Aboulifar.*] Payez-vous donc aussi de raison, seigneur Aboulifar. Quand même votre fille pourroit vivre en vous obéissant, ce ne seroit pas pour long-tems.

Air : *Adieu voisine.*

Songez-vous, sans vous attendrir,
A cette loi cruelle,
Qui peut faire à vos yeux périr
Une fille si belle,
Si le vieillard vient à mourir ?

ABOULIFAR.

Tant mieux pour elle !

N'eſt-ce pas le comble de la gloire pour une femme ?

ARLEQUIN.

Vieux mécréant !

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Tu vas payer ton audace !
Un malheur te ſuit de près !
Tout à l'heure, à la menace
Vont ſuccéder les effets.

[*A l'oreille de ſon maître, en s'en allant.*]

Me voilà au bout de mon rôlet : tirez-vous d'affaire comme vous pourrez.

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Air : *Tiens-moi bien, tandis que tu me tiens.*

Revenez de cette émotion.
Arrêtez ! qu'allez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Non, non, non !
Plus de raiſon :
Je ſuis trop bon !
Que diroit-on ?
Point de pardon !

LÉANDRE, *à Aboulifar.*

Appaiſez donc ſa colere !

ABOULIFAR.

Sa colère ! ah, qu'il y ſoit ou non !

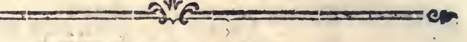
Je ne m'en alarme guere.

[*à part.*]

Voilà mes fourbes bien déconcertés.

LÉANDRE, *arrêtant Arlequin qui veut ſortir.*

Seigneur, la colere ſied-elle aux philoſophes ? Un peu de généroſité. [*tout bas.*] Courage, voici du ſecours.



SCENE XIV.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ABOULIFAR, *à Pirouzé qui entre toute en pleurs, d'un ton ironique.*

EH bien, Pirouzé, Balkis eſt-elle encore morte ? Et vas-tu refaire un ſecond voyage dans l'autre monde avec elle ?

PIROUZÉ, *pleurant.*

Hélas ! ſeigneur, ce n'eſt plus à nous qu'il faut ſonger, c'eſt à vous.

ABOULIFAR.

A moi ! La menace du ſage auroit-elle opéré ? Que veux-tu dire ? Parle.

PIROUZÉ, *ſanglottant.*

Madame.... madame vient....

ABOULIFAR.

Eh bien, ma femme vient... après....

PIROUZÉ.

Vient de.... L'Iman vous dira cela mieux que moi.

ABOULIFAR, *appercevant l'Iman de la montagne.*

Ah, je ſuis perdu! tout ce que je craignois eſt arrivé.

SCENE XV.

LÉANDRE, ABOULIFAR, L'IMAN *de la montagne*, ARLEQUIN, PIROUZÉ.

L'IMAN, *après avoir fait une profonde révérence à Aboulifar.*

Air: *Du haut en bas.*

Aboulifar!
Entre mes mains la loi vous livre,
Aboulifar!
Mettez ordre à votre départ:
Votre femme a ceſſé de vivre;
Sous la montagne il faut la ſuivre,
Aboulifar!

[*Il s'en va, après avoir fait encore une profonde révérence, qu'il a répétée à chaque fois qu'il a prononcé le nom d'Aboulifar.*]

SCENE XVI.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ABOULIFAR.

MA femme eſt morte !

PIROUZÉ.

Balkis eſt arrivée trop tard : ſa pauvre mere venoit d'apprendre ſa mort, & de perdre connoiſſance ; & tout-à-l'heure elle vient d'expirer entre les bras de l'Iman.

ARLEQUIN, *bas à Léandre.*

Voici qui eſt ſérieux ; nous ſommes en pied.

LÉANDRE.

Je ne m'attendois pas à ceci.

ARLEQUIN, *à Aboulifar, contrefaiſant l'Iman.*

Votre femme a ceſſé de vivre,
Sous la montagne il faut la ſuivre,
Aboulifar !

ABOULIFAR, *à Arlequin.*

Air : *Non, non, je ne veux pas vivre.*

De grace, ne m'accablez pas ; *bis.*
Vénérable philoſophe, hélas !
Je confeſſe ma faute.

ARLEQUIN.

Vous faites le pagnote !
Eh fi, monſieur le fier-à-bras !
Vous faites le pagnote !
Sous la montagne, ſous la montagne !

ABOULIFAR.

Air : *Lanturelu.*

En votre puiſſance,
D'abord je n'ai pas
Eu de confiance.
Qu'il ſuffiſe, hélas !
A votre vengeance,
Que vous m'ayez confondu !

ARLEQUIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ABOULIFAR.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

A ma chere compagne
Daignez rendre le jour ;
Sauvez-moi la montagne.

ARLEQUIN.

Je vous réponds à mon tour :
Vous y perdez vos pas,
Nicolas.
Sont tous pas perdus pour vous.

Partie de l'air parodié de l'ouverture de Bellérophon, act. I, ſc. pénult.

Vous l'y ſuivrez !

Vous y vivrez,
Vous y mourrez.
Quelle félicité !
Que vous allez être vanté
De toute la poſtérité !

ABOULIFAR.

Quoi ! vous me verriez enterrer ſans....

ARLEQUIN.

Tant mieux pour vous ! Hé, c'eſt le comble de la gloire pour un homme !



SCENE XVII.

ABOULIFAR, BALKIS, LÉANDRE, PIROUZÉ, ARLEQUIN.

ABOULIFAR, *à Balkis.*

MA fille, je n'ai plus d'eſpérance qu'en toi.

Air : *Lerela, lerelanlere.*

Viens te joindre à moi, viens m'aider,
Et près du ſage intercéder
Pour ta mere & ton pauvre pere.

ARLEQUIN.

Lerela, lerelanlere....

ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

Air : *Pour faire honneur à la noce.*

Vous pouvez diſpoſer d'elle ;
En faveur de qui vous plaira.

ARLEQUIN.

Le châtiment vous apprendra
A faire avec moi le rebelle.

ABOULIFAR.

Vous pouvez diſpoſer d'elle ;
Je veux tout ce qui vous plaira.

ARLEQUIN, *à Léandre.*

Je vous la donne, prenez-la.

[*à Aboulifar.*]

Air : *M. de la Paliſſe eſt mort.*

Ma foi, tout franc, j'ai pitié,
Bon homme, de votre chance ;
Et je ſuis mortifié
De n'être pas ce qu'on penſe.

Tenez ; je ne ſuis, malheureuſement pour vous, qu'un grivois dont on s'eſt ſervi pour vous duper.

ABOULIFAR.

Ah, ſeigneur, contentez-vous des remords. . .

ARLEQUIN.

Je vous dis que je ne ſuis qu'un fourbe.

ABOULIFAR.

Je me repens....

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, ſi je ments!

ABOULIFAR.

Air : *Un pécheur indigne.*

Ah, plus de reproche !
L'inſtant fatal approche.
Votre cœur de roche....

ARLEQUIN.

Encore un coup, ſeigneur,
Vous voyez comme
L'on me renomme.
Foi d'honnête homme,
Je ne ſuis rien qu'un impoſteur.

ABOULIFAR.

Vous ne ceſſerez pas cette cruelle plaiſanterie?

ARLEQUIN.

Je vous dis que je ne ſuis qu'un fripon, foi d'honnête homme. Eh mais, parbleu, vous êtes le premier qui m'ayez chicané là-deſſus.

PIROUZÉ.

Allons, allons, ne vous faites plus tirer l'oreille.

Air : *Nanon dormoit.*

Balkis & moi,

De votre ſavoir faire
Nous faiſons foi.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre ! eſt-ce pour rire ?

BALKIS, *continuant l'air.*

Seigneur, qu'à la colere
Succede la pitié.

PIROUZÉ.

Rendez, rendez, rendez la vie à ſa moitié.

ARLEQUIN.

Morbleu, vous me feriez enrager !

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Il faut, pour parler de la ſorte,
Qu'elle ne ſoit pas plus morte
Que vous l'étiez vous deux.

PIROUZÉ.

Auſſi
Ne l'eſt-elle pas davantage.

[*à Aboulifar.*]

Monſieur, dites-nous grand-merci :
Tout ceci n'eſt qu'un badinage.

Tenez, c'eſt que pour vous rendre plus traitable, madame a pris du même ingrédient dont ce matin votre fille s'eſt ſervie. L'iman en a été la dupe : car dans une heure, elle partagera la

joie que nous avons d'avoir obtenu votre aveu pour l'union de Balkis & de Léandre.

ABOULIFAR.

Ah, carogne! ah, pendard! & vous, petite libertine, ne croyez pas profiter....

ARLEQUIN.

Tout beau! un honnête homme n'a que sa parole.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

Vous l'avez dit : si vous manquez sans peine
A la vôtre, seigneur;
J'ai sur la vôtre osé donner la mienne,
Et veux avec honneur,
Ou la tenir, ou qu'ici l'on m'assomme.
Moi, je suis honnête homme!

N'allez-vous pas encore me chicaner celui-là! allons, monsieur, rendez-vous : vous ne pouvez mieux faire, & convenez que vous avez eu belle peur. Prenez le cœur d'autrui par le vôtre.

[*Aboulifar rit.*]

BALKIS : *ils se jettent tous à ses pieds.*
Mon pere!

PIROUZÉ.

Mon maître!

LÉANDRE.

Seigneur Aboulifar!

ARLEQUIN, *lui ſautant au cou.*

Mon cher ami !

BALKIS.

Je vous devrois deux fois la vie !

PIROUZÉ.

Je vous trahirai toute ma vie, madame, pour votre ſervice !

LÉANDRE.

Je vous ſerai tout dévoué !

ARLEQUIN.

Je paierai bouteille !

ABOULIFAR.

Après tout, puiſque le cadi n'en veut plus :

Air : *Des fraiſes.*

Si ſes biens ſont auſſi grands
Que ſon train le fait croire,
Pourquoi s'obſtiner ? Enfans,
Levez-vous tous : je me rends.

PIROUZÉ ET ARLEQUIN.

Victoire, victoire, victoire !

ARLEQUIN, *à la cantonnade.*

Air : *Aux armes, camarades !*

Alerte, camarades !
Vous devez dans un coin

Ne pas être loin.
De sauts & de gambades
Maintenant nous avons besoin.



SCENE XVIII.

ENTRÉE D'ESCLAVES,

Qui forment une danse.



LES CHIMERES,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

Et ſuivi d'un divertiſſement.

Joué à la foire Saint-Germain en 1726.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

M. DE LA CABALE.

M. DE LA BRIGUE.

UN COLPORTEUR.

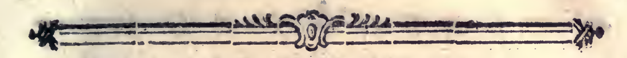
LE PUBLIC.

ARLEQUIN.

INÈS.

MARIANE, *la premiere.*

La ſcene eſt à la porte de la loge.



PROLOGUE.

Le théatre repréſente la loge de l'opéra-comique, & la ſcene eſt à la porte, auprès du bureau où ſe diſtribuent les billets.

SCENE PREMIERE.

UN COLPORTEUR *crie :*

LA bibliotheque des théatres... La bibliotheque des gens de cour.... Le triomphe.... Le dénouement imprévu... &c. [nombre d'autres brochures & pieces nouvelles, qui n'avoient pas eu plus de ſuccès ſur les théatres que dans les boutiques des libraires.]

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Hélas ! je m'égoſille en vain.
Je ne vends pas un livre,
Il faudra que je donne enfin
Tout à ſix liards la livre.



SCENE II.

M. DE LA BRIGUE, M. DE LA CABALE, LE COLPORTEUR.

MM. DE LA BRIGUE & DE DE LA CABALE *ensemble.*

Air : *Allons à la guinguette.*

ALLONS, allons, allons siffler la piece, allons.

LE COLPORTEUR, *à part.*

Voici nos deux grands piliers de parterre, M. de la Brigue & M. de la Cabale : encore deux bons chalans ! [*Il continue de crier :*] *Nouveau théâtre italien.*

M. DE LA CABALE.

A la beurriere, à l'épicier !

LE COLPORTEUR.

Le théâtre de la foire, par messieurs...

M. DE LA BRIGUE.

Au Pont-Neuf, aux Porcherons !

LE COLPORTEUR, *plus fort.*

Le poëme de la ligue !

M. DE LA CABALE.

Tout cela de la drogue !

M. DE LA BRIGUE.

Diable, comme vous y allez ! c'eſt du nanan, ceci.

Air : *J'entends le moulin tique, tique, tac.*

Cela s'appelle un bon morceau ! *bis.*

M. DE LA CABALE.

L'ouvrage eſt paſſablement beau ;
Mais il y faut
Bien des coups de rabot.

M. DE LA BRIGUE.

On te le rabotine, tine, tine,
On te le rabotinera. (*)

LE COLPORTEUR.

Inès de Caſtro ! la belle Inès !

M. DE LA CABALE.

Voilà, voilà du vrai beau, qui n'eſt calqué ni ſur Sophocle, ni ſur Euripide ; en un mot, du nouveau, du moderne héroïque ; tréſor éternel pour le théatre, & pour la preſſe !

LE COLPORTEUR, *lui préſentant Inès.*

Vingt-quatre ſols.

M. DE LA CABALE.

Vingt-quatre louis : du moins je ne donnerois pas pour cela l'exemplaire que m'en a donné l'auteur.

(*) Parodié du refrain : *on t'en ratiſſe, tiſſe, tiſſe.*

LE COLPORTEUR, *à M. de la Brigue.*

Monſieur en veut-il un?

M. DE LA BRIGUE.

Eh, fi!

Air: *Elle eſt morte, la vache à Panier.*

Crois-moi, porte
L'Inès en papier
A la porte
De ton grenetier.

M. DE LA CABALE.

Que dites-vous, hélas?
Les gens délicats
Font un grand cas
Des ſes appas.

M. DE LA BRIGUE.

Elle eſt morte, la vache à Panier,
Elle eſt morte, il n'en faut plus parler. (*a*)

M. DE LA CABALE.

Inès, morte! oh que non! j'eſpere bien la voir encore dans vingt ans, revenir vive & triomphante comme *les trois couſines.* (*b*)

(*a*) C'étoit la Duclos qui faiſoit le rôle d'Inès, & ſon talent ſingulier avoit beaucoup contribué au grand ſuccès de cette tragédie. Cette actrice venoit de renoncer au théatre.

(*b*) Piece de Dancour, remiſe au théatre avec un ſuccès prodigieux, & encore plus étonnant que celui d'Inès.

M. DE LA BRIGUE.

Air : *Des fraises.*

À ne revenir jamais,
Pour moi je la condamne.

M. DE LA CABALE.

Oser condamner Inès,
Après un si beau succès,
Profane ! [*trois fois.*]

M. DE LA BRIGUE, *sur le ton des deux derniers vers.*

Moi, profane ! & toi, tu n'es
Qu'un âne. [*trois fois.*]

M. DE LA CABALE, *à part.*

Air : *Quand le péril est agréable.*

Cette dispute-ci m'intrigue ;
Parlons sans rien dissimuler ;
N'ai-je pas l'honneur de parler
A monsieur de la Brigue ?

M. DE LA BRIGUE.

Même air.

Vraiment, ma surprise est égale.
Daignez me répondre sans fard :
Ne seriez-vous pas par hasard
Monsieur de la Cabale ?

M. DE LA CABALE.

Eh bien, oui morbleu, je suis celui que vous dites : qu'en voulez-vous conclure ?

M. DE LA BRIGUE.

Et moi je ſuis l'autre : après ? qu'en voulez-vous dire ?

M. DE LA CABALE.

Air : *Soit complaiſant, affable, débonnaire.*

Que je voudrois que monſieur de la Brigue
Fût meilleur juge, & n'eût pas tant d'intrigue ;
Mais,
D'arrêts vous êtes prodigue,
Et de jugement, jamais.

M. DE LA BRIGUE.

Air : *Lanturelu.*

J'ai droit de vous faire
Même compliment :
Juge téméraire,
Sans diſcernement,
Dont l'eſprit vulgaire
Loue & blâme hurlubrelu.

M. DE LA CABALE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Pourquoi dis-tu que le grand homme
Dont je protege le renom,
A peint le fondateur de Rome
D'après les bergers du Lignon ?

M. DE LA BRIGUE.

Comment, auſſi les héros de notre auteur !

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Pourquoi toujours leur reprocher
Leur humeur fanfaronne ?

M. DE LA CABALE.

Mais pourquoi les va-t il pêcher
Aussi dans la Garonne ?

M. DE LA BRIGUE.

La Garonne, en tous cas, est plus héroïque que le Lignon.

M. DE LA CABALE.

Air : *Nanon dormoit.*

Lorsque d'Inès
Alphonse vit paroître
Les marmousets,
Ce fut toi, double traître,
Qui crias comme un fou :
Tirez ! tirez ! tirez ! ils ont pissé par-tout !

M. DE LA BRIGUE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

C'est toi, race de Belzébut,
Quand Marianne but,
Quand Marianne but,
Qui, croyant faire un bel exploit,
Crias : *la reine boit !*
Crias : *la reine boit !*

M. DE LA CABALE.

Air : *Je ne puis plus résister à tous les feux, &c.*

Mon auteur est des auteurs le plus moëlleux,

Et le plus ſavoureux !

M. DE LA BRIGUE.

Celui qui fait l'objet de tous nos vœux
Eſt le plus merveilleux !

Tenez, rapportons-nous en à cet honnête colporteur qui le vend. Il ſaura qu'en dire : je gage avoir cauſe gagnée.

M. DE LA CABALE.

Prononce, ami ; je ſuis ſûr que tu vas le rendre bien penaud.

LE COLPORTEUR, *à l'un & à l'autre, continuant l'air.*

Vous, ſans crainte,
Lui, ſans feinte,
Dites-vous cent fois tous les deux ;
Vous êtes un fat ;
Et vous un pied-plat :
Bientôt je vous garantis
Mille gens des deux partis.

M. DE LA BRIGUE.

Tais-toi, poliſſon. [*à M. de la Cabale.*] Laiſſons là ce valet de pied des mercadans qui trafiquent de l'honneur des muſes, ſans ſavoir *a* ni *b.* Voici le Public qui ſaura mieux nous accorder.

M. DE LA CABALE.

Et t'apprendre à t'y connoître.

SCENE

SCENE III.

LE PUBLIC, L'ARLEQUIN *de l'opéra-comique*, MM. DE LA BRIGUE & DE LA CABALE.

LE PUBLIC.

Air : *Du haut en bas.*

VIVE Arlequin !
Sans lui je bâille & je m'ennuie ;
Vive Arlequin !
Il est l'honneur du brodequin.

ARLEQUIN, *prenant MM. de la Brigue & de la Cabale par la main.*

Allons, messieurs, de compagnie
Qu'avec nous chacun de vous crie,
Vive Arlequin !

M. DE LA BRIGUE.

Si nous étions faits pour louer d'aussi chétifs personnages que des Arlequins, ce ne seroit pas par un Arlequin de la foire comme toi, que nous commencerions.

M. DE LA CABALE.

C'est vous, bon-homme de Public, qui nous embâtez de ces farceurs là, en les applaudissant. Ne jugez de rien par vous-même ; attendez en

tout nos décisions, si vous vous respectez.

LE PUBLIC.

Les ai-je attendues, quand j'ai sifflé les Anonymes? Je sais donc bien juger quelquefois sans vous.

M. DE LA BRIGUE.

Pur hasard! Pour vous le prouver, je gage, à la premiere nouveauté, fût-elle plus mauvaise, s'il est possible, de vous la faire applaudir.

M. DE LA CABALE.

Ne vous ai-je pas fait battre des mains au Babillard?

ARLEQUIN.

Messieurs les arbitres des hautes destinées, que venez-vous chercher ici? Nous ne sommes pas de votre gibier.

M. DE LA BRIGUE.

Air: *De Joconde.*

Ne crains pas que nous t'honorions
Des nos doctes critiques:
L'aigle en veut-il aux moucherons?
Non, non, sages caustiques,
Nous venons rire ici tout bas
De tes extravagances.

ARLEQUIN, *les chassant à coups de batte.*

Messieurs, nous ne méritons pas
L'honneur de vos présences.

SCENE IV.

LE PUBLIC, ARLEQUIN.

LE PUBLIC.

GRAND-merci, tu me venges de deux impertinens, qui ne viennent que pour nous tracaffer, & qui m'ont perdu de réputation, à force de m'avoir efcamoté des arrêts : mais voici bien pis. Quoi, toujours cette diableffe d'Inès à mes trouffes ! ah, que j'en fuis las !

ARLEQUIN.

Envoyez-la promener.

LE PUBLIC.

Je n'oférois. Un de ces deux tapagiftes, en dépit de l'autre, & prefque de moi-même, me fit d'abord avoir des égards pour elle, dont il me fiéroit mal de me démentir fi-tôt. Je t'en prie, fonge à m'en débarraffer ; vas faire lever la toile.

ARLEQUIN.

Vous allez être fervi.



SCENE V.

LE PUBLIC, INÈS.

INÈS, *tombant presque évanouie, dans un fauteuil.*

AH, je n'en puis plus!

LE PUBLIC.

En effet, je vous trouve bien changée: d'où sortez-vous donc, faite comme vous voilà?

INÈS.

Air: *Tu croyois, en aimant Colette.*

Mon ami, je sors de la presse (*),
Où j'ai couru si grand danger,
Que j'en suis tombée en foiblesse.

LE PUBLIC.

Il faut aussi se ménager.
Que diable alliez-vous faire dans cette galere?

(*) La tragédie d'Inès venoit d'être imprimée, & elle perdoit à la lecture.



SCENE VI.

LE PUBLIC, INÈS, MARIANE. (*a*)

MARIANE, *tombant aussi dans un autre fauteuil.*

Je suis morte !

LE PUBLIC.

A l'autre ! Qui est celle-ci ?

MARIANE.

Qui je suis ? Cruel, tu me méconnois !

LE PUBLIC.

Attendez. J'ai une idée de vous avoir vue, je ne sais où. N'est-ce pas à une nommée madame Artémire (*b*) que j'ai l'honneur de parler ?

INÈS.

Eh, non ! ce n'est qu'à sa petite suivante.

LE PUBLIC.

Ah, ah ! oui ! je me remets : c'est qu'elles se suivoient de si près toutes deux, & qu'elles ont passé si vîte sous mes yeux l'une & l'autre, que je les ai confondues. C'est vous, ma pauvre

(*a*) Tragédie de M. de Voltaire, tombée à la premiere représentation.

(*b*) Autre tragédie malheureuse du même auteur.

Mariane ! Eh, que vous eſt-il donc arrivé? Comme vous voilà blême !

MARIANE.

Air : *De la Paliſſe.*

Pouvez-vous vous étonner
De me trouver pâle & blême,
Quand vous m'avez fait jeûner
Tant qu'a duré le carême ?

M'as-tu de tes grands yeux aſſez conſidérée ?

LE PUBLIC.

Ma foi, j'ai beau regarder, je ne ſais guere encore ce que je vois.

MARIANE.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Se peut-il, avez tant d'attraits,
Que le public m'oublie ?

LE PUBLIC.

Je me rappelle enfin vos traits :
Mais pardonnez, m'amie ;
Je ne vous avois vu jamais
Qu'une fois en ma vie.

MARIANE.

C'eſt votre faute auſſi : vous faites le beau difficile.

LE PUBLIC.

Moi ! point du tout ; & quoique, à ma premiere viſite, tout ſe fût aſſez mal paſſé de part

& d'autre, je ne laissai pas, deux fois de suite, de me présenter à votre porte; deux fois de suite vous vous celâtes, & fîtes dire que vous étiez sortie, & que vous ne rentreriez que dans un an.

Air : *Des rats.*

Cette humeur fantasque
Me blesse à l'excès.
Belle précieuse,
Cachez-vous en paix.
Vous êtes trop fiere :
Gardez vos appas.

MARIANE.

Ah, ce sont vos rats
Qui font que vous ne m'aimez guere !
Ah, ce sont vos rats
Qui font que vous ne m'aimez pas!

Mais je m'en moque : je vous attends chez l'imprimeur; je ne suis pas de ces beautés problématiques, qui ne brillent qu'aux flambeaux; je suis faite pour le grand jour; vous m'y verrez, sot que vous êtes, & vous rougirez. [*regardant Inès.*] Ce qui fait mourir les uns, fait revivre les autres.

LE PUBLIC.

Je suis pourtant touché de l'état où vous voilà. Voudriez-vous prendre quelque chose, pour vous ravoir?

Air : *Qu'on apporte bouteille.*

Qu'on apporte bouteille !
Buvez deux ou trois coups,
Vous vous porterez à merveille.

MARIANE.

Ah, je ne bois plus devant vous (*).

Je veux épargner vos poumons. Mais si vous voulez me faire plaisir, ce seroit d'ordonner que cette bégueule-là [*montrant Inès*] se retirât de devant mes yeux.

INÈS, *les poings sur les côtés.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Bégueule ! parlez donc m'amie !...

LE PUBLIC.

Point d'invectives, je vous prie,
Mesdames, entendons raison.

INÈS.

Je pense que la mijaurée
Fait avec moi comparaison.

MARIANE.

Fi donc ! suis-je déshonorée ?

Non certes ; je n'ai garde de faire comparaison avec une femme à qui l'on reproche cinq ou six couches clandestines.

(*) Mariane, la premiere fois qu'elle fut jouée, but le poison. On cria : *la reine boit !* On siffla, la toile tomba. Elle ne reparut qu'un an après.

INÈS.

Vous avez bien fait pis. Vous avez fait battre du tambour, pour qu'on vînt vous voir accoucher, & vous avez publiquement enfanté une souris.

MARIANE.

Mon dieu, ne vous targuez pas tant d'un petit succès passager, qui n'est que l'enfant du caprice de monsieur!

INÈS.

Caprice! oh, les caprices ne sont pas si constans, ni de si longue durée; au lieu que:

Air connu.

Pendant les chaleurs de l'été,
De l'ennuyeuse Melpomene,
Grace à l'excès de ma beauté,
La salle a toujours été pleine....

LE PUBLIC.

Il est vrai qu'avec plaisir
J'occupois là mon loisir.

MARIANE, *au Public.*

Air: *Ma raison s'en va beau train.*

Si j'eus du dessous,
C'est qu'en fait de nous,
Le bon marché vous tente.

Madame n'étoit qu'à vingt ſous (*) :
Moi j'étois à quarante,
Lonla,
Moi, j'étois à quarante.



SCENE VII.

ARLEQUIN, LE PUBLIC, INÈS, MARIANE.

ARLEQUIN, *aux deux princeſſes.*

Air : *Ma commere ſe marie.*

MESDAMES, l'on vous demande
Chez monſieur Polichinel.

INÈS.

Que me dites-vous ?
Chez monſieur Po !

MARIANE.

Eſt-on fou ?
Chez monſieur Li !

LE PUBLIC.

On n'eſt pas fou !
Chez monſieur Chi !

(*) Inès, à ſa nouveauté, par une modération bien entendue, & contre les regles du droit coutumier, ne prit point le double, & y gagna le triple.

ARLEQUIN.

Oui, mesdames. [*Elles fuient : il court après.*]

Chez monsieur Po, monsieur Li, monsieur Chi,
Mesdames, l'on vous marie (*)
A monsieur Polichinel.

LE PUBLIC.

Voilà qui les menera tout droit au Pont-Neuf.

(*) On en jouoit en effet la parodie aux marionnettes.



PERSONNAGES.

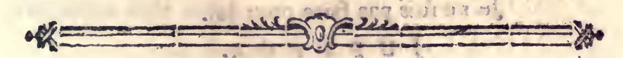
JUPITER.
LA VÉRITÉ.
CUCUBA, *baron de la Caleche.*
BRINBORION, *curieux.*
LA COMTESSE DE TIMBREGAI.
SANSONNET, *poëte.*
TROTINET, *maître à danser.*
LA MARQUISE DE FEUILLE-MORTE.
ARLEQUIN.
MICHAU, *paysan.*
NICOLE, *femme de Michau.*
UN COCU.
UNE JEUNE FILLE.
MELCHIOR ZAPATA.
PIERROT.
OLIVETTE.

La scene est aux espaces imaginaires.



LES CHIMERES,

OPÉRA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, LA VÉRITÉ.

JUPITER.

Air : *L'autre jour, j'apperçus en songe.*

DANS ces vastes lieux, où nous sommes,
Venez, aimable Vérité,
Venez avec simplicité,
Vous faire voir à tous les hommes.

LA VÉRITÉ.

Pardonnez-moi, je ne le puis :
Adieu, je rentre au fond du puits.

JUPITER.

Quand Jupiter parle, il veut être obéi. Demeurez : je vous l'ordonne. Je veux qu'ils vous voient, & qu'ils vous entendent.

LA VÉRITÉ.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

A l'homme autrefois croyant plaire,
Je ne causai que de l'ennui.
Il falloit tout voir, & me taire :
Il est pire encore aujourd'hui,
Et je ne suis pas moins sincere.
Je ne suis pas faite pour lui.

JUPITER.

Ça, ça! pas tant de grimace, ma fille! ce n'est pas comme s'il étoit ici question de parler à des princes, ou à des rois. Je ne te commettrai qu'avec de petits particuliers de bonne composition. Courage!

Air : *Pierre Bagnolet.*

Moque-toi bien de leurs folies :
Qu'ils se connoissent tels qu'ils sont.
Je veux que tu les humilies ;
Que ton miroir leur fasse affront.
Ils s'y verront,
Ils s'y verront.
Qu'au moins une fois en leurs vies
Ta voix fasse rougir leur front.

LA VÉRITÉ.

Il n'y a qu'une petite difficulté...

JUPITER.

Et quelle? Je la saurai bien lever, peut-être.

LA VÉRITÉ.

J'en doute : c'eſt que j'ai juré par le Styx, de ne jamais remettre les pieds ſur la terre. Voyez-vous quelque remede à cela ?

JUPITER.

Tu n'y deſcendras pas non plus. Tu reſteras ici, & les hommes y viendront, comme ils y viennent ſans ceſſe.

LA VÉRITÉ.

Où ſommes-nous donc ? Car aſſurément ce n'eſt point ici la terre.

JUPITER.

Ne t'inquiete pas : tu en es bien loin.

LA VÉRITÉ.

Ni le ciel ? je crois.

JUPITER.

Il s'en faut bien.

LA VÉRITÉ.

Encore moins les enfers ?

JUPITER.

Les coquins d'hommes, pour la plupart, ſouhaiteroient fort qu'il n'y en eût qu'ici.

LA VÉRITÉ.

Nous ne ſommes pas en l'air : encore faut-il être quelque part. Quel eſt donc ce pays-ci ?

JUPITER.

Le pays des chimeres, les eſpaces imaginaires.

LA VÉRITÉ.

Je ne les avois jamais vus : je ne ſuis pas fachée de m'y trouver pour une premiere fois.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

C'eſt donc dans ces vaſtes campagnes,
Que ſont les châteaux en Eſpagne,
Et dans ces fortunés cantons
Que la vanité folle entaſſe
Et les richeſſes des Gaſcons,
Et les beaux lauriers du Parnaſſe.

Mais il ne vient ici que des eſprits.

JUPITER.

J'y ai pourvu, par ma toute-puiſſance. Je veux qu'aujourd'hui l'imagination des viſionnaires les tranſporte ici en corps & en ame.

Air : *Robin turelure.*

Que ſur-le-champ, ſans efforts,
De l'humaine créature
L'eſprit enleve le corps,
Turelure!

LA VÉRITÉ.

Ah, la maudite voiture!
Robin turelurelure.

Voilà de pauvres corps bien aventurés. Vous n'auriez plus qu'à réaliſer leurs deſirs.

JUPITER.

M'en préſerve le deſtin! ils paſſeroient bientôt d'ici

d'ici dans l'olympe, & viendroient m'y détrôner. Non, non, je réaliſerai ſeulement leurs idées. De l'eſpèce que ſeront ceux qui vont venir, il n'en coûtera que peu de choſe : des ſons, des paroles, des gambades, & de la fumée. Je te recommande les fous qui vont paroître.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Adieu : mords, égratigne, pince ;
Agis librement aujourd'hui.

LA VÉRITÉ.

Tenez-moi donc parole ;
Et n'amenez ni roi, ni prince :
Le premier qui vient, je m'enfuis.

JUPITER.

A ces créatures près, n'épargne perſonne ; pas même mes propres fils, ſi par haſard il en venoit.

LA VÉRITÉ.

Oui-dà : j'irai les appeller tout crûment fils de...

JUPITER.

Alte là, l'injure me touche. L'ordre n'eſt pas pour moi : je mérite bien d'être privilégié.

LA VÉRITÉ.

Air : *Du prévôt des marchands.*

Si bien que vous êtes charmé,
De la regle étant ſupprimé,
D'ouïr les vérités des autres ;

Et que l'on vous met en courroux
Si-tôt que l'on vous dit les vôtres :
Les autres ſont faits comme vous.

Jugez comme je vais en être reçue.

JUPITER.

Qu'ils te reçoivent comme ils voudront, peu m'importe : je veux que tu leur parles ; obéis.

LA VÉRITÉ.

Air : *Joconde.*

Mais qu'y gagnerons-nous enfin ?
Le profit ſera maigre :
Un riche en ſera-t-il moins vain ?
Un juge plus integre ?
La race des petits collets
Moins digne d'invective ?
A laver la tête aux baudets,
On y perd ſa leſſive.

JUPITER.

Parle toujours, te dis-je.

Air : *Lere lanlere.*

Peut-être qu'aujourd'hui ta voix
Servira plus que tu ne crois :
Tout en ira mieux, je l'eſpere.



SCENE II.

LA VÉRITÉ, *seule.*

LERE la, lere lanlere, lere la, lere lanla.

Air : *M. Charlot*, ou *rigaudon de l'opéra de Galatée.*

Ma foi, pour moi,
Je m'attends à ne faire
Que de l'eau toute claire,
Dans ce bel emploi.
L'homme entêté
N'a plus d'yeux ni d'oreilles
Pour la vérité.
J'offenserai;
C'est toutes les merveilles
Que j'opérerai.
Il y va trop du nôtre.
J'imagine un secret :
Sur le dos de quelqu'autre
Rejetons le paquet.
Laissons-lui tirer les émolumens
De mes sots complimens.

Cherchons quelque étourdi, ravi d'être à ma place. Qu'importe par qui Jupiter soit obéi, pourvu qu'il le soit. Voyons! le premier venu sera mon affaire. Qui est celui-ci?

SCENE III.

ARLEQUIN, LA VÉRITÉ.

ARLEQUIN, *rêvant.*

Air : *Le fameux Diogene.*

MAUGREBLEU de la chienne!
Je crois, par la morguienne,
Que j'en deviendrai fou.
Que la peste la creve,
Et le diable l'enleve :
Morbleu, que j'en suis fou !

LA VÉRITÉ.

Cet homme là, je le parie, rêve à sa femme.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Ami, vous êtes en colere :
Ne pourroit-on savoir pourquoi ?
Quelqu'objet qui ne vous plaît guere,
Vous occupe, à ce que je voi.

ARLEQUIN.

Vous voyez fort mal, madame ; je m'occupe d'une guenon que j'aime à la rage.

LA VÉRITÉ.

Sont-ce là de vos galanteries ?

ARLEQUIN

Oui.

LA VÉRITÉ.

Vous n'en ſavez pas d'autres?

ARLEQUIN.

Non.

LA VÉRITÉ.

Et que vous a donc fait cette pauvre perſonne-là?

ARLEQUIN.

Rien.

LA VÉRITÉ.

Air : *Ton humeur eſt, Catherene.*

Ah, le bourru perſonnage!
Je vois d'où vient ſon ennui.
C'eſt un jaloux, je le gage;
Accommodons-nous de lui.
Dans cette humeur colérique,
Il ne me convient pas mal;
Pour être bien véridique,
Il faut être un peu brutal.

ARLEQUIN, *à part.*

Air : *Vous ne m'aimez pas, Liſette.*

Tu fais en vain la doucette;
Non, non, tu ne m'aimes pas!
Devant toi, je cajole Annette,
Je lui leve ſa gorgerette,
Tu ne t'en formaliſes pas,

Tu me trahis en cachette ;
A coup sûr, tu ne m'aimes pas.

LA VÉRITÉ.

Approchons, & nous insinuons dans son esprit de maniere à m'en faire un premier comnris.

ARLEQUIN, *toujours à part.*

Air : *Du haut en bas.*

C'est pour Pierrot,
Qu'au fond elle a de la tendresse ;
C'est pour Pierrot,
Qu'elle sait aimer comme il faut.
L'étiquette, l'on me la laisse ;
Mais du sac la meilleure piece
C'est pour Pierrot.

Anguille sous roche ; sans cela, seroit-elle si caressante, au moment même que je ne cherchois tout-à-l'heure qu'à la faire enrager ?

LA VÉRITÉ, *l'abordant.*

Compere, compere, tu es jaloux : avoue.

ARLEQUIN.

Jaloux comme un diable, madame, cela est vrai.

LA VÉRITÉ.

Marque de bonhommie ! & pourquoi ? & de quoi jaloux ?

ARLEQUIN, *à part.*

Ma foi, je ne sais bonnement que dire.

Air : *Boire à son tirelirelire.*

Ma maîtresse me fait
Une assez bonne mine :
Mais que sais-je ! en secret,
Peut-être la coquine. . .

LA VÉRITÉ.

Oui, je viens de vous entendre : c'est une éveillée qui vous en fait accroire ; & pendant que vous avez pour vous les apparences,

Rien ne répond
Qu'un factoton
N'ait pas le tirelirelire,
N'ait pas le toureloureloure,
N'ait pas le fond.

ARLEQUIN.

Non, non ; morbleu ! j'en réponds, moi : tout éveillée qu'elle est, je la garantis sage.

LA VÉRITÉ.

Eh bien, tranquillisez-vous donc.

ARLEQUIN.

Oh mais, c'est qu'aussi tout se peut.

LA VÉRITÉ.

Air : *De la ceinture.*

De quoi vous appercevez-vous ?

ARLEQUIN.

Oh bien, telle est ma fantaisie,
Je suis jaloux. . . je suis jaloux. . .
Parce qu'. . . elle est sans jalousie.

[*Changement d'air.*]

Air : *De la jalousie.*

Je fais tout pour qu'on me querelle,
J'en caresse une autre à ses yeux ;
Et quand j'attends un souflet d'elle,
Je m'en vois traiter de mieux en mieux.
Si l'on m'aimoit comme il faut,
On le prendroit d'un ton plus haut.
Ah, je volerai
Tant de belle en belle,
Et je contreferai
Si fort l'infidelle,
Qu'à la fin je le ferai . . .

[*Changement d'air.*]

Air : *On n'aime point dans nos fêtes.*

Mais je la cede à mon rival,
C'en est fait : qu'elle s'accommode,
Je ne l'aime plus.

LA VÉRITÉ.

Votre mal
A bien l'air d'une fievre chaude.
Plus son accès est violent,
Et moins le malade le sent.

Et croyez-moi, votre belle indifférence n'est autre chose qu'un redoublement.

ARLEQUIN.

Air : *Une jeune nonnette.*

Au mal qui me possede,

J'aurai le ſoin
D'appliquer un remede
Qui n'eſt pas loin.
Au premier cabaret l'on a
De bon quinquina
Pour ces fievres-là.
O gué lanla lanlere, ô gué lanla.

[*Changement d'air.*]

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Allons, pour me purger enfin
Des mes humeurs chagrines,
Prendre chez monſieur Darboulin,
Quinze ou vingt médecines.

LA VÉRITÉ.

Air : *De M. Grandval.*

Je ne conſulte que vous-même.
N'aimez-vous point mieux en tout cas,
Etre bien ſûr que l'on vous aime,
Qu'être ſûr que vous n'aimez pas?

ARLEQUIN *rêve.*

Être ſûr qu'on m'aime, qu'être ſûr que je n'aime pas! Mais, mais bien des réflexions faites, je penſe qu'elle a raiſon. Oui. Reſte à ſavoir comment s'y prendre pour cela.

LA VÉRITÉ.

Rien de plus aiſé. Demeurez avec moi.

ARLEQUIN.

Le nom de madame, par parentheſe?

LA VÉRITÉ.

On me nomme la Vérité.... Vous vous enfuyez !

ARLEQUIN.

Moi, demeurer avec vous ? Fort peu.

LA VÉRITÉ.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Encore deux mots, s'il vous plait :
Vous ſaurez mieux ce qu'il en eſt.

ARLEQUIN.

Non, non, je ne puis !
Adieu, je m'enfuis.

LA VÉRITÉ.

Quelle humeur pétulante !

ARLEQUIN.

Vous demeurez au fond d'un puits,
Ce logis m'épouvante,
Lonla,
Ce logis m'épouvante.

LA VÉRITÉ.

Raſſurez-vous : il ne s'agit pas de me ſuivre. Il eſt queſtion de recevoir ici, pour moi, tous ceux qui viendront, & de leur dire leurs vérités en face, avec la ſauce que vous voudrez y mettre.

ARLEQUIN.

Ah, paſſe pour cela ! Je me ſens d'aſſez mauvaiſe humeur, pour m'en bien acquitter ; & s'il

vous plaît, madame, quelle relation cela peut-il avoir à m'apprendre si l'on m'aime, ou non?

LA VÉRITÉ.

Je vais vous le dire; écoutez bien: c'est qu'au cas que votre maîtresse ait pour vous un véritable amour:

Air: *Comme un coucou que l'amour presse.*

Elle s'ennuie en votre absence;
Elle viendra rêver ici,
Dira tout haut ce qu'elle pense;
Vous vous éclaircirez ainsi.

ARLEQUIN.

En quel pays sommes-nous donc, où les amoureux ne manquent pas de venir, & où les femmes disent ce qu'elles pensent?

LA VÉRITÉ.

Nous sommes vous & moi dans les espaces imaginaires.

Air: *J'irai chez vous, ma chere demoiselle.*

C'est dans ces lieux, que par sa fantaisie
L'homme conduit, s'égare nuit & jour;
Vous y voilà par votre jalousie,
Elle y viendra conduite par l'amour.

ARLEQUIN.

Ah, ah, je m'oriente! oui, les espaces imaginaires! oui, c'est ici que la soif & la faim m'ont fait faire de si beaux voyages. Jarni! que j'y

voyois de belles choses, avant que d'être amoureux !

Air : *Sommes-nous pas trop heureux ?*

J'y voyois mille festons
D'andouilles & de saucisses,
Des maisons de pain d'épices,
Toutes pleines de ratons,
Des tonneaux inépuisables,
Et de vastes magasins,
De gros fromages semblables
A des meules de moulins.

Mais le diable, c'est que je n'étois ici qu'en idée, & m'y voici en chair & en os. J'aurois cru cela impossible.

LA VÉRITÉ.

Aussi cela n'étoit-il jamais arrivé, ni n'arrivera plus jamais. C'est un miracle de Jupiter, qui finira dans deux heures. Il veut que pendant ce tems-là je savonne un peu ceux qui viendront.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Voulez-vous y tenir ma place ?

ARLEQUIN.

Oui, mais mon ignorance crasse
Est un obstacle à vos faveurs.

LA VÉRITÉ.

Ne vous inquiétez pas.

Je vous prête mes connoissances :
Vous verrez jusqu'au fond des cœurs.

ARLEQUIN.

Que je verrai d'extravagances !

LA VÉRITÉ.

Air : *La femme à tretin.*

Mais je vous avertis *bis.*
Que l'ordre qu'on vous donne
Eſt pour les grands & les petits :
Ne ménagez perſonne.
Savonnez-les tretins,
Savonnez-les tretous,
Tretins, tretis, tretous.

ARLEQUIN.

Comment ! je pourrai dire là tout crûment les choſes comme elles ſont ?

LA VÉRITÉ.

Tout nûment : comme ſi je parlois moi-même. M. le marquis, vous êtes un fat. M. l'auteur, vous êtes un ſot. M. le Gaſcon, vous êtes trop de choſes. M. l'abbé, vous n'êtes rien. Ainſi du reſte.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, quel plaiſir ! Laiſſez-moi faire. Et les femmes ? Tout de même ?

LA VÉRITÉ.

Tout de même. Par exemple, à celles d'une certaine eſpece abondante à Paris :

Air : *Ma fille, je vous, &c.*

Belles, vos cœurs font fans délicateffe,
Sans goût, fans tendreffe :
Qui ne fait qu'aimer,
Ne fauroit vous charmer.
Vienne un faquin enrichi fur la place,
Et de mauvaife grace,
Vous montrer fes louis ;
Voilà votre Adonis.

[*Changement d'air.*]

Le premier d'entr'eux engraine :
Au plus laid mâtin
Qui frappe, la bourfe pleine,
Vous ouvrez, belle meûniere,
Le joli moulin.
Direz-vous bien cela ?

ARLEQUIN.

Oh, le mieux du monde ; parce qu'il eft vrai, que cela eft bien vrai.

LA VÉRITÉ.

Encore à ces merveilleufes requinquées, qui fe rengorgeant, vont toujours difant : nous autres honnêtes femmes ; comme un Normand diroit : nous autres honnêtes gens. Relancez-les moi d'importance, & leur dites de ma part :

Air : *Mais fur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

Votre oreille a peur d'un flon flon,
D'un zon, zon, zon, d'un mirliton ;

Vous ne voulez pas qu'un tendron
Sache ce que c'eſt qu'un garçon ;
Vous y veillez comme un dragon.
Si la belle entend le jargon,
Vous lui faites grand carillon,
Et vous ne prenez pas garde à votre cotillon.

ARLEQUIN.

Je voudrois déjà être à la beſogne, & qu'il y eût de cette graine-là ici autour, pour vous montrer comme je l'apoſtropherois.

LA VÉRITÉ.

Air : *Quel plaiſir de voir Claudine !*

Souvenez-vous de ce ſtyle.
Tenez, voilà mon miroir,
Il pourra vous être utile ;
Commencez par vous y voir.

ARLEQUIN *ſe mirant, fait des lazzi ; & tout étonné de ſe voir ſi noir, il rappelle la Vérité.*

Air : *Nous autres bons villageois.*

Madame, point de quiproquo ;
Me prenez-vous pour une grue ?
Vous êtes la Vérité ? vous ?

LA VÉRITÉ.

Oui.

ARLEQUIN.

Madame la Vérité, vous en avez menti.

LA VÉRITÉ.

Pourquoi ?

ARLEQUIN, *continuant l'air.*

Pourquoi ? Parce que primo
Je ne vous vois pas toute nue.

LA VÉRITÉ.

Oh, ce n'eſt plus la mode.

ARLEQUIN, *jetant le miroir.*

Air : *Dedans mon petit réduit.*

Morbleu, madame, allez-vous-en,
Vous & votre miroir, aux diables.

LA VÉRITÉ.

Dis donc, heim, gros payſan !
Crois-tu parler à tes ſemblables ?
Qui te fait lâcher ce gros mot ?

ARLEQUIN.

Suis-je une figure à Callot ?
Et votre miroir eſt un ſot,
Qui me fait comme un magot. *bis.*

LA VÉRITÉ.

Ce n'eſt pas ſa faute : il vous fait comme vous êtes.

ARLEQUIN.

Il charge. J'ai bien la peau un peu biſe ; mais je ne ſuis pas noir comme cela.

LA VÉRITÉ.

Pardonnez-moi.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Cette glace, vous dis-je, est une impertinente qui se moque des gens.

LA VÉRITÉ.

Elle n'est point moqueuse; elle est fidelle : regardez-y mon visage; vous verrez si elle ment.

ARLEQUIN, *après avoir confronté.*

Les deux ne sont qu'un; cela est vrai : mais comment cela se fait-il donc? Je ne m'étois jamais trouvé si laid.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Si ce miroir est naturel,
Comment sont donc les autres?

LA VÉRITÉ.

L'amour-propre aveugle un mortel
Qui se regarde aux vôtres;
Mais dans le mien, on se voit tel
Qu'on est aux yeux des autres.

Je vous laisse. J'apperçois le baron de la Caleche, que je vous recommande.



SCENE IV.

ARLEQUIN, *ſeul.*

Air : *Du mirliton* (*).

Si nos miroirs de toilettes
Reſſembloient à celui-ci,
On verroit moins de coquettes,
En ſe coëffant dire ainſi,
[*Il minaude.*]
J'ai du mirliton, &c.



SCENE V.

LE BARON *de la Caleche*, ARLEQUIN.

LE BARON.

Air : *Quand je vous vois, je vous veux, &c.*

Je ſuis bien fait, jeune & charmant;
Ah, que de moi je ſuis content!
Tout le beau ſexe, en me voyant,
Me ſourit,
Me chérit,

(*) Cet air étoit alors dans ſa primeur, & ce mot factice ne vouloit encore dire que mérite.

Me convoite à l'inſtant.
Belles, ſi vous m'aimez, je vous aime.
Mais ſeul je ne puis ſuffire à tant.

ARLEQUIN.

Voilà comme je penſois de moi-même, avant que de m'être vu à ce miroir-ci.

LE BARON, *ſe careſſant le menton.*

Air : *Des fraiſes.*

Ce beau viſage eſt l'effroi
Des maris & des meres ;
Il eſt noble comme moi,
Je tiens même un peu du roi.

ARLEQUIN, *à part.*

Chimeres, chimeres, chimeres !

LE BARON, *ſe croyant ſeul & faiſant le beau danſeur.*

Air : *Ah, vous avez bon air !*

Eſt-il jeune mouſquetaire
Plus propre & galant à faire...
Ah, ah ! n'ai-je pas bon air ? (*trois fois.*)

ARLEQUIN.

Bon air vous avez.

LE BARON.

N'eſt-il pas vrai, camarade ? Tiens : rien que ces jambes-là, regarde-les moi bien. L'autre jour ſur le théatre, avant qu'on levât la toile, qui ne me deſcendoit qu'au genou, comme je

me promenois derriere, vingt dames des premieres loges détacherent pour envoyer ſavoir à qui étoient ces belles jambes.

ARLEQUIN.

Je les reconnois : n'aviez-vous pas des bas rouges ?

LE BARON.

Juſtement !

ARLEQUIN.

J'étois préſent : à telle enſeigne, que

Air : *Y-avance, y-avance.*

Le parterre vous remarqua,
De reſpect même vous manqua,
Et cria ſur vous d'importance,
Y-avance, y-avance, y-avance,
Avec tes beaux bas d'ordonnance.

LE BARON.

Le parterre n'eſt pas des mieux morigéné. Paſſe encore pour cette fois-là : on ne connoît pas l'homme aux jambes ; il n'étoit pas obligé de ſavoir à qui il parloit : où il n'eſt pas excuſable, c'eſt avant-hier, à une premiére repréſentation que moi, & un eſſaim de petits maîtres, nous barrions les couliſſes & le fond du théatre, & qu'au beau milieu d'eux, le parterre & moi, nous nous trouvions face à face ;

Air : *Adieu voiſine.*

Il me fallut en eſſuyer

L'humeur acariâtre :
Au lieu d'humblement me prier,
Il fit le diable à quatre,
Et ne cessa pas de crier,
Place au théatre ! *bis.*

ARLEQUIN.

Vous retirâtes-vous ?

LE BARON.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Oui, sans faire semblant de rien :
Mais je me vengeai bien. *bis.*
Du théatre je disparus ;
Et l'on ne m'y voit plus. *bis.*

ARLEQUIN.

Ah, que c'est bien fait ! voilà pour vous apprendre à vivre, monsieur le parterre.

LE BARON.

Il y aura vingt dames de moins tous les jours, à tous les spectacles.

ARLEQUIN.

D'abord, il n'y a plus à compter sur celles qui envoyerent savoir à qui étoient vos jambes.

LE BARON.

Place au théatre ! place au théatre ! Je ne saurois digérer cela. Parler de ce ton-là à un homme de ma sorte, de ma naissance ! Tu ris, mauvais plaisant. Sais-tu ce que c'est que la naissance ?

ARLEQUIN.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Sur la terre & l'onde,
Chacun ſait cela,
Puiſque tout le monde
A paſſé par là:
Gnia rien d' rare à ça
Gnia rien d' rare à ça.

LE BARON.

Diable ! gnia rien d' rare à ça ! Comme il en parle !

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Ainſi raiſonne le vulgaire ;
Tout le premier, toi malotru,
Réponds, & dis-moi, d'où ſors-tu ?

ARLEQUIN.

Du ventre de ma mere.

LE BARON.

Es-tu quelque choſe ?

ARLEQUIN.

Eh, qui eſt-ce qui n'eſt rien ?

LE BARON.

Qui es-tu ? As-tu un nom ? Es-tu titré ?

ARLEQUIN.

Oui ; je ſuis un être intitulé Arlequin.

LE BARON.

As-tu des armes ?

ARLEQUIN, *tirant ſa batte.*

Oui ; les voilà.

LE BARON.

Je veux dire des armoiries.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Ce ne ſont pas contes pour rire.
(*tirant ſon cachet.*)
Tiens, voilà l'honneur du blazon.
Ce cachet d'or pourra t'inſtruire
De la grandeur de ma maiſon.

Regarde cette tête de ſinople, en champ de gueule.

ARLEQUIN.

Air : *Toute la nuit je rode.*

Quel grimoire fantaſque !

LE BARON.

La tête du bélier
Pour cimier ;
Et pour timbre, le caſque :
Preuve que mes aïeux
Glorieux
Furent tous belliqueux.

ARLEQUIN, *ſur le ton du dernier vers.*

Oui ; mais venez-vous d'eux ?

LE BARON.

Eh, de qui diable veux-tu donc que je vienne ? Des tiens ?

Air : *Pierre Bagnolet.*

La demande eſt bien à ſa place !
Le ſot animal ! ſi j'en viens !
De qui viendrois-je donc, de grace?
Seroit-ce, encore un coup, des tiens ?

ARLEQUIN.

Peut-être bien,
Peut-être bien,
Grace au beau ſexe, en fait de race,
On ne ſauroit compter ſur rien.

Il faut vous parler franchement là-deſſus.

Air : *Les filles ſont ſi ſottes.*

Ces croiſſans ſi bien arrangés,
Ces grands bois de cerf alongés,
Ces chevrons, ces licornes,
Ces caſques d'aigrettes chargés,
Tout cela ſent les cornes.
Lonla,
Tout cela ſent les cornes.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Mais pour moi, j'ai de mes deſtins
Un plus ſûr témoignage :
De pere en fils, les Arlequins
Ont tous eu mon viſage.

Et la peau du mien prouve infiniment mieux que tous les parchemins du monde. Et monſieur n'eſt pas ſans avoir ſervi ?

LE BARON.

Encore la derniere campagne; & comme on dit toujours, avec diſtinction.

Air : *Quand on me parle de Lucifer.*

Je parus là ſous le harnois
Aveo une fierté romaine ;
On m'y vit à l'aſſaut deux fois,
Monter en galant capitaine.

ARLEQUIN.

Et le lieu de ces beaux exploits?

LE BARON.

C'eſt le camp de Porcher-Fontaine.
Malepeſte ! il y faiſoit chaud; j'y eus bien ſoif.

ARLEQUIN.

Et monſieur n'eſt pas ſans avoir de l'eſprit?

LE BARON.

Plus que de raiſon, pour un homme de ma qualité. J'en rougis par fois.

ARLEQUIN.

Le rouge ne vous coûte guere.

LE BARON.

Air : *Robin turelure.*

Je chanſonne quelquefois,
Je raiſonne de peinture,
Je devine tous les mois
Turelure,
Une énigme du Mercure.

ARLEQUIN.

Robin turelurelure.

LE BARON.

Ce qui vaut mieux que tout cela : je ſuis héritier, depuis hier, de deux millions.

ARLEQUIN.

Alerte, alerte, meſdemoiſelles du grand opéra ! voici une bonne année pour vous.

LE BARON.

Que Jean de Paris y vienne ! On va bien voir un autre équipage.

Air : *Quand je vais à la chaſſe.*

Suiſſe à groſſe gamache,
Laquais bien découplés,
Un cocher à mouſtache,
Chevaux gris-pommelés ;
Et pour plus grande pompe,
Un drôle en mon grenier,
Qui de ſa trom, trom, trom, trompe,
Eveille le quartier.

[*Changement d'air.*]

Air : *Muſette de Callirhoé.*

Je me veux
Pourvoir encore
D'un grand maure
Tout des plus affreux :
C'eſt un maſque
Dont on fait cas.

Plus, un baſque
Tout en taffetas,
Dont la veſte
Bleu-céleſte,
Ziſte & zeſte,
Quand il ira courant comme un fou,
Avec grace
Vole, & faſſe
Frou, frou, frou.

ARLEQUIN.

Air : *Du camp de Porcher-Fontaine.*

Jarnicoton les beaux acquets!
Cochers à mouſtache, attelage,
Suiſſe, maure, baſque, laquais :
Le roi dans ſon château, je gage,
Patapatapan, patapan, pan pan,
Vous recevra tambour battant.

LE BARON.

Air : *Les ſept ſauts.*

Adieu donc, ma caleche & ma roſſe!
Vive mon équipage nouveau!
Quel plaiſir, au fond d'un beau carroſſe,
Tout à l'aiſe étendu comme un veau,
De voir un coureur diſpos,
Faire devant mes chevaux,
Un ſaut, deux ſauts, trois ſauts, &c.

Adieu, l'ami.

SCENE VI.

BRIMBORION, LE BARON, ARLEQUIN.

BRIMBORION *se croyant seul, & tenant dans ses bras un* in-folio *en vieux parchemin, tout déchiré.*

Air : *Allons gai, d'un air gai.*

O volume impayable !
O précieux bouquin !
O livre inestimable !
Je vous possede enfin !
Allons gai, toujours gai, d'un air gai ;
Talarela telare, talalarelatata.

LE BARON, *à part.*

Eh, c'est notre ami monsieur Brimborion ! maître fou que celui-là !

ARLEQUIN.

Mettez-moi, de grace, au fait de cet original-là, qui baise & semble vouloir dévorer ce vilain livre, déjà rongé de vers.

LE BARON, *à demi-voix.*

Air : *Si pour un pet fait par hasard.*

C'est un chimérique, un ratier,
Qui meurt de faim dans un grenier,
Plutôt que de vendre deux lampes,

Quelques vieux marbres tout rompus,
Un peu de bronze, & des eſtampes,
Dont il trouve vingt mille écus.

ARLEQUIN.

Celui qui les offre eſt auſſi fou que celui qui les refuſe. Je n'en donnerois pas un verre de vin.

LE BARON.

Il prétend en avoir des millions. Je vais m'aboucher avec lui : tu connoîtras mieux le perſonnage. [*à Brimborion.*] Vous feuilleterez ce livre-là demain, monſieur Brimborion. Qu'eſt-ce qui vous rend de ſi belle humeur? Mais c'eſt votre ordinaire.

BRIMBORION.

Air : *Landeriri.*

Monſieur le baron, il eſt vrai.

LE BARON.

Un philoſophe eſt toujours gai.

ARLEQUIN.

Lonlanla derirette,
Du bout des dents ſouvent il rit;
Lonlanla deriri.

LE BARON.

Oh, ce n'eſt pas celui-ci! Il rit à jeûn comme le ventre plein.

BRIMBORION.

La carte a bien changé, monſieur le baron.

Air : *Chantez, petit Colin.*

Il n'eſt plus avec moi
Queſtion de miſere ;
Maintenant j'ai de quoi
Vivre plus à gogo qu'un roi.

LE BARON.

C'eſt une bonne affaire !

ARLEQUIN, *à part.*

C'eſt quelqu'autre chimere.

BRIMBORION.

J'en ai tant & plus !
Je n'étois qu'Irus,
Me voilà Créſus.

LE BARON.

Grand bien vous faſſe ! Je vous en fais mon compliment. Nous étions, & nous ſommes à peu près, vous & moi dans le même cas.

BRIMBORION.

Air : *Tuton, tuton, tutaine.*

J'étois miſérable en effet,
Tuton, tuton, tutaine.

LE BARON.

Et tu, tu, tu,
Tout eſt donc vendu ?

BRIMBORION.

Et ton, ton, ton,
Et nous en aurons,

De belles maiſons,
Repas, violons,
Beaux jeunes tendrons,
Gentilles dondons,
Et nous en aurons,
Tuton, tuton, tutaine.

ARLEQUIN.

De jeunes tendrons, des dondons, des repas... Diable! je n'appelle plus cela des chimeres.

Air: *Amis, ſans regretter Paris.*

Je vais auſſi philoſophant:
Ami, je vous reſſemble.
Touchez là, je ſuis bon enfant,
Faiſons chambrée enſemble.

BRIMBORION.

Je te crois tel, & j'en ſuis ſûr; car entr'autres choſes, je ſuis un phyſionomiſte infaillible. Ouidà! Viens, je t'aſſocie à ma haute fortune; tu la partageras: tu vas avoir tout ce que tu voudras. Parle, que deſires-tu? qu'aimes-tu? Tu es à même.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas grand'choſe.

Air: *Eveillez-vous, belle endormie.*

Et je ſuis de ces bonnes ames
Dont les vœux ſont fort limités;
J'aime le jeu, le vin, les femmes,

Et toutes mes commodités.

Voilà tout.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Je te donne l'or à plein coffre,
Et ſur le boulevard je t'offre
Un ſerrail tout des mieux garnis,
Cent journaux de vigne en Champagne,
Un ſuperbe hôtel à Paris,
Et de beau châteaux en campagne.

LE BARON.

En Eſpagne.

ARLEQUIN, *lui ſautant au col.*

Grand-merci, patron ! [*au baron.*] Baron, il y aura demain grand dîner à l'hôtel : venez m'y voir.

Air : *De Grimaudin.*

Allons, morbleu, choquons le verre ;
Enivrons-nous.
Baron, allant à votre terre,
Détournez-vous,
Pour voir le ſeigneur Arlequin
Dans ſon château de Gaillardin.

Car pour la maiſon du boulevard, ſerviteur ! J'y veux aller ſeul.

LE BARON, *à Brimborion.*

Enfin, vous avez donc eu de vos effets tout ce que vous vouliez en avoir ?

BRIMBORION.

BRIMBORION.

Air : *Ah ! que la pareſſeuſe automne.*

Vraiment, c'eût été grand dommage ;
Je voulois vendre comme un fou,
J'en ai mille fois davantage.
J'ai des monts d'or, j'ai le Pérou.

ARLEQUIN.

Vous plairoit-il, mon honnête homme,
Pour boucher déjà quelque trou,
Me lâcher toujours quelque ſomme ?

BRIMBORION.

Oh, je n'ai pas encore le ſou !

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous ?

BRIMBORION.

C'eſt que je n'ai pas vendu : j'ai troqué.

Air : *Vas-t-en voir s'ils viennent.*

Mais troqué ſi finement,
J'en ſuis ſi peu dupe,
Que j'y gagne aſſurément
Cent fois le centuple.

LE BARON.

Et vas-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Vas-t-en voir s'ils viennent.

Contre quoi donc avez-vous troqué ? contre des royaumes ?

BRIMBORION.

Contre bien mieux. [*montrant ſon livre.*] Contre ceci.

ARLEQUIN.

Hoïmé !

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

Adieu châteaux & maiſons,
Adieu la bombance,
Les tendrons & les dondons,
La panſe & la danſe.

BRIMBORION.

Nous aurons de tout cela,
Moyennant ce livre-là.
C'eſt la cla cla, c'eſt la vi vi vi, c'eſt la cu cu cu,
C'eſt la cla, c'eſt la vi, c'eſt la cu,
C'eſt la clavicule
Jointe à Raimond Lulle.

Deux maîtres tréſors, deux ſuperbes ſecrets renfermés là dedans.

ARLEQUIN.

Comme vous diriez ?

BRIMBORION.

Air : *D'une main je tiens mon pot, &c.*

Avec le premier on peut
Faire tant d'or qu'on veut :
L'autre, ſi vous aimez les belles,
Vous fait ſans faute adorer d'elles.

ARLEQUIN.

On n'a pas beſoin du ſecond,
Si le premier eſt bon.

BRIMBORION.

Deux cordes à notre arc n'y gâtent rien; & nous allons voir beau jeu.

ARLEQUIN.

Oui, ſi elles ne rompent.

LE BARON.

Ma foi, notre cher, vous m'avez bien l'air d'avoir changé votre maſette borgne contre une aveugle. Ce que vous aviez, quoiqu'il ne valût guere, valoit encore mieux, je crois, que ce que vous montrez là.

BRIMBORION.

Ne valoient guere! Diable, comme vous dites cela! un Rembrand, un Othon, l'Oeuvre de Callot, une mule de Cléopâtre!

Air : *De Triolet.*

Mon beau Rembrand, mon cher Othon,
Pardon, ſi je puis vous ſurvivre!
Cher Othon, beau Rembrand, pardon!
Je vous regrette tout de bon,
Mon beau Rembrand, mon cher Othon!
Vous valiez mieux que ça, dit-on,
Mais vous n'étiez que toile & cuivre;
Mon beau Rembrand, mon cher Othon,
Item, encore faut-il vivre.

LE BARON, *à Arlequin qui est entre deux.*

Air : *Vraiment, ma commere, oui.*

N'a-t-il pas perdu l'esprit ?

ARLEQUIN.

Vraiment, mon compere, oui.

BRIMBORION.

En fat il s'en fait accroire.

ARLEQUIN.

Vraiment, mon compere, voire,
Vraiment, mon compere, oui.

LE BARON, *même air.*

Tu te moques bien de lui ?

ARLEQUIN.

Vraiment, mon compere, oui.

BRIMBORION.

De sottise il se fait gloire.

ARLEQUIN.

Vraiment, mon compere, voire,
Vraiment, mon compere, oui.

LE BARON.

Paix ! voici madame la comtesse de Timbregai : nous avons fait depuis peu connoissance : elle rêve, & je gagerois bien que c'est à moi.

SCENE VII.

LA COMTESSE DE TIMBREGAI, LE BARON, BRIMBORION, ARLEQUIN.

BRIMBORION.

LORGNEZ-la tout à votre aiſe ; je vais, en me promenant, m'occuper plus utilement à feuilleter la cla cla cla...

LA COMTESSE, *après avoir rêvé quelque tems, dit vivement :*

Je ne rêve qu'à cela : j'en ſuis ravie, charmée, enchantée !

Air : *La mirtamplain, lantirelarigot.*

L'un n'eſt qu'un petit magot :
Mais ſon air m'enchante.
L'autre ne dit preſque mot,
La mirtamplain lantirelarigot !
Mais j'en ſuis contente.

LE BARON, *bas à Arlequin.*

Ce n'eſt pas encore de moi qu'elle parle : en paſſant, les voilà bien habillés tous deux.

ARLEQUIN.

Un magot, & un ſot : qui ſont ces deux meſſieurs-là ?

LE BARON.

Le chevalier Beç-en-l'air, & ſon mari.

LA COMTESSE.

Ah, baron! vous voilà : vous m'avez entendue, je gage?

LE BARON.

A bon entendeur demi-mot. Nous expliquons même les énigmes. Vous avez bien raiſon;

Air : *La mirtamplain, lantirelarigot.*

L'un eſt un franc godenot.

LA COMTESSE.

Vous l'avez donc vu?

LE BARON.

Ne le vis-je pas hier chez vous?

LA COMTESSE, *reprenant l'air.*

Oui, mais il m'enchante.

LE BARON.

Et l'autre, une bête, un ſot.

LA COMTESSE.

La mirtamplain, lantirelarigot!

Mais je m'en contente.

LE BARON.

Cela vous plaît à dire. [*Il chante.*]

Madame, en vérité,

Vous avez bien de la bonté.

Pour votre mari paſſe! les plus ſots ſouvent ne ſont pas les plus mauvais. Mais votre chevalier

Bec-en-l'air, ah, ah, conſcience! Pour un amant, cela vous va-t-il?

Air : *Lanturelu.*

Par-tout l'on vous blâme
D'un ſi mauvais choix :
C'eſt un corps ſans ame,
Qui n'a qu'un minois.

ARLEQUIN.

Monſieur a deux jambes, lui.

LE BARON.

Convenez, madame,
Que ſon poſte m'étoit dû.

LA COMTESSE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Air . . .

Qui vous parle, mon ami,
Ni de galant, ni de mari?
Bien ou mal faits,
Jolis ou laids,
C'eſt à quoi l'on ne prend garde jamais.
Je rêvois à mon joli ſinge,
Et parlois de mon perroquet.

LE BARON, *à Arlequin.*

Air : *Robin turelurelure.*

Le beau ſujet d'entretien,
Quand on a vu ma figure!

ARLEQUIN.

Expliquez-vous aussi bien,
Turelure,
Les énigmes du Mercure?
Robin turelurelure.

LE BARON.

Qui diable devineroit qu'une femme, à qui je fais la cour, songe s'il y a des singes & des perroquets au monde!

LA COMTESSE.

Air: *Cotillon des fêtes de Thalie.*

Mille maris, mille favoris,
Selon mon avis,
Sont de moindre prix:
L'un saute, l'autre baragouine.
Oh, qu'ils sont jolis! qu'ils sont jolis! qu'ils sont jolis!
Mille maris, mille favoris,
Selon mon avis, sont de moindre prix.

LE BARON.

Se passionner comme cela pour des bêtes!

LA COMTESSE.

Pour des bêtes, baron! comme vous en parlez! Où étiez-vous l'autre jour? Vous n'auriez pas dit cela.

ARLEQUIN.

Air: *Nannon dormoit.*

Sachons pourquoi.

LA COMTESSE.

Un homme de finance
Entroit chez moi ;
Le perroquet commence
A crier aussi tôt,
Maraud, maraud !
Maraud, coquin !
Coquin, Maraud !
Un homme a-t-il plus d'intelligence ?

LE BARON.

La rencontre est heureuse, je l'avoue ; mais....

LA COMTESSE.

Pour mon singe, il vous fait des moues, des gambades, des sauts, des soubresauts.

Ah, qu'ils sont jolis ! qu'ils sont jolis ! &c.

LE BARON.

Des culbutes de singe ne sont bonnes qu'à divertir des polissons dans le préau d'une foire.

ARLEQUIN.

Haut la patte ! Vous me déchirez ma robe. Respect à la foire ! Une culbute a son mérite.

Air : *Ma pinte & m'amie, au gué.*

Oui, monsieur, & trouvez bon
Qu'on vous le dispute.
Je connois mainte guenon,
Qui de haute lute,
A de plus d'un grand seigneur

Gagné l'argent & le cœur,
Par une culbute, ô gué! par une culbute.

LA COMTESSE & ARLEQUIN.

Par une culbute, ô gué! par une culbute.
[*Arlequin fait un ſaut périlleux.*]

LE BARON, *bas.*

C'eſt un Cap-Verd, que la tête de cette femme là; elle n'eſt peuplée que de ſinges & de perroquets.

ARLEQUIN.

Allons, monſieur, donnez-lui ſon change.

Air: *De la Paliſſe.*

Parlez-lui de votre train.
(*à la Comteſſe.*)
Peut-être madame ignore
Que monſieur groſſit demain
Son train d'un baſque & d'un more.

LA COMTESSE.

La belle emplette! Mon ſinge à lui ſeul eſt un baſque & un more tout à la fois.

Fin de l'air: *Ma pinte & m'amie, ô gué.*

More pour le coloris,
Premier baſque de Paris
En fait de culbute,
O gué!
En fait de culbute.

[*à Arlequin.*]

Touche là, toi, mon ami! Si j'en étois à vouloir faire un choix, ce feroit fur toi qu'il tomberoit plus que fur tout autre. (*au baron.*)

Air : *Dondaine, dondaine.*

Je ne faurois vous exprimer *bis.*
A quel point il fait me charmer,
Je l'aime, je l'aime.

LE BARON.

Vantez-vous bien d'aimer
La laideur même.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous, la laideur même? Eh, monfieur le baron de Cucuba!

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Je fuis bien auffi beau que vous.

LA COMTESSE.

Baron, n'en foyez point jaloux :
Si je lui donne l'avantage,
C'eft qu'il reffemble trait pour trait
A mon finge par le vifage ;
Par le corps, à mon perroquet.

SCENE VIII.

LE BARON, LA COMTESSE, ARLEQUIN, BRIMBORION *rentrant ſon livre à la main, & frappant du plat ſur l'endroit ouvert.*

LE BARON.

TOUJOURS ſon ſinge & ſon perroquet dans la tête!

LA COMTESSE.

Telle eſt ma jolie
Folie,
Telle eſt ma folie.

Air du canon : *J'aime le vin, & moi l'oignon, & moi la belle Jeanneton.*

LE BARON.	BRIMBORION.	LA COMTESSE.
J'aime	Moi,	Moi, mon ſinge
un beau train.	mon bouquin.	& mon perroquet.
J'aime	Moi,	Moi, mon ſinge
un beau train.	mon bouquin.	& mon perroquet.
J'aime	Moi,	Moi, mon ſinge
un beau train.	mon bouquin.	& mon perroquet.
J'aime, &c.	Moi, &c.	Moi, &c.

ARLEQUIN.

Air : *Le carillon de Nantes.*

Gnin, gnin, gnin, gnin, gnin, gnin, gnet...

Ah, jarni !
Qu'eſt ceci ?
Quel chien de charivari !
Silence, ſilence !

Paix ! de par tous les diables, paix ! Je vais tous les trois vous accorder.

LE BARON.

Oui : dis, qui de nous trois a raiſon ?

BRIMBORION.

Juge.

LA COMTESSE.

Parle : oſeras-tu prononcer contre moi ?

ARLEQUIN.

Vous, monſieur Cucuba, baron de la Caleche, vous n'êtes qu'un fat.

BRIMBORION.

Fort bien : & moi ?

ARLEQUIN.

Un fou.

LA COMTESSE.

Voilà parler ! Mais moi ?

ARLEQUIN

La plus impertinente des trois. Je ſuis ici une bouche de vérité. Je fais mon rôle.

LE BARON, *à coups de canne.*

Air : *Jean Gile, Gile, joli Jean.*

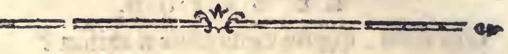
Et voilà pour votre ſtyle,
Jean Gile, Gile, joli Jean.

LA COMTESSE, *lui ayant arraché sa batte.*

Et voilà pour votre ſtyle,
Jean Gile, Gile, joli Jean.

BRIMBORION, *à grands coups de livre.*

Gile, joli Jean, joli Jean, Jean Gile,
Corrigez-vous en.



SCENE IX.

ARLEQUIN, *ſeul.*

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

LE métier m'offrit des attraits ;
J'en faiſois mes délices.
Juge qui voudra déſormais ;
Maugrebleu des épices.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Serviteur à la vérité,
Me voilà bien frotté. *bis.*
D'un autre elle peut ſe pourvoir,
Je cede le parloir. *bis.*

Je vais lui rendre compte de la recette qu'elle m'a procurée, ſi elle veut la faire elle-même.



SCENE X.

SANSONNET, *poëte qui rêve à un couplet.*

Air : *Vous m'entendez bien.*

RIMEURS, qui la plupart du tems,
Pour une rime, à belles dents
Vous arrachez les ongles... (*Il rêve.*)
Eh bien ?
(*Il rêve.*)

Ongles.... ongles... Le diable emporte les ongles ! Meſſieurs de l'académie devroient bien débarraſſer la langue de ce mot-là. De quoi y ſert-il, dès qu'il ne rime à rien ?



SCENE XI.

SANSONNET, TROTINET. *maître de danſe.*

[*En rêvant tous deux, ils ſe choquent & ſe renverſent.*]

SANSONNET, *ſe relevant.*

PESTE ſoit de l'étourdi !

TROTINET, *ſe relevant auſſi.*

Et de l'étourdi auſſi !

SANSONNET.

Ah, eh! c'eſt vous, monſieur Trotinet, le coryphée de la danſe.

TROTINET.

Oui, monſieur Sanſonnet, le poëte ſans pair.

SANSONNET.

Je vous croyois aux Tuileries, où nous nous rencontrons de même.

TROTINET.

Air : *Chantez, petit Colin.*

De monſieur Sanſonnet
La muſe eſt en goguette.

SANSONNET.

Oui, monſieur Trotinet,
Je travaille après un couplet
Qui me trotte à la tête.

TROTINET.

Mon abord mal-honnéte
Vient d'un paſſe-pié,
Fait plus d'à moitié,
Qui me trotte au pié.

SANSONNET.

A propos de cela, mon ballet eſt-il prêt?

TROTINET.

Quel ballet? J'en ai cent ſur le trottoir.

SANSONNET.

SANSONNET.

Pour la fin de ma comédie, où certain satyrique étrillé...

TROTINET.

Il eſt prêt; mais, monſieur Sanſonnet, rien pour rien.

SANSONNET.

Vous ſerez payé à la premiere repréſentation.

TROTINET.

Non, non. Tout-à-l'heure. Je ne veux de vous qu'un impromptu.

SANSONNET.

Parlez.

TROTINET.

Quatre vers, pour être mis ſous mon portrait qu'on a gravé.

SANSONNET.

Vous gravé! monſieur Trotinet gravé! à quel titre?

TROTINET.

De premier maître de danſe de France.

Air: *M. de la Paliſſe.*

Oui, mon cher ami, gravé,
Comme on grave les illuſtres.

SANSONNET.

En ce ſiecle dépravé,
On grave auſſi bien des ruſtres.

Il faut avouer que le burin eſt bien de loiſir : une médaille de maître de danſe ! La belle piece de cabinet, pour ſatisfaire l'œil des curieux !

TROTINET.

Air : *Talaleri talalerire.*

A toute la race future,
La main d'un graveur excellent
A tranſmis ma noble figure,
Digne prix d'un rare talent ;
Voilà ce que la danſe attire,
Talaleri, talaleri, talalerire.

SANSONNET.

Air : *Le ſeigneur Turc a raiſon.*

Et moi, verſificateur,
Cependant je rampe.

TROTINET.

Être gravé, quel honneur,
Pour un homme de ma trempe !
Quel dépit pour mes rivaux,
De voir entre cent héros,
Trotinet en eſtampe !

Il faut dire auſſi que je n'ai pas gagné ma renommée, les deux pieds dans un chauſſon.

Air : *Flon flon.*

Je n'ai pas ſans fatigue
Acquis le noble don
D'exceller dans la gigue

Et dans le rigaudon.
Flon flon flon larira dondaine, &c.

Air : *La ceinture.*

Lorſque nous primons dans notre art,
Voyez jufqu'où cela nous pouſſe.

SANSONNET.

Dès demain j'achete au plus tard,
Votre viſage en taille douce.
Où cela ſe vend-il? Chez qui?

TROTINET.

Air : *Tout le long de la riviere.*

Chez homme, chez femme,
Voyez au palais,
Au pont Notre-Dame,
Et ſur tous les quais,
Tout le long de la riviere,
Lere lonlanla,
Tout le long de la riviere,
Vous me verrez là.

Dimanche encore, j'eus le plaiſir de me voir étalé ſur le Pont-Neuf. J'étois mis entre Luther & l'ambaſſadeur de Perſe. Nous fûmes vendus ſous mes yeux quinze beaux ſous, tous trois l'un portant l'autre. Comme il va s'en faire une nouvelle édition, vous rendriez un ſervice au graveur de m'enrichir d'un quatrain.

SANSONNET.

Air : *Gnia pas d' mal à ça.*

La chofe eft facile,
Dès qu'il vous plaira,
Sur un vaudeville
Mettons ces vers-là.

TROTINET.

Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça.

L'éloge d'un maître de danſe doit être ſur le ton gaillard.

SANSONNET.

Voici qui vous ira à merveille : le couplet s'adreſſe aux beaux eſprits.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Eſprits qu'un feu céleſte embraſe,
Sur le dos du cheval Pégaſe
A la gloire vous parvenez ;
Mais cet illuſtre perſonnage
A ſur ſes deux pieds bien tournés,
Fait joyeuſement le voyage.

TROTINET.

Que je vous embraſſe ! on ne peut mieux dire ! vous aimez & révérez la danſe, vous proſpérerez.

SANSONNET, *à part.*

J'enrage de voir qu'il ne ſent pas que je me moque de lui : j'aimerois autant le louer. N'offenſe pas, je le vois, un ſot, qui veut.

TROTINET.

Il eſt tems que j'en vienne au ballet que je vous ai promis. Voyons. La piece finit par des coups de canne, ou de bâton, qu'on donne à votre ſatyrique; n'eſt-ce pas ?

SANSONNET.

Vous y ètes. Le divertiſſement eſt à la queue des coups de bâton.

TROTINET.

Vous êtes un peu cauſtique, M. Sanſonnet.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Dites la vérité, je gage
Que vous vous êtes peint ici.

SANSONNET.

A qui parlez-vous ? Prenez-y garde.
Mes épaules ont, Dieu merci,
Encor leur pucelage.

TROTINET.

Point de querelle, crainte de bravoure ! Il ne s'agit pas ici de ſe battre, mais de danſer : ici donc la décoration change : imaginons-nous que la voilà changée. [*Elle change.*]

SANSONNET.

Faites comme moi. Je la vois comme ſi j'y étois. Elle repréſente une belle campagne. Après ?

TROTINET.

Viennent les Jeux & les Ris pour les danſes.

N iij

SANSONNET.

Fort bien : les voilà.

TROTINET.

Suivis des Bienſéances, comme vous l'ordonnez.

SANSONNET.

Les voilà qui ſe placent en rang d'oignons avec la Prudence à leur tête.

TROTINET.

Air : *Bullimbrok toujours agréable.*

Voilà donc votre affaire prête,
(*Aux danſeurs.*)
Partez, qu'on commence la fête,
Et voltigez, jupe & cotillon !
Et allons donc, jouez violon.

Danſe des Jeux & des Ris.

LA PRUDENCE *chante.*

Air : *De M. Voiſin.*

Par vos vers badins,
Par vos traits malins,
Saytre amuſante,
Morale innocente,
Diſſipez les erreurs & l'ennui des humains !
Conſultez-moi toujours dans un pas ſi gliſſant.
Il faut plaire en inſtruiſant,
Et l'on plaît en faiſant rire ;
N'allez donc pas plus avant,

De la gaîté ſans ſatire !
Toute vérité ſouvent
N'eſt pas bonne à dire,
Par vos vers badins,
Par vôs traits malins,
Critique innocente,
Morale amuſante,
Diſſipez les erreurs & l'ennui des humains.

[*On danſe.*]

VAUDEVILLE.

Air : *De M. Voiſin.*

Un mari, ſur le point d'honneur
Délicat juſqu'à la fureur,
Me vante ſa femme, & l'admire :
Je ne le tire pas d'erreur.
Toute vérité n'eſt pas bonne à dire.

Si d'aventure, votre époux
Vous juroit qu'il n'eſt pas jaloux,
Et du paſſé vouloit s'inſtruire,
Jeunes épouſes, taiſez-vous.
Toute vérité n'eſt pas bonne à dire.

Un Gaſcon dit qu'il a du cœur ;
L'abbé, qu'il a de la pudeur :
J'ai mes raiſons pour y ſouſcrire ;
Et ma premiere, c'eſt la leur.
Toute vérité n'eſt pas bonne à dire.

Si vous n'êtes pas ſatisfaits,
Meſſieurs, daignez être diſcrets;
A vous permis tout bas d'en rire,
Mais, de grace, point de ſifflets!
Toute vérité n'eſt pas bonne à dire.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VÉRITÉ.

Air : *L'autre jour au bord d'une fontaine.*

En ces lieux je ne vois plus paroître
L'homme qui fait mon emploi.
Je ſaurois volontiers pourquoi:
Lui-même il me cherche peut-être;
On s'égare aiſément ici.
J'entends quelqu'un : le voici.

SCENE II.

LA VÉRITÉ, ARLEQUIN.

LA VÉRITÉ, *à part*.

Il a l'air un peu maté.

Air : *Et zon zon zon.*

Ce visage attristé
Sent bien les croquignoles :
Auroit-on vergeté
Par hasard ses épaules,
Et zon, zon, zon,
De quelques coups de gaules ?
Et zon, zon, zon.

ARLEQUIN.

Riez, dame Alison.

LA VÉRITÉ.

Air : *La nuit & le jour.*

Ami, bonjour : eh bien ;
Avez-vous fait merveilles ;
Et sans ménager rien,
Bien frotté les oreilles
Des fous
Arrivés chez nous ?

Hem ! on a bien été régalé, je crois.

ARLEQUIN.

Oh ! oui. Tout des mieux ! vantez-vous en.

LA VÉRITÉ.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

A ce que j'en puis croire,
Le métier vous plaît donc ?
Entre nous, à ma gloire,
Convenez qu'il fait bon,
Bravant l'indigne audace
Des faquins reſpectés,
D'oſer leur dire en face
Toutes leurs vérités.

C'eſt un paſſe-tems délicieux, qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN.

Délicieux !

LA VÉRITÉ.

Air : *Du cap de Bonne-Eſpérance.*

L'orgueil de ces têtes folles,
Eſt comme un fardeau peſant,
Qui fait plier les épaules
Au ſage peu complaiſant :
Une fois en leur préſence,
Quand il a dit ce qu'il penſe,
Son dos en eſt moins chargé.

ARLEQUIN, *ſe le frottant.*

En effet.

Le mien eſt bien ſoulagé.

LA VÉRITÉ.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Je gage qu'ils ont fait les ſourds,

ARLEQUIN.

Eh non, de par tous les diables ! non.

LA VÉRITÉ.

Tant mieux, j'en ſuis ravie !
Je gage donc que vos diſcours,
Vifs, & pleins d'énergie,
Les auront mis à la raiſon.

ARLEQUIN.

La faridondaine, la faridondon.

LA VÉRITÉ.

Et qu'ils vous ont dit grand'merci.

ARLEQUIN.

Biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

LA VÉRITÉ.

Ayez donc bon courage.

Air : *Adieu, voiſine.*

Continuez juſqu'à ce ſoir,
A leur chanter leur gamme.

ARLEQUIN.

Oh, je vous cede le parloir,
Du meilleur de mon ame.
Tenez, voilà votre miroir ;
Adieu, madame.

LA VÉRITÉ.

Oh, non pas, s'il vous plaît ! vous acheverez la corvée.

Air : *Le menuet de la chasse.*

Car au genre humain,
Jusqu'à demain,
Je donne enfin
Audience ici,
Mon ami.

ARLEQUIN.

Présidez-y.

LA VÉRITÉ.

Qu'est-ce qui vous chasse?

ARLEQUIN.

J'ai l'épaule, je le voi,
Trop foible pour cet emploi.

LA VÉRITÉ.

Ah, demeurez de grace!
N'abandonnez pas la place.

ARLEQUIN.

Non, non,
Je n'entends point raison.

LA VÉRITÉ.

Air : *Le fameux Diogene.*

Votre belle est peut-être
Sur le point de paroître :
Courage, mon garçon!
Ne partez pas si vite.

ARLEQUIN.

Vraiment, ceci mérite
Quelque réflexion.

Mais, foi de Vérité, viendra-t-elle ? Le croyez-vous ?

LA VÉRITÉ.

Si elle ne vient pas, c'eſt qu'elle n'aime perſonne, & du moins vous ne ſerez plus jaloux. Si elle aime, ou vous, ou quelqu'autre, ſans doute elle viendra ; voyez la venir : jetez-vous à part ; elle dira ce qu'elle penſe, & vous ſaurez à quoi vous en tenir alors.

ARLEQUIN.

Patience donc ! le pré vaut bien la fauchure.

[*Mettant la main ſur ſon cœur.*]

Air : *M. de la Paliſſe eſt mort.*

Je ſens quelque choſe ici,
Qui m'engage à vous complaire :
[*Et puis ſur ſon dos.*]
Et là, quelque choſe auſſi
Qui me dit de n'en rien faire.

[*Il change d'air.*]

Air : *Robin turelure.*

Entre les deux me voilà
Bien en peine de conclure.

LA VÉRITÉ, *riant.*

Qu'eſt-il donc arrivé là ?
Turelure.

ARLEQUIN.

Une fort ſotte aventure,
Robin turelurelure.

Air : *Les amours triomphans.*

Un trio peu ſenſé
M'a pris pour juge :
Et moi j'ai prononcé
Sur leur grabuge,
Selon votre ordonnance ;
Ne les abuſant en rien,
Et pour ma récompenſe
On m'a. . . vous m'entendez bien.

LA VÉRITÉ.

Talera, talera, tarela, la la ; talera, talera.

Air : *Quand la bergere vient des champs.*

Allez, allez, n'ayez plus peur
De ce malheur.
Reprenez cœur :
Il ne vous viendra déſormais
Que des pratiques
Très-pacifiques :
Reſtez en paix.

Je vous avertis ſeulement, que voilà le chemin de la vanité. Si quelqu'un arrive par-là, meſurez un peu vos termes. Ces ſortes de gens-là ſont ſcabreux. Adieu. Je m'enfuis.

ARLEQUIN.

Mais s'il fait auſſi ſûr ici, que vous dites, pourquoi vous enfuir ?

LA VÉRITÉ.

C'eſt pour éviter des fous ſoi-diſant philoſophes, qui me cherchent il y a des milliers d'années, & à qui, pour de bonnes raiſons à lui connues, Jupiter me défend de ne me jamais laiſſer voir.



SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

HASARDONS encore une ſéance !

Air : *Quel plaiſir de voir Claudine !*

Pouvant boire avec lui pinte,
Au bâton je m'offre encor :
L'ennui, la ſoif, & la crainte,
Omnia vincit amor.

[*Il voit venir quelqu'un par le chemin de la vanité, & veut s'enfuir.*]

Hoïme ! ce n'eſt qu'une femme ! tenons ferme. Hééé ! je me la remets : c'eſt la marquiſe de Feuillemorte.

SCENE IV.

LA MARQUISE (*) DE FEUILLE-MORTE, ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

Air : *Ce sont les amours qui sont les beaux jours.*

QUE je hais les hommes !
Qu'ils sont corrompus !
On ne chante plus
Au siecle où nous sommes :
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

Il y a trente ou quarante ans, que déjà l'amour commençoit furieusement à dégénérer ; mais il y avoit du moins de cette espece d'amour qu'on nomme galanterie : mais à présent, les hommes ne considerent plus le beau sexe.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Leur impertinence est extrême.

(*) Il est bon d'observer que le rôle de la marquise ridicule, étoit joué par le sieur Hamoche, le plus joli Pierrot de la foire en ce tems-là.

[Son

(Son éventail lui échappe de la main, Arlequin le ramasse, & le lui rend avec un respect galant.)

De ce jeune homme je fais cas,
Celui-là mérite qu'on l'aime ;
Car aujourd'hui je pense, hélas !
En nous voyant tomber nous-même,
Qu'on ne nous ramasseroit pas.

ARLEQUIN.

Madame, à ce que je vois, ne pense pas trop favorablement des hommes.

LA MARQUISE.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Ah, ne plaidez pas leur cause !

ARLEQUIN.

D'où vient contr'eux ce courroux ?
Ont-ils encor quelque chose
A démêler avec vous ?

LA MARQUISE, *à part.*

Je trouve la question singuliere. [*haut.*] Non certes, aujourd'hui, ni jamais : mais c'est une race dont je ne veux plus entendre parler.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Ce sont des animaux sans ames,
Occupés du soir au matin,
Du jeu, de la chasse & du vin,
Presque jamais des femmes.

ARLEQUIN, *à part.*

C'eſt toujours un vice de moins.

LA MARQUISE.

Et que va devenir cependant l'amour, le tendre amour, l'aimable amour ?

ARLEQUIN.

Dormez tranquille, madame : tant que les hommes aimeront le plaiſir, l'amour ſaura que devenir.

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Où ſera la beauté,
La grace, la jeuneſſe,
L'homme aura la bonté
D'aller faire ſans ceſſe
L'amour,
La nuit & le jour.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui l'amour eſt un oiſeau ſur la branche, qui ne veut pas qu'on lui tienne long-tems le bec à l'eau, ou il s'envole.

LA MARQUISE.

Et qui parle de le lui tenir ? Dites que, s'il eſt un oiſeau, c'eſt un butor ſans yeux & ſans oreilles. Quand j'ai de jeunes cavaliers à ma toilette,

Air : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles ?*

J'ai beau jouer des prunelles,
Montrer ma gorge & mes bras,

Blâmer tout haut les cruelles;
Les cœurs ne s'émeuvent pas.
Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles, &c.

Qu'avez-vous à répondre à cela?

ARLEQUIN.

Puiſqu'il faut qu'on vous réponde, madame, il eſt bon de vous avertir à qui vous parlez, & que je repréſente ici la Vérité toute nue.

LA MARQUISE.

Toute nue, ſoit : c'eſt ce que je demande. Parlez. Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles?

ARLEQUIN.

Allons pas à pas : que reprochez-vous aux hommes?

Air : *C'eſt un certain je ne ſais qu'eſt-ce.*

Ils n'oſent pas manquer, je croi,
Pour vous de politeſſe.

LA MARQUISE.

Non certes : grace à ma nobleſſe!
Mais ces meſſieurs-là, près de moi,
N'ont plus un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
N'ont plus un certain je ne ſais quoi.

ARLEQUIN.

Chaque choſe a ſa ſaiſon; ils ſont dans la leur, & vous dans la vôtre.

LA MARQUISE.

Enfin je n'y connois plus rien. Par exemple, il

y auroit cent premiers jours de l'an dans l'année, ce ſeroit cent fois ma fête,

Air: *Marotte n'eſt pas ſi ſotte.*

Qu'on ne prendroit pas la peine
De m'adreſſer un poulet,
Pas la moindre aubaine,
Pas la moindre étrenne,
Pas un billet,
Pas un bouquet.
Moi qui tariſſois la veine
Des rimeurs à mon ſujet.

ARLEQUIN.

Je vous l'ai déjà dit: ils ſe taiſent par reſpect.

LA MARQUISE.

Air: *Du mirliton* (*).

Juſtement, par ce ſilence,
Ils me manquent de reſpect.
Admirez leur inſolence,
Je n'ai pas eu mon couplet
Dans les mirlitons, mirlitons, mirlitaines,
Dans les mirlitons dondons.

Et cependant on y avoit inſulté tout ce qu'on croyoit d'aimable à la cour & à la ville: me direz-vous encore que ce ſoit là du reſpect dont

(*) On venoit de publier, ſur les galanteries du jour, un nombre infini de couplets fort ingénieux, contre toutes les belles femmes de la cour & de la ville.

je me doive bien applaudir ? Il n'y a plus d'hommes, vous dis-je. L'autre jour encore, je ſortis du ſpectacle ſi ſcandaliſée, que je jure de n'y retourner jamais.

ARLEQUIN.

Qu'arriva-t-il donc ?

LA MARQUISE.

Air : *Hélas ! c'eſt bien ſa faute.*

Brillante comme me voilà,
Dans une loge à l'opéra,
J'étois en bagnolette ;
Et pour moi, l'on ne braqua là
Pas la moindre lorgnette,
Lonla,
Pas la moindre lorgnette.

ARLEQUIN.

Vous dirai-je la cauſe d'un pareil abandon ?

LA MARQUISE.

Dites, pour que j'y remédie, ſi je puis.

ARLEQUIN.

Paſſe pour prendre votre parti ; car pour y remédier, je vous en défie.

Air : *Ce n'eſt qu'une médiſance.*

On dit que, depuis vingt ans,
Vous avez fait votre tems.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt qu'une médiſance.

J'ai encore vingt bonnes années de rouge & de blanc, avant d'en être aux vieux abbés.

ARLEQUIN.

D'un viſage en décadence.

LA MARQUISE.

Comment donc ? quelle impudence !

ARLEQUIN.

C'eſt la pure vérité.

LA MARQUISE.

Mon viſage en décadence ! y penſe-t-on? [*Elle cherche dans ſes poches.*] Mon miroir ! mon miroir ! que je voie un peu cela ! Eſt-ce donc là un viſage qui menace ruine ?

ARLEQUIN.

Tenez, tenez, madame, en voilà un meilleur que le vôtre. Voyez-vous là-dedans.

LA MARQUISE.

Air : *Mordienne de vous.*

Ah, fi donc, l'horreur !
L'affreuſe grimace !
Mais je me fais peur !
Ce n'eſt point là ma face !
Otez-moi cela.
Quell'glace, quell'glace !
Otez-moi cela.
Quell'glace eſt-ce-là !

ARLEQUIN.

C'eſt un miroir que la Vérité, en propre perſonne, a remis en mes mains, pour diſſiper les illuſions de l'amour-propre. Je me ſuis déſabuſé tout le premier.

Air : *Il y a trente ans que mon cotillon traîne.*

Vous voyez bien mon teint couleur d'ébene;
Je le croyois de neige auparavant.

LA MARQUISE.

Je ne ſais pas ſi mon attente eſt vaine;
Mais je ſais bien, hélas! que par-devant
Il y a trente ans
Que mon cotillon traîne,
Il y a trente ans
Que mon cotillon pend.



SCENE V.

ARLEQUIN, MICHAUD, NICOLE.

ARLEQUIN.

Des villageois dans les eſpaces imaginaires! J'aurois cru ces canailles-là plus ſenſées que nos honnêtes gens. Qui vous amene ici, mes enfans?

MICHAUD.

Air : *Les adieux de Miſſiſſipi.*

Je laiſſons note aſyle,
Pour aller tous les deux,
A Paris la grand'ville.

ARLEQUIN.

Eh, quoi faire là, bonnes gens, à l'âge où vous voilà?

NICOLE.

J'allon bouté là note domicile,
Et vive en gro monſieu,
Auprès de note fieu.

ARLEQUIN.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

N'étiez-vous jamais de chez vous
Sortis, ni vous, ni votre femme?

MICHAUD.

Hailà non! & même, entre nous,
Tené, je ſens qu'au fond de l'ame,
M'eſt en mal de note clioché.

NICOLE, *pleurant.*

Et moi de monſieu le curé.
Al étoit ſi brave homme.

MICHAUD.

Oh dame, aga, Nicole, gnia pu ici de reculance.

Air : *Un ſoir, après roquille.*

J'avon, pour bian dé cauſe,

Pieuré note ſaou :
Point d'épene ſans roſe,
J'aimion note trou.
Mais morgué que de belle choſe
J'allon voir itou !

Air : *Le dindandon de la Méluſine.*

Le logis de note bon roi,
Tout d'or & tout d'argent, je croi ;
Tout au biau mitan de la Seine,
J'entendron la Samaritaine,
Dindandon, dandindandon,
Qui carillonne auſſi, dit-on.

NICOLE.

Encore on dit que ça ſe voit tous lé jours pour rian. Queu plaiſir ! dites donc ?

ARLEQUIN.

Votre fils vous a donc mandé qu'il avoit bien fait ſes petites affaires, & que vous n'aviez qu'à le venir joindre ?

MICHAUD.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

De nous bailler tant de joie,
Mon drôle n'a pas eu ſoin ;
Je n'en ons ni vent ni voie,
Dépis quinze ans qu'il eſt loin.

ARLEQUIN.

Quelqu'un, du moins, vous aura dit qu'il eſt à ſon aiſe ?

NICOLE.

Parſonne.

ARLEQUIN.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Par où l'avez-vous donc appris ?
Eſt-ce par une affiche ?

MICHAUD.

Eh mais, drès qu'on eſt à Paris,
Eſt-ce qu'on n'eſt pas riche ?

NICOLE.

Air : *La jeune Iſabelle.*

Gnia point de miſere
Dans s'bel endroit là.

ARLEQUIN.

Voilà la chimere
De ces manans là.

MICHAUD, *montrant ſon habit.*

Ce bel équipage
Eſt tout mon tréſor,
Et tout mon village
Me croit couſu d'or.

ARLEQUIN.

Mais, pauvres innocens que vous êtes, ſi depuis quinze ans vous n'avez point de nouvelles de votre fils, qui, dites-vous, eſt à Paris, comment prétendez-vous l'y déterrer ?

MICHAUD.

Eh pargué ! qui langue a, à Rome va.

Air : *Nicolas va voir Jeanne.*

Je l'avons bian pendue,
Elle, & moi, guieu-marci,
J'iron de rue en rue,
Je ne ſon pas en ſouci.

ARLEQUIN.

Vous perdez bien des pas,
Nicolas,
Et dame Nicole auſſi.
Mais encore, voyons :

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Sur quoi fondez-vous, amis,
La fortune de ce fils ?
Avoit-il de l'impudence ?

NICOLE.

Li impudent, fi donc ! tout au contraire. A plus de quinze ans, al étoit ancor pu honteux qu'eune fille.

ARLEQUIN.

Tant pis. Etoit-il fripon ? Cela n'eſt pas incompatible.

MICHAUD.

A qui parlez-vous ? Li fripon ! jarnigoi ! je le voudrois bian voir ! Dame, ardé ! Je n'ſons que de pauves bargés : mais morguoi, autant braves jans, qu'il y ait dé farmiés dans le royaume, ſans

en excepter les pu généraux, & je croyons bian qu'il nous ressambe.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le diable. En récompense, avec toute sa simplicité, peut-être, en tout bien, en tout honneur, a-t-il le talent d'appareilleur.

NICOLE.

Queu talent dites-vous là?

ARLEQUIN.

Celui de se connoître à de jolis petits minois de bonne volonté, de les indiquer, & d'en procurer le passe-tems à des richards reconnoissans.

MICHAUD.

En voici bian d'eune aute! Note fieu procureux de passe-tems?

ARLEQUIN.

La peste! c'est un beau chemin, celui-là, pour qui veut bientôt faire le sien à la cour comme à la ville.

MICHAUD.

Je voudrois voir qu'il eût pris ce chemin-là: je le ramenerois bian prende celui dé vaches.

Air: *Des trembleurs.*

S'al étoit si misérabe,
Je serois, jarni le diabe,
Moi, tout le premier capabe
De l'étrangler bian & bian.

NICOLE.

Vaudroit mieux, par confcience,
Qu'al eût été drez l'enfance,
Et même avant fa naiffance,
Etouffé dans le berciau.

ARLEQUIN.

Vous parlez comme des anges : mais vous ne parlez pas françois.

MICHAUD.

Air : *Lonlanla derirette.*

J'avon bian draffé note enfan :
Al étoit fage, & prou favan.

ARLEQUIN.

Savant !

NICOLE.

Oui, monfieu le curé en avoit pris foin, comme du fien prope.

ARLEQUIN, *continuant l'air.*

Lonlanladerirette.

Savant !

La belle reffource à Paris !

Lonlanladeriri.

Faites-le encore bel-efprit, fi vous voulez ; il n'en fera guere plus avancé. Or ça, m'en croirez-vous ?

MICHAUD.

Femme, acoute, il en fait pu long que nous : croyons ce qui nous en dira.

ARLEQUIN.

Air : *Souvenez-vous-en, ſouvenez-vous-en.*

Tous les deux m'en croirez-vous ?

NICOLE.

Oui, monſieu, conſeillez-nous.

ARLEQUIN.

Croyez-moi donc, bonnes gens ;
Retournez-vous-en, retournez-vous-en.
N'expoſez pas vos vieux ans
A des repentirs cuiſans.

Air : *Le démon malicieux & fin.*

N'allez pas chercher votre malheur :
Votre fils, s'il eſt garçon d'honneur,
Vainement à la fortune aſpire.
S'il eſt ſans bien, ou ſi le drôle en a,
Puiſqu'il eſt encore à vous écrire,
C'eſt un coquin qui vous méconnoîtra.

MICHAUD.

Que dis-tu à ça, Nicole ? Lia queuque choſe de vrai là-dedans.

NICOLE.

Ma fi, je ſis d'avis que je nous en retournions. Je ſens que tout le biau carillon de la Samaritaine ne vaut pas la clochette de note vache.

Fin de l'air : *Hanneton, vole, vole, vole.*

La clef des champs ! *trois fois.*

MICHAUD.

Air : *Liron, liron, lirette.*

Vous avez tous les deux raiſon :
Tout le monde eſt bian traite.
Vien-tan, Nicole ; retournon
A note maiſonnette ;
Garder nos moutons,
Lirette, liron, liron, liron, lirette.

ARLEQUIN.

Voilà de vrais bergers, ceux-là. Ils ſont ſenſés : en quoi, comme dans le reſte, ils ne reſſemblent guere à ceux de nos paſtorales. Ils ſont bien.



SCENE VI.

ARLEQUIN, UN BOURGEOIS de Paris.

ARLEQUIN.

A qui en veut ce furieux-là ? Il ſemble qu'il voudroit tout tuer.

LE BOURGEOIS, *à part.*

Je ne vois d'autre remede à cela que de ſe pendre.

ARLEQUIN.

Monſieur le nouveau débarqué aux eſpaces imaginaires, nous n'y ſommes que deux : encore eſt-il bon, dans un lieu déſert, de ſavoir avec

qui l'on ſe trouve. Je me nomme Arlequin ; & vous, monſieur, votre nom ?

LE BOURGEOIS.

Je ſuis & me nomme à cette heure, un homme comme tous les autres.

ARLEQUIN.

Air : *Je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir.*

Un homme comme un autre,
Ne fut jamais un nom.
Dites-moi mieux le vôtre :
Car vous vous moquez.

LE BOURGEOIS.

Non.
Sachant mon aventure,
Vous ſerez convaincu
Que la choſe eſt trop ſûre.

Je ſuis... je ſuis... [*achevant l'air, en criant de toute ſa force :*]

Je ſuis cocu.

Puiſqu'il faut trancher le mot que je voulois adoucir, en me nommant un homme comme les autres.

ARLEQUIN.

Et dites-moi, encore ?

LE BOURGEOIS.

Que diable dire de plus & de pis après cela ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Y a-t-il long-tems de cela, monſieur?

LE BOURGEOIS.

De tout-à-l'heure. Que fait le tems à l'affaire? Que je le fuſſe depuis ſix mille ans, ſi je les avois vécu; ou que je ne le ſois que d'aujourd'hui pour ſix mille ans, ſi je les vivois, n'eſt-ce pas la même choſe?

ARLEQUIN.

Je voyois bien qu'en effet vous parliez en vrai novice. Vous êtes bourgeois de Paris, (je ne vous l'ai pas demandé: qui en a vu un, a vu le reſte.) & vous vous plaignez? Vous voulez vous diſtinguer par une mauvaiſe ſingularité. N'en faites rien; plaiſantez-en, comme vos concitoyens.

LE BOURGEOIS.

Mauvais plaiſant vous-même! Je plaiſante ſi peu, que je ſonge à me pendre.

Air: *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Je trouve la vie incommode;
En m'étranglant, j'y mettrai fin.

ARLEQUIN.

N'en faites pas venir la mode:
Paris de veuves ſeroit plein.

Air: *Lampons.*

Pour les cordiers que d'emploi!
Le mariage, ma foi,

Bien mieux que le vol en France,
Conduiroit à la potence.
Lampez, lampez, camarades, lampez.

LE BOURGEOIS.

Air : *Des fraifes.*

Non, non, j'y fuis réfolu!

ARLEQUIN.

Moi, j'aimerois mieux être
Mille & mille fois cocu,
Qu'une feule fois pendu.

LE BOURGEOIS.

Peut-être, peut-être, peut-être.
Êtes-vous marié?

ARLEQUIN.

Non.

LE BOURGEOIS.

Eh bien, morbleu, taifez-vous donc.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous mêlez-vous ?
Le chagrin que j'ai dans l'ame
Eft un chagrin d'époux,
Qui n'eft connu qu'à nous.

ARLEQUIN.

Aimez-vous bien votre femme ?

LE BOURGEOIS.

Qui eft-ce qui aime fa femme ?

ARLEQUIN.

Vous-même donc, vieux jaloux,

Qu'on aime ou non la dame,
De quoi vous plaignez-vous ?
Ce ne ſont plus là, ce me ſemble, vos griefs.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

C'eſt d'après vous qu'on a peint dans la fable
Le chien du jardinier.

LE BOURGEOIS.

Parbleu, monſieur, je vous trouve admirable ;
Et bien particulier ;
Tel eſt mon goût, je ne veux rien entendre ;
Et je veux me pendre,
Moi,
Et je veux me pendre.

ARLEQUIN.

Air : *Belle brune.*

A votre aiſe ! à votre aiſe !
Je fournirai le licou, pour peu que le jeu vous plaiſe.
A votre aiſe ! à votre aiſe !
Mais encore, n'allez pas vous pendre à l'étourdi.
Êtes-vous bien ſûr que votre femme le mérite ?

LE BOURGEOIS.

Air : *Des pendus.*

Je n'en ſuis que trop ſûr, hélas !
Je vais vous raconter le cas.
J'allois aux champs, quand la drôleſſe ;
(Comme celles de ſon eſpece)
Auſſi-tôt, par un maquignon,
A fait avertir ſon mignon.

Air : *Menuet de la chaſſe.*

Mon homme eſt accouru.
Je ſuis revenu
Plus tôt qu'on a cru :
Il a diſparu
Du mieux qu'il a pu,
Je ne l'ai pas vu ;
Mais j'ai bien connu
Qu'il étoit venu.

ARLEQUIN.

Il y paroiſſoit ? Quel conte ! A quoi voit-on cela ?

LE BOURGEOIS.

Air : *Où êtes-vous, Byrhene, mon ami ?*

Quand j'ai voulu me lever ce matin,
Comme à tâtons je cherchois ma culotte,
Au bas du lit, hélas ! j'ai mis la main
Sur un collet & ſur une calotte.

ARLEQUIN.

Patience ! il peut encore n'y avoir abbé ni page à fouetter. Votre femme a-t-elle encore ſon pere ?

LE BOURGEOIS.

Et même un grand-pere, que. . .

ARLEQUIN.

Air : *Bouchez, nayades, vos fontaines.*

Même, dites-vous, un grand-pere ?

LE BOURGEOIS.

Que fait l'un ou l'autre à l'affaire ?

ARLEQUIN.

Du bon vieux c'étoit le harnois.

LE BOURGEOIS.

Parbleu, vous me la baillez bonne !
Le rabat n'avoit que trois doigts,
Et la calotte étoit mignonne.

ARLEQUIN.

Air : *Des filles de Nanterre.*

C'eſt de quoi m'interdire ;
Vous avez aſſez vu :
Je n'ai plus rien à dire,
Vous êtes bien cocu. . .

[*Il change d'air.*]

Fort cocu ! très-cocu ! vous êtes archi-cocu !

LE BOURGEOIS.

Air : *Carillon de Nantes.*

J'enrage,
J'enrage !

ARLEQUIN.

Ce n'eſt plus votre ſoupçon, c'eſt votre mal qui eſt une chimere.

LE BOURGEOIS.

Air : *Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je faſſe.*

Quoi ! vous ne voulez pas que je me pende encore,
Quand ainſi l'on m'outrage & qu'on me déshonore ?

ARLEQUIN.

Loin de vous plaindre, ami, de cet événement,
Je vous en félicite, & fais mon compliment.

Vous voilà dans le bel usage, & sur le bon ton. Dites-moi, votre femme est-elle jolie? est-elle jeune?

LE BOURGEOIS.

Eh, de par tous les diables, elle n'est que trop l'un & l'autre, plus que je ne voudrois, pour son honneur & pour le mien.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas des plus opulens, à ce qu'il paroît?

LE BOURGEOIS.

Il s'en faut bien; & de là peut-être vient tout le malheur.

ARLEQUIN.

Et d'où donc! Les femmes veulent leurs aises, à quelque prix que ce soit.

Air: *Du mirliton.*

Mille n'ayant rien en bourse,
Auroient eu de la vertu,
Sans la derniere ressource,
En ce siecle corrompu;
C'est le mirliton, mirliton, mirlitaine, &c.

LE BOURGEOIS.

Air: *Allons gai, toujours gai.*

L'indigence importune
Mene à tout, en effet.

ARLEQUIN.

Courage ! à la fortune
Le premier pas eſt fait.
Allons gai, toujours gai, vivez gai.

LE BOURGEOIS.

Eſt-il poſſible? Sied-il même d'aller gai, étant ce que me voilà?

ARLEQUIN.

A quoi tient-il qu'on ne ſoit gai, quand on eſt riche? Et vous allez l'être: vous n'avez qu'à vouloir.

Air: *La femme à tretin tretous.*

Rien dans ce ſiecle heureux,
N'amene davantage
Les plaiſirs, les ris & les jeux
Dans un petit ménage,
Qu'une femme à tretin, qu'une femme à tretous, &c.

LE BOURGEOIS.

Air: *Lanturelu.*

Vous ſautez les bornes.
Le beau paſſe-tems!
Dans mes penſers mornes,
Je crois voir les gens
Me montrer les cornes,
Et crier au front fourchu.

ARLEQUIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Viſions toutes pures, vous dis-je!

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

Les cornes sont un fantôme,
Dont le sage n'a point peur.
Portez-les en galant homme ;
Cependant ayez bon cœur,
Et laissez faire.

LE BOURGEOIS.

Très-volontiers ; mais l'honneur ?

ARLEQUIN.

Autre chimere !

Ne songez qu'à la félicité qui vous attend, & qui sera telle. Ecoutez ; la voici. Mon oracle est plus sûr que ceux du grand Thomas. 1°. L'abbé vous portera bonheur.

Air : *L'autre jour dans un bocage.*

Il amenera la presse ;
Je connois
Les petits collets
Peu discrets.
Celui-ci de sa maîtresse
Vantera les attraits
Secrets.
Le seigneur brûle de les connoitre,
Le commode abbé l'en rend maître.
Après le seigneur,
Entre en faveur
Un libéral agioteur.

L'un vous donne ſon appui,
Et l'autre tout le bien d'autrui.
Riche alors, autant que l'on peut l'être,
Vous pourrez fort bien,
Par le moyen
De vos écus,
Faire mille cocus.

Et ſi l'on vous montre au doigt, vous en montrerez mille autres.

LE BOURGEOIS.

Vous me perſuadez. Je vous dois la vie. Je la perdois à beau jeu, je le vois, & vous remercie.

[*Sur le ton des quatre derniers vers.*]

Je ferai fort bien,
Par le moyen
De mes écus,
Mille & mille cocus.

SCENE VII.

ARLEQUIN, *ſeul.*

JE me moque des jaloux ; je les renvoie conſolés, & je le ſuis ! Monſieur le docteur, ne pourriez-vous pas vous rendre une viſite à vous-même, & vous guérir ? Et dites-moi :

Air : *Turelututu, ſi ta femme étoit morte.*

Turelututu,

Si quelque jour ta femme
Te faiſoit cocu . . .
Voyons, que ferois-tu ?

[*Il rêve.*]

Air : *Le cabaret eſt mon réduit.*

Je le ſens bien, j'enragerois,
Je ferois ſans faute une eſclandre,
Je battrois, je m'enivrerois ;
Mais je n'irois pas me pendre.
Mais je n'irois pas, mais je n'irois pas,
Mais je n'irois pas me pendre.



SCENE VIII.

ARLEQUIN, une petite FILLE.

ARLEQUIN.

Des enfans ici ! Je n'aurois pas cru qu'on extravaguât avant l'uſage de raiſon.

[*La petite fille pleurant.*]

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Avec quelle impoliteſſe
Le cruel s'en va !
Hélas ! la pauvre princeſſe,
Elle eſt tombée en foibleſſe,
Elle en mourra. *bis.*

Air : *L'amour me fait, lonlanla, &c.*

Une ſi jolie femme
Méritoit du retour.

ARLEQUIN.

De qui parlez-vous là ſi tendrement, petite mignonne ?

LA PETITE FILLE.

C'eſt d'une jeune dame,
Plus belle que le jour,
Que l'amour fait lonlanla,
Que l'amour fait mourir.

Air : *Larironfa lala leralire.*

Aux pieds de ſon amant,
Qui malhonnêtement
La quitte ſans lui faire,
Larironfa lala leralire ;
La quitte ſans lui faire
Le moindre compliment.

ARLEQUIN.

Le brutal !

LA PETITE FILLE.

Air : *Banniſſons la mélancolie.*

En la voyant ainſi trahie,
J'ai ſenti toute ſa douleur,
Et je me ſuis évanouie,
Tout cela m'a ſerré le cœur.

ARLEQUIN.

Bel exemple pour vous, dans un tems ! car

mon enfant, voilà comme tous les hommes ſont faits : & où cette ſcene-là s'eſt-elle paſſée?

LA PETITE FILLE.

Dans une grande maiſon, au fond d'un cul-de-ſac, vis-à-vis la rue Fromenteau.

ARLEQUIN.

J'y ſuis : je connois cette dame ; c'eſt la princeſſe Armide.

LA PETITE FILLE.

Ah, oui, tout juſte!

Air : *Vivons pour ces fillettes, vivons.*

Mon dieu, qu'elle m'a fait pitié! *bis.*
Ah, qu'elle eſt de bonne amitié!

ARLEQUIN.

Fi donc, ſongez, ma chere,
Que c'eſt une ſorciere, ſongez
Que c'eſt une ſorciere.

Et que ſon amant a fait même, en homme ſage, de la planter là.

LA PETITE FILLE.

Elle une ſorciere! Il faut être vieille, pour être ſorciere : il n'y en a point de cet âge là.

ARLEQUIN.

Sorciériſſime.

LA PETITE FILLE.

Air : *De tous les capucins du monde.*

Oh bien, ſi toutes les ſorcieres

Ont cette beauté, ces manieres,
Cette grace à chanter des vers,
Du ſabbat l'aſſemblée immonde
Forme les plus jolis concerts,
Et le plus beau cercle du monde.

Air : *Tant de plaiſir, cher Tircis, m'inquiete.*

Quel adieu tendre à l'ingrat qu'elle adore !
Et de quel ton ſa tendre voix l'implore !
Ah, que je ſens l'ennui qui la dévore !
Ah, ah, ah, ah ! j'y crois être encore.

[*Elle ſe pâme.*]

ARLEQUIN, *lui mettant un flacon ſous le nez.*

Eh mais, mais ! voilà une pauvre enfant, qu'Armide a enſorcelée. Elle ne mourra jamais que d'un opéra-morbus.

LA PETITE FILLE, *reprenant ſes eſprits, chante tendrement :*

Vous partez, Renaud, vous partez !

Un endroit, en récompenſe, bien réjouiſſant & bien gai.

Air : *Du bon branle.*

C'eſt quand il fait le beau dormeur,
Et que là, ſans qu'il branle,
Des bergers de toute couleur
Viennent le mettre en belle humeur,
Et font un petit branle,
Cette danſe a mis dans mon cœur
Tous les reſſorts en branle.

ARLEQUIN.

Mais ſavez-vous bien, petite malheureuſe, que ces bergers là ſont des diables que la ſorciere a fait ſortir des enfers pour corrompre Renaud ?

LA PETITE FILLE.

Vous avez beau dire, je n'en crois rien.

Air : *Ton humeur eſt, Catherene.*

Oui bien, ſi ce ſont des diables,
Vraiment ils ſont dangereux,
Car je les trouvois aimables :
J'en ai vu même un d'entr'eux,
Je confeſſe ma folie,
Qui m'a ſi bien ſu tenter,
Que j'aurois été ravie
Qu'il eût voulu m'emporter.

ARLEQUIN.

Taiſez-vous donc, petite effrontée : vous n'êtes pas ſage.

LA PETITE FILLE.

Tant mieux. Car voici ce qui ſe diſoit là.

Air : *Les filles de Nanterre.*

On dit qu'à mon âge,
Quand on a des appas,
Vouloir être trop ſage,
C'étoit ne l'être pas.

Air : *Turelurelure.*

Je ne donnerai pas, non,

Dans ce travers, je vous jure.

ARLEQUIN.

De la bouche du démon
Turelure,
Sort cette morale impure.

LA PETITE FILLE.

Robin turelurelure.

ARLEQUIN.

C'eſt Ubalde, & le chevalier Danois, qu'il falloit écouter.

LA PETITE FILLE.

Je ne me ſouciois guere de ce qu'ils chantoient: toute mon attention étoit pour la pauvre Armide, qui ne les ſavoit pas là.

ARLEQUIN.

Ce que vous avez vu, fait une mauvaiſe impreſſion ſur vous.

LA PETITE FILLE.

Air: *La Têtard.*

Je trouve l'effet charmant,
J'en ſuis plus douce & plus tendre,
De moi mon petit amant
Déſormais peut tout attendre.
Je le veux, je le veux, je le verrai,
Quoi qu'on puiſſe me défendre.
Je le veux, je l'aurai, je le prendrai
Pour époux, bon-gré, mal-gré.

ARLEQUIN.

Vos parens seroient des imprudens, de ne pas marier une fille qui prend tant de goût à l'opéra.

LA PETITE FILLE.

Ils ne veulent pas pourtant en entendre parler.

ARLEQUIN.

Leurs raisons?

LA PETITE FILLE.

Le pauvre jeune homme & moi nous n'avons rien.

Air : *D'une main je tiens mon pot.*

Mais je sais un bon moyen
D'avoir beaucoup de bien.

ARLEQUIN.

Et quel?

LA PETITE FILLE.

Je vais mettre à la loterie,
J'y suis heureuse, & je parie,
A mon joli futur, en dot
D'apporter le gros lot.

ARLEQUIN.

On voit de ces dots-là plus de douze fois par an: mais faites mieux, attendez le choix de vos parens: laissez là le vôtre; & faites-vous sage aux dépens d'Armide. Que vous apprend son désespoir?

LA PETITE FILLE.

Je ne vous le dirai pas: mais je vous dirai bien

bien ce que m'apprend le départ de ce méchant Renaud.

ARLEQUIN, *à part.*

Voyons un peu de ſa morale.

LA PETITE FILLE.

Air : *Adieu panier, vendanges ſont faites.*

Fi de ces mignons de couchettes,
Avec qui dans un rendez-vous,
Quand ils ont un peu fait les fous,
Adieu panier, vendanges ſont faites.

ARLEQUIN.

Tirez, tirez plutôt cette leçon des malheurs d'Armide.

Air : *De Joconde.*

Ainſi dans l'empire amoureux,
Toujours la joie outrée,
Le plaiſir, les ris & les jeux
Font le branle d'entrée;
Mais l'ennui, quelques jours après,
Quand la joie eſt partie,
Fait ſans faute, avec les regrets,
Le branle de ſortie.

LA PETITE FILLE.

Air : *La bonne aventure, ô gué!*

Je me ſens de vos diſcours
Aſſez pénétrée;
Mais à bon compte toujours,

Danſons avec les amours
Le branle d'entrée, ô gué! le branle d'entrée.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle une enfant bien élevée à la pariſienne! Oh, qu'elle va faire l'admiration & l'orgueil du pere & de la mere!



SCENE IX.

ARLEQUIN, *ſeul.*

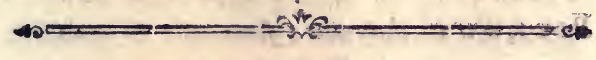
Air : *Ah, que Colin l'autre jour me fit rire!*

LA belle école, en effet, de ſageſſe!
Pour bien régler le cœur de la jeuneſſe
Il n'eſt rien tel que l'opéra.
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!
Ah, ah, ah!

Air : *Du branle de Metz.*

Mon emploi pourtant m'oblige
De dire la vérité;
Dans ce pays enchanté,
On ne voit plus de prodige.
De ſes dangereux appas,
La muſique le corrige:
On entend bien du fracas,
Mais le cœur ne branle pas.

Quand le doux poiſon d'Armide aura achevé de faire ſon effet, quelque nouveauté ſuivra, qui ſervira d'antidote. Je vois venir quelqu'un, par le chemin de la vanité. Un roi! il n'y a pas de jeu à ceci; fuyons.



SCENE X.

UN COMÉDIEN François, *en habit à la romaine, déclamant avec emphaſe.*

Ah, puiſqu'il brave ainſi l'autorité ſuprême,
Je ſaurai ſoutenir l'honneur du diadême.
Perſonne impunément ne déplait à ſon roi,
Je le ſuis: qu'il périſſe. Holà, gardes, à moi!

Air: *Tique, tique, taque, lonlanla.*

C'eſt bien déclamer, cela, *bis.*
Vive Melchior Zapata! *bis.*
Je crois que l'on va bien faire
Tique, tique, taque, lonlanla;
Je crois déjà du parterre
Entendre le brouhaha.

[*à part.*]

Mais voilà un acteur forain qui répete auſſi ſon rôle. Je crois avoir vu ce viſage là quelque part.



SCENE XI.

PIERROT en roi de Cocagne, & le COMÉDIEN François.

PIERROT *chantant, ſans voir le comédien François.*

Air : *O lire, ô lire.*

Si vous me raiſonnez, *bis.*
Je vous donne du ſceptre
O lire, ô lire,
Je vous donne du ſceptre par le nez.

[*Il en donne en effet par le nez du comédien.*]

LE COMÉDIEN François.

Prendras-tu garde à ce que tu fais, maraud ?

PIERROT.

Maraud, vous-même! Monſieur Melchior Zapata, je ne ſais pas de quel royaume aujourd'hui vous êtes roi; mais ſachez que je ſuis aujourd'hui roi de Cocagne, & que nous pouvons traiter de couronne à couronne.

LE COMÉDIEN François.

Je ne te reconnoiſſois pas, mon pauvre Pierrot, depuis quinze ans que nous ne nous étions vus.

PIERROT.

Fin de l'air : *Non je ne ferai point, &c.*

Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !

Je ne vous avois jamais vu qu'en habit de Sganarelle. Vous avez fait fortune, à ce qu'il paroît.

LE COMÉDIEN François.

Air : *Une perruquiere près de S. Merri.*

Oui, tout me prospere :
J'avois, mon enfant,
Pour ne la pas faire,
Un trop beau tourelourirette,
Un trop beau lanladerirette,
Un trop beau talent.

A qui le dites-vous ? N'ai-je pas vu naître vos talens, & connu des premiers vos rares dispositions pour parler en public ?

Air : *Vous êtes un mal-adroit cocher, M. l'abbé.*

Vous n'aviez pas cinq ou six ans,
Que vos parens
Vous livrerent à vos talens ;
Les jambes nues,
Vous couriez les rues,
Pour y crier
A plein gosier,
Faites décrotter vos souliers,

Monſieur l'abbé,
Faites décrotter vos ſouliers.

LE COMÉDIEN François.

Chaque choſe a ſes degrés : je me faiſois aux regards du public ; & comme Démoſthenes, quand il déclamoit au bord de la mer, la bouche pleine de cailloux, je m'exerçois à me délier la langue.

PIERROT.

Vous êtes noble & grand dans vos comparaiſons : auſſi eûtes-vous toujours de l'élévation dans vos vues. Votre ſecond projet d'avancement fut de monter plus haut que le toit des maiſons.

Air : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Faiſant le petit eſpiegle,
Criant de là, comme un aigle,
Vous déclamiez bien déjà,
Ramonez-ci, ramonez-la, la, la, la,
La cheminée du haut en bas.

LE COMÉDIEN François.

Tu ſeras, Pierrot, toute ta vie un poliſſon né pour faire rire.

Air. . . .

Moi, je me fais conſidérer
Avec l'art de faire pleurer.

PIERROT.

Par ma foi, vous avez beau dire,
Tous ces meſſieurs m'en ſont témoins,

On aime mieux ceux qui font rire.

LE COMÉDIEN François.

Oui, mais on les eſtime moins.

PIERROT.

Vous voulez dire que les ſots, n'eſtimant les gens que par l'habit, votre vêtement à la romaine vous paroît plus reſpectable que ma ſouguenille de boulanger. Le public en penſe autrement ; il me bat des mains auſſi volontiers qu'à vous. En effet, d'où partons-nous, & qui ſommes-nous, pour n'être pas tous égaux à ſes yeux ? A la deſcente des cheminées, un vendeur d'orviétan vous engagea. Les héritiers de Brioché vous enrôlerent. Vous vous décraſſâtes dans les provinces ; & de là vous parvîntes au *non plus ultra.*

LE COMÉDIEN François, *gravement.*

Un grand capitaine ne rougit point d'avoir été ſimple ſoldat. Et toi, où en es-tu ?

PIERROT.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Je ſuis toujours, comme autrefois,
Un ſimple hiſtrion de campagne.

LE COMÉDIEN François.

Et quels ſont tes rôles ?

PIERROT, *fiérement.*

Les rois.

LE COMÉDIEN François.

Oui, je vois ; les rois de Cocagne.
Adieu ; car je ferois honteux
Qu'on nous vît enfemble tous deux.

PIERROT.

Sa majefté comique le prend auffi trop au tragique. Eh quoi, vous me méprifez, parce que....

LE COMÉDIEN François *déclame.*

Non ; je te vois, ami, toujours des mêmes yeux.
Mais les tems font changés, auffi bien que les lieux.
A la fociété je dois ce décorum.

PIERROT.

Air : *Ma raifon s'en va beau train.*

Hélas ! vous oubliez le tems,
Où nous courions tous deux les champs ;
Qu'au bord d'un ruiffeau,
Nous trempions dans l'eau
Les croutes d'une miche ;
Et que nos habits en lambeau,
Etoient doublés d'affiches,
Lonla,
Etoient doublés d'affiches.

Hélas, vous me juriez alors tant d'amitié !
Dieux ! n'en refte-t-il pas du moins quelque pitié ?

LE COMÉDIEN François.

Mon ami, viens ce foir à l'hôtel ; demande-moi au foyer : mais ne vas pas dire que tu es de

la foire. Aux sottises qu'on y dit de nous, mes confreres te jeteroient, comme une bûche, sur les chenets.

PIERROT.

Air: *Dans votre village.*

Parler à ces drilles,
De leur premier tems,
C'est à des traitans
Parler de leurs vieilles mandilles;
Mais je vais, je croi,
De pair avec toi.

LE COMÉDIEN François.

Passe ton chemin, misérable ambulant. Il n'y a pas moins de différence entre nous & vous, qu'entre nos auteurs & les vôtres.

PIERROT.

Air; *La femme à tretin.*

Bon pour vos vieux auteurs; *bis.*
Car pour tous vos modernes,
Ce sont, ma foi, tous des diseurs
De franches balivernes:
Ce n'est que du fretin,
Tretin, tretis, tretous;
Tretous, tretis, tretin.

Air: *Vivent les gueux.*

Vous feriez de longues dietes
Le plus souvent,

Si vous n'aviez que les poëtes
Du tems présent.
Pour faire subsister le corps,
Vivent les morts !

Quant à nos auteurs, n'en dites point de mal: ce sont de bons diables qui veulent bien nous faire vivre un peu aux dépens de leur gloire.

Air: *O reguingué, ô lon lan la.*

Vous en avez même entre vous,
De ces (*) bonnes gens faits pour nous,
Qui vous fournissent coups sur coups
Plus pour le pain que pour la gloire,
Des pieces faites pour la foire.

Voyons donc sur quoi vous fondez vos prééminences.

LE COMÉDIEN François.

Air: *Si dans le mal qui me possede.*

Nos pensions, la résidence,
Pour les auteurs notre mépris,
Notre hôtel & nos beaux habits;
Nos fils reçus en survivance;
Nos actrices, dont la moitié
Se gardent bien d'aller à pié.

PIERROT.

Oh, pour des actrices en carrosse, nous vous en offrons autant !

(*) Legrand, Lesage, Fuzelier, &c.

Air : *La bonne aventure, ô gué!*

Sur un théatre aussi-tôt
Qu'une créature
Fait son rôle comme il faut,
Elle peut compter bientôt
Sur une voiture, ô gué,
Sur une voiture.

Tout le reste ne prouve rien. Il n'y a qu'une différence entre nous ; c'est que nous sommes des troupes de campagne, & vous de garnison : lesquelles valent mieux ?

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.*

Vous & nous sommes sur terre
Les singes du genre humain :
L'art d'amuser & de plaire,
Fait tout notre petit gain.
Des magots qu'on apprivoise
Dans une maison bourgeoise,
Sont peut-être moins plaisans
Que ceux qui courent les champs.

LE COMÉDIEN François.

Air : *Lerela lerelanlere.*

Nous avons l'honneur, tour-à-tour,
D'amuser la ville & la cour.

PIERROT.

Et nous, toute l'Europe entiere.

TOUS DEUX ENSEMBLE, *se poussant du coude l'un l'autre successivement, & le comédien François le premier.*

Lere la !

PIERROT.

Lere lanlere !

LE COMÉDIEN François.

Lere la !

PIERROT.

Lere lanla !



SCENE XII.

ARLEQUIN, LA VÉRITÉ, PIERROT, LE COMÉDIEN.

ARLEQUIN, *du fond du théatre, à la Vérité, voyant ces deux hommes aux prises.*

Air : *Des fraises.*

Est-ce Pierrot que je voi,
Qui, d'un bras sacrilege,
Ose coudoyer....

LA VÉRITÉ, *riant.*

Et toi,
Tu craignois un plaisant roi
De neige, de neige, de neige.

Fi donc! Tu ne vois pas que ce n'eſt qu'un comédien, qui a la mine d'un roi, comme toi celle de mon premier miniſtre? Ecoutons d'ici le ſujet de leur querelle.

LE COMÉDIEN François.

Je vois d'où vous vient cette audace. Parce qu'on vous laiſſe jouer quelques ſemaines ici par an, vous vous imaginez être nos pareils; comme il y a de mes camarades qui ſe croient de petits ſeigneurs, à cauſe qu'ils en jouent le rôle quelques momens par jour: mais nous y ferons mettre ordre, par un bon arrêt.

Air : *Mordienne de vous, quel homme êtes-vous!*

Nous vous chaſſerons,
Canaille infidelle!

PIERROT

Oui, oui, nous verrons.
Vous m'la baillez belle!
Avec cela,
[*Comptant de l'argent dans ſa main.*]
Contre vous, pour elle,
Notre troupe aura
Toujours l'opéra.

LA VÉRITÉ *les abordant.*

Qu'y a-t-il, meſſieurs? Je ſuis la Vérité. Quel eſt le ſujet de votre diſpute?

LE COMÉDIEN François, *gravement.*

La préſéance. Il s'agit
De ſavoir qui des deux, dans un étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas doit avoir l'avantage.

PIERROT.

Air : *Menuet d'Héſione.*

Moi, je gage que notre arbitre
Avoûra ce que je ſoutiens.
Une querelle de chapitre
Sied mal à des comédiens.

LE COMÉDIEN François.

Quand nous nous trouvons ſur le pavé, à moi le deſſus, à lui le deſſous. A la même porte : à moi le devant, à lui le derriere.

PIERROT.

Nego totum.

LA VÉRITÉ.

Air : *Sens-deſſus-deſſous, ſens-devant-derriere.*

Selon moi, Pierrot a raiſon. *bis.*
Croyez-moi, meſſieurs, ſans façon, *bis.*
Agiſſez-en comme confreres,
Sens-deſſus-deſſous, ſens-devant-derriere ;
Le public en tas vous met tous
Sens-devant-derriere, ſens-deſſus-deſſous.

LE COMÉDIEN François.

Maugrebleu de la triſte Vérité !

Air : *Vivons pour ces fillettes, vivons.*

Pourquoi la conſulter auſſi ! *bis.*
Elle avoit belle affaire ici
D'apporter ſes lumieres.

PIERROT *le prenant ſous le bras, l'entraînant en danſant & ſautant, & le forçant d'en faire autant.*

Vivons comme confreres,
Vivons,
Vivons comme confreres.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, OLIVETTE, LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ.

Air : *N'oubliez pas votre houlette, Liſette.*

TENEZ, voici votre Olivette
Seulette,
Et qui ne vous voit pas.
Courez vous cacher à deux pas.
Vous ſaurez ſon ardeur ſecrete. [*Il y va.*]
[*à Olivette.*]
A quoi rêvez-vous, Olivette,
Seulette ?
Vous ſoupirez tout bas.

OLIVETTE.

Je ſonge au bonheur de ma couſine, qui eſt mariée d'aujourd'hui.

Air connu.

J'ai vu ſa noce un ſeul petit moment,
Et je me ſens tout je ne ſais comment.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

J'ai vu dans le fracas,
Les époux diſparoitre. . . .

LA VÉRITÉ.

Vous voudriez bien être
Le juge en pareil cas ?
Avouez-le-nous ?

OLIVETTE.

Hélas !

LA VÉRITÉ.

Penſez, penſez tout haut; point de grimaces.

OLIVETTE.

Air : *Quel plaiſir de paſſer notre vie, &c.*

Mais vraiment,
Que dans le mariage
J'enviſage
D'avantage
Et d'agrément !
Qu'il eſt doux
De ſe voir la poulette,

La

La minette,
L'amuſette
D'un époux!
Quel eſpoir
Pour une jeune fille!
Je fretille,
Je pétille,
Et je grille,
Grille, *trois fois.*
De m'y voir!

Vous m'avez dit de penſer tout haut: ſi j'ai mal parlé, prenez que je n'aie rien dit.

LA VÉRITÉ.

Air: *De la Paliſſe.*

Vous voyez que l'opéra,
Sages meres de familles,
N'eſt pas le ſeul rémora
De la vertu de vos filles.

Air: *Dérouillons, dérouillons, ma commere.*

Des noces la trompeuſe alégreſſe
Ne fait pas moins triompher l'amour:
L'hymen, heureux en ce ſeul jour,
Eblouit la crédule jeuneſſe,
Et prend plaiſir, quand tout y rit,
D'aiguiſer, d'aiguiſer l'appétit.

[*à Olivette.*]

Vous jugez ces plaiſirs du mariage par la joie des noces: mais ce ne ſont que des chimeres.

OLIVETTE.

Air : *Et vogue la galere.*

Ce fera mon affaire :
Faux, ou vrais, en tout cas,
Chimere, ou non chimere,
Passons le premier pas ;
Vogue après la galere
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle, &c.

LA VÉRITÉ.

Fin de l'air de la Têtard.

Mariez, mariez, mariez-vous :
Croyez-m'en, ne tardez guere.
Mariez, mariez, mariez-vous :
Choisissez vîte un époux.
Vous en avez un déjà sans doute en vue ?

OLIVETTE.

Air : *Je suis Madelon Friquet.*

C'est un petit freluquet.
Nous brûlons d'un feu réciproque :
Chacun m'assure en secret,
Qu'à plus d'un vice il est sujet.
Je le crois un fripon parfait :
Mais qu'on m'approuve, ou qu'on s'en choque ;
Tout comme il est, il me plaît.
Je suis Madelon Friquet, &c.

LA VÉRITÉ.

Il est donc bien joli ?

OLIVETTE.

Air : *Du gourdin.*

Il eſt paſſablement vilain :
Mais il eſt drôle & badin.
Vous ririez trop, je vous jure ;
Si vous voyiez ſa figure,
Et ſa groteſque parure
Lure, lure, lure, lure, lure.

LA VÉRITÉ.

Et vous le nommez ?

OLIVETTE.

Arlequin.

ARLEQUIN, *tout joyeux.*

Guin, guin, guerelin guin, guerelin, &c.

Air : *Quel plaiſir de paſſer notre vie, &c.*

Me voici,
Ma petite mignonne,
Ma friponne,
Ma bouchonne ;
Grand-merci.
Ça, la main !
Vas, tu feras, brunette,
La minette,
La poulette,
L'amuſette,
L'amourette
D'Arlequin.

LA VÉRITÉ.

Sans déchet,
Qu'une amitié si pure
Cent ans dure
Comme elle est !

ARLEQUIN & OLIVETTE *ensemble.*

Cent ans dure,
Cent ans dure,
Lure, lure, lure, lure, lure, lure,
Comme elle est.

Allons, mes amis; sortons des espaces imaginaires, & passons aux noces de la cousine, pour en augmenter la joie, par une double fête.

DIVERTISSEMENT.

Le théatre change, & représente un village, où il y a une noce.

Air de M. Voisin.

UNE BERGERE.

Les desirs, la crainte, & l'espoir,
Tout est chimérique à Cythere :
La peine & le plaisir que l'on y croit avoir,
Ne sont au fond qu'une chimere,
Puisque là, malgré nos soins,

L'erreur eſt inévitable :
D'entre ces erreurs, du moins,
Choiſiſſons la plus aimable.

Des objets qui nous ont charmés,
Que le cœur ſoit fidele ou traitre,
Croyons-les toujours enflammés
De tout l'amour qu'ils font paroître ;
La douceur de nous croire aimés
Nous vaudra le plaiſir de l'être.

Les deſirs, &c.

[*On danſe.*]

VAUDEVILLE.

Jeune homme de bouillante ardeur,
Qui brûlant de placer ſon cœur,
Cherche une ſenſible bergere ;
Si l'argent n'eſt ſon pourvoyeur,
Il court après une chimere.

Vieil époux, la froide amitié
Croit de ta fringante moitié
Fixer l'humeur vive & légere :
Ta prétention fait pitié ;
Tu te repais d'une chimere.

Par-tout cocuage fait peur ;
En Eſpagne, il eſt en horreur ;
En Italie, il déſeſpere :

Mesdames, pour votre bonheur,
En France il n'est qu'une chimere.

Au parterre.

MESSIEURS, s'il en est parmi vous,
Qui ne soient pas contens de nous;
Ma foi, nous ne pouvons qu'y faire :
Quelqu'un qui voudroit plaire à tous,
Courroit après une chimere.



LA ROBE DE DISSENTION,

OU LE

FAUX PRODIGE,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES;

Joué à la foire Saint-Germain, en 1726.

PERSONNAGES.

LÉANDRE, *cavalier François, amant d'Isabelle.*

DOM PEDRE, *cavalier Espagnol, amoureux d'Elvire.*

DOM FERNAND, *cavalier Espagnol, amoureux d'Isabelle.*

ISABELLE, *maîtresse de Léandre, & sœur de dom Pedre.*

ELVIRE, *sœur de dom Fernand, maîtresse de dom Pedre.*

OLIVETTE, *femme de Guzman.*

LAZARILLE, *valet de dom Pedre.*

GUZMAN, *valet de dom Fernand, époux d'Olivette.*

L'ALGOUAZIL, *dom Harpalos.*

ARLEQUIN, *dom Balivernos.*

TROUPE *de femmes.*

TROUPE *d'esprits élémentaires.*

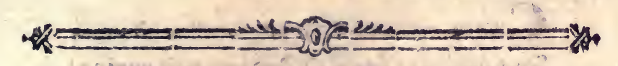
LES QUATRE NATIONS, *pour le dernier ballet.*

La scene est dans une ville d'Espagne.



LE FAUX PRODIGE,

OPÉRA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente une ville.

ARLEQUIN *vêtu à l'eſpagnole, & ſuivi de quatre danſeurs habillés en eſprits élémentaires.*

OH ça, camarades, vous voilà traveſtis comme il faut, pour repréſenter des génies élémentaires. Que chacun de vous ſonge à bien jouer ſon rôle, quand il faudra danſer. Entrez cependant dans cette maiſon, d'où je vous tirerai quand il en ſera tems. Pour moi, je vais. . . Mais j'apperçois mon maître, qui n'a, je crois, guere envie de rire.

SCENE II.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE.

Air : *Des folies d'Espagne.*

Cruel amour, dont les funestes charmes
Sous quelques fleurs cachent un noir venin ;
Tes feux vont donc s'éteindre dans mes larmes !

ARLEQUIN, *l'approchant par-derriere.*

Eteignez-les plutôt dans le bon vin.

Un monologue amoureux, & la larme à l'œil !

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Quoi, vous donnez dans ces excès ?
Vous aimer de la sorte ?
Voilà qui n'est guere françois,
Ou le diable m'emporte.

Mais il est vrai que nous sommes en Espagne ; je vous pardonne ces folies.

LÉANDRE, *sans le regarder.*

Air : *M. de la Palisse est mort.*

Laisse-moi seul, ou tais-toi.

ARLEQUIN.

Votre chagrin me résiste ?

LÉANDRE.

Comment être gai, dis-moi. . .

ARLEQUIN.

C'eſt de n'être jamais triſte.

Air : *Mordienne de toi.*

C'eſt la vérité.

LÉANDRE, *le repouſſant, toujours ſans le regarder.*

Laiſſe-moi, te dis-je :
Ta ſotte gaîté
Me choque & m'afflige.
Mordienne de toi
Et de . . .

[*Le regardant tout-à-coup, & ſurpris de voir ſon habillement.*]

Un habit à l'eſpagnole, Arlequin !

ARLEQUIN.

Air : *La jeune Iſabelle.*

Paix, bouche indiſcrette !

LÉANDRE.

Eſt-ce bien toi ?

ARLEQUIN.

Non.

Comme de jaquette
J'ai changé de nom.
Maintenant en homme
Qui fait le gros dos,

Arlequin se nomme
Dom Balivernos.

LÉANDRE.

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Dom Balivernos ! & dis-nous,
Cet habit, ce nom, pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Bon ! les grands seigneurs & les fous
N'ont d'autres raisons d'ordinaire,
Dans ce qu'ils font, qu'un je le veux ;
Et je suis, je crois, l'un des deux.

LÉANDRE.

Oh, pour cela oui ; tu es un fou, & tu ne seras jamais qu'un fou. Regarde le bel effet de tes promesses.

Air : *Quand le péril.*

Sur tes soins, tes pas & tes veilles,
Tu voulois que je fisse fond :
Vois comme mes affaires vont.

ARLEQUIN.

Vos affaires, monsieur,
Elles vont à merveilles.
Ne craignez rien.

LÉANDRE.

Je ne t'ai donc pas dit que dom Pedre donne ma chere Isabelle, sa sœur, en mariage à dom Fernand....

ARLEQUIN.

Qui donne auſſi ſa ſœur Elvire à dom Pedre. Pardonnez-moi, je ſais cela; vous me l'avez dit mille fois.

LÉANDRE.

Mais tu ne ſais donc pas que ces deux mariages là ſe font aujourd'hui, dans une heure ou deux au plus tard ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, monſieur, je ſais tout cela.

LÉANDRE.

Air : *Quand le péril.*

Que viens-tu donc, à mes oreilles,
Chanter que je ne craigne rien,
Et que mes affaires vont bien ?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur, à merveilles.

LÉANDRE.

A merveilles!

Même air.

Quand tout s'apprête & s'appareille
Pour m'ôter l'objet de mes feux.

ARLEQUIN.

Oui, je vous le dis, une, deux,
Et trois fois; à merveille.

LÉANDRE.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

Quelle vapeur te trouble la cervelle ?

ARLEQUIN.

J'ai le cerveau très-fain.

LÉANDRE.

J'ai contre moi le frere d'Ifabelle,
Son devoir, le deftin.
Dans les horreurs de cet état funefte,
Qu'eft-ce qui me refte ?

ARLEQUIN.

Moi.
Moi ! moi ! je vous refte.
Moi, dis-je ; & c'eft affez.

LÉANDRE.

La belle reffource !

ARLEQUIN.

Tenez-vous en repos feulement.

LÉANDRE.

Air : *Des pélerins.*

Ah, que ton avis m'importune !
Moi, du repos,
Quand l'impitoyable fortune
Comble mes maux ?
Quand je touche au moment fatal,
Où la cruelle
Va pour jamais à mon rival
Unir mon Ifabelle ?

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Que peut faire pour moi ton zele
En de telles extrêmités ?

ARLEQUIN.

Une petite bagatelle
Que je vais vous dire ; écoutez.

Air : *Amis, ne parlons plus de guerre.*

Je vais délivrer Isabelle
De dom Fernand ;
Il va se dédire auprès d'elle
Comme un Normand.
Je veux qu'à lui-même il lui plaise
De vous l'offrir,
Et que dom Pedre soit trop aise
D'y consentir.

Cela suffit-il ? Ne vous manque-t-il plus rien ?

LÉANDRE.

Tu me contes là des prodiges, & je crains bien. . .

ARLEQUIN.

Air : *Menuet de la chasse.*

Mettez la crainte bas.
J'ai pour vous, hélas !
Bien eu sur les bras
D'autres embarras.
Je cours de ce pas

Apprêter mes lacs :
Ne m'arrêtez pas.

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Air : *Voulez-vous ſavoir qui des deux.*

Arrête, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Ménagez donc mon caſaquin.

LÉANDRE, *d'un air bien ſuppliant.*

Mets-moi plus avant, je te prie,
Dans un ſecret de qui dépend
Le repos de toute ma vie.

ARLEQUIN.

Qu'un maître amoureux eſt rampant !

Soit. Mais dépêchons donc. Vous ſavez que rien n'eſt ſi jaloux que les Eſpagnols ?

LÉANDRE.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Que rien n'eſt ſi crédule que les jaloux ?

LÉANDRE.

J'avoue encore cela.

ARLEQUIN.

Ni rien de ſi impudent que moi ?

LÉANDRE.

Je te le paſſe ; après.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon impudence a bâti ſur les jaloux

&

leur crédulité, l'édifice de la plus jolie petite fourberie du monde.

LÉANDRE.

Voyons.

ARLEQUIN.

Air: *Amis, sans regretter Paris.*

A dom Fernand, votre rival,
Je viens de faire accroire
Que je suis un original
Versé dans le grimoire.

Je lui ai dit que j'avois grand commerce avec les puissances élémentaires; & comme vous savez,

Air: *Par bonheur ou par malheur.*

Par bonheur ou par malheur,
Je suis excellent joueur
De cartes, de gibeciere;
J'en sais tous les tours par cœur;
Et j'étois dès la lisiere,
Danseur, sauteur, voltigeur.

Air: *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Moyennant quoi, j'ai fait cent tours
De souplesse & de passe-passe,
Qui, secondés de mes discours,
Ont si bien bridé la bécasse,
Qu'on me croiroit, si d'un air franc
J'avois dit que j'ai le teint blanc.

LÉANDRE.

Au fait. Que lui as-tu fait croire qui faſſe à mes affaires ?

ARLEQUIN.

Vous ſavez bien cette longue robe noire que m'a prêtée hier un Algouazil ?

LÉANDRE.

Eh bien, cette robe...

ARLEQUIN.

Fera notre fortune ; j'ai fait accroire à votre rival dom Fernand, que cette vilaine robe noire étoit du plus beau couleur de feu du monde, & enrichie d'une broderie merveilleuſe ; mais que ce rouge & cette broderie ne paroiſſoient qu'aux yeux des maris dont les femmes étoient irréprochables. Sa jalouſie a pris feu....

LÉANDRE.

Ah, je prévois ! Il veut la faire voir au frere d'Iſabelle, avant ſon mariage....

ARLEQUIN.

Juſtement. Il la danſera. Je tiens encore un prodige tout prêt, dans cette maiſon-là, pour achever de l'enjôler ; & je vous promets....

Air : *Y-avance, y-avance.*

Mais voici Guzman, ſon valet,
A qui je deviendrois ſuſpect,
S'il nous voyoit en conférence ;

Y-avance, y-avance, y-avance,
Ne gâtons pas la manigance.

SCENE III.

ARLEQUIN, GUZMAN.

GUZMAN, *à Arlequin qui s'en va.*

Air : *Ton himeur est, Catherene.*

HOLA, monsieur l'astrologue,
Faisons les choses sans bruit.
Je suis dans le catalogue
De ceux que la robe instruit :
Je me suis mis en ménage,
Dont j'ai tous les sens ravis ;
Car je crois ma femme sage,
Sauf votre meilleur avis.

Air : *A la façon de barbari, mon ami.*

Aurai-je la permission
De regarder la robe ?

ARLEQUIN, *à part.*

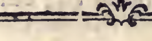
Courage ! l'hameçon est bon,
Tout le monde le gobe.
[*haut.*]
Oui, vous la verrez : pourquoi non ?

GUZMAN.

La faridondaine la faridondon
Que je vais être réjoui !
Biribi.

ARLEQUIN.

A la façon de barbari,
Mon ami.
[*Il s'en va.*]



SCENE IV.

GUZMAN, LAZARILLE.

LAZARILLE.

QU'EST-CE que c'eſt donc que cette robe?

GUZMAN.

Rien, rien.

LAZARILLE.

Et ne pourrois-je pas la voir auſſi?

GUZMAN.

Qui empêche? Oui-dà. Je le prétends bien comme cela.

Air : *Comme un coucou que l'amour preſſe.*

Oh ça, mon ami Lazarille,
Ton maître & le mien, Dieu merci,

Ne vont faire qu'une famille ;
N'en faiſons tous deux qu'une auſſi.

Air : *Très-volontiers, très-volontiers.*

Diſons-nous nos ſecrets ;
De compere à compere,
De valets à valets,
On ne ſe doit rien taire.
Parlons-nous d'amitié.

LAZARILLE.

Très-volontiers, très-volontiers, j'y taupe.

GUZMAN.

Et ſur quel pié
Eſt ta moitié ?

LAZARILLE.

Ce n'eſt qu'une ſalope.

GUZMAN, *à part.*

Cela viſe au noir.

LAZARILLE.

Air : *Du carillon de Méluſine.*

Quand je ſuis hors de la maiſon,
Son cœur eſt gai comme un pinçon,
C'eſt Margot carillon. Mais diantre !
Si-tôt que Lazarille rentre,
Gnin, gnan, gnon, gnan, gnin, gnan, gnon,
C'eſt mademoiſelle Grognon.

GUZMAN, *à part.*

Au noir, au noir ! tout droit au noir !

LAZARILLE.

Et la tienne?

GUZMAN.

Je t'en dirai des nouvelles une autre fois ; fais ſeulement ma commiſſion auprès de ton maître.

Air : *Tarare ponpon.*

Dis-lui que tout ſoit prêt pour la cérémonie ;
Qu'Elvire & dom Fernand l'attendent dans ce lieu.

LAZARILLE.

La robe ; je t'en prie !

GUZMAN.

Tu la verras. Adieu ;
[*à part.*]
Mais pour la broderie,
Fort peu.

SCENE V.

GUZMAN, OLIVETTE.

GUZMAN.

Ah, ah, ma femme, ah, ah !

OLIVETTE.

Quoi? ah, ah!

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Qu'eſt-ce donc qui me tracaſſe
Depuis plus d'une heure ou deux ?

GUZMAN.

Ah, ah!

Nous vous tenons dans la nasse.

OLIVETTE.

Oh, parle donc, si tu veux!

GUZMAN.

Air : *Lonlanla derirette.*

Pour tout savoir j'ai des moyens;
Et pour ce coup-ci je te tiens,
Lonlanla derirette,
Comme le rat fait la souris.

OLIVETTE.

Oh, je te mets au pis.

Air : *Le cabaret est mon réduit.*

Tu voudrois en vain m'émouvoir
Avec ta menace équivoque;
Toute femme aimant son devoir,
En le faisant bien, s'en moque,
En le faisant bien,
En le faisant bien,
En le faisant bien, s'en moque.

GUZMAN.

Air : *La bonne aventure, ô gué!*

Ce que j'ai tant desiré,
L'on me le procure;
Enfin bientôt je saurai

Si je suis déshonoré.
La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure.

Oh ça, ma femme, crois-moi; prends le bon parti.

Air : *Mordienne de toi.*

Mon front n'a-t-il pas
Eu quelque disgrace ?
Avoue, en ce cas,
Tout de bonne grace.

OLIVETTE.

Mordienne de toi,
Et de ta menace !
Mordienne de toi !
Que veux-tu de moi ?

GUZMAN.

Air : *Du fleuve d'oubli.*

Je veux que sans feintise
Tu dises. . . .

OLIVETTE.

Quoi, bourru, u, u, u, u !
Veux-tu que je te dise
Que je t'ai fait cocu, u, u, u, u !
Ou bien, si pour te complaire,
Tu veux que j'aille, di,
Biribi,

Te le faire,
Te le faire?
[*en fureur.*]

Non, monſieur, non; je ſuis une brave femme, entendez-vous? Preuve de cela, c'eſt que voilà une paire de ſoufflets que j'ai l'honneur de vous appliquer, & qui feront ſuivis de mille autres, ſi vous doutez encore un moment de ma vertu.

GUZMAN.

Fort bien.

Air: *Du bon branle.*

Cette douceur que je te voi,
Qui t'eſt ſi naturelle,
Prouve quelque choſe pour toi.
Je me moquois; vas, je t'en croi,
Tu m'as été fidelle.
Pour t'appaiſer, apprends de moi
Une bonne nouvelle.

OLIVETTE.

Quelle nouvelle?

GUZMAN.

Air: *Lanturelu.*

C'eſt une nouvelle
Qui met à quia
L'eſpece femelle.
L'on diſtinguera
La femme fidelle
De la femme d'un cocu.

OLIVETTE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Que nous vient-il conter avec ses visions?

GUZMAN.

Eh, oui, oui, des visions! Nous disions d'abord comme toi.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Pour nous fermer la bouche,
Le sorcier qui promet
Cette pierre de touche,
Tout devant nous a fait
Prodige sur prodige,
Garans de celui-là.
En un mot, rien, vous dis-je,
N'est plus sûr que cela.

OLIVETTE.

Et qu'est-ce que c'est que cette pierre de touche?

GUZMAN.

C'est une robe couleur de feu, brodée par le diable.

Air : *Je ne suis pas si diable.*

Mais qui ne paroît telle
Qu'à ceux qui sont....

OLIVETTE.

Eh quoi?

GUZMAN.

Freres d'une pucelle,

Ou maris tels que moi :
Gens de toute autre eſpece
N'y verront que du noir.

OLIVETTE, *d'un air menaçant.*

Qu'on ait la hardieſſe
De l'aller voir,
De l'aller voir.
Et que je le ſache.

GUZMAN.

Pourquoi donc? Serois-tu fâchée de me voir convaincu de ta fidélité ?

OLIVETTE.

Oui, ſur tout autre témoignage que ſur le mien.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Mari, qui ſur ces fariboles
Ne s'en tient pas à nos paroles,
Mériteroit bien de ſe voir
Pourvu des noms qui l'effarouchent ;
Et le mériter, & l'avoir,
Sont ici deux points qui ſe touchent.

GUZMAN.

Tu fais plus la méchante que tu ne l'es. Je verrai le rouge & la broderie malgré toi. Adieu. Je cours avertir tous nos voiſins, d'un ſi beau ſecret.

Air : *Ah, que Colin l'autre jour me fit rire !*

L'on connoîtra ceux de la confrairie.

J'en ſais plus d'un, qui de la broderie
Ne verra que le canevas,
Ah, ah, ah, ah, ah, &c.

OLIVETTE *ſeule, après avoir rêvé un moment en ſe mordant les doigts.*

Et moi, je cours animer les voiſines à venir mettre en pieces, avec moi, l'homme de la maudite robe dont on nous menace.



SCENE VI.

ISABELLE, ELVIRE, OLIVETTE.

OLIVETTE, *continuant, en s'adreſſant à Elvire & à Iſabelle.*

Air: *Aux armes, camarades!*

Aux armes, filles, femmes!
Secondez mon deſſein,
Peuple féminin.
Aux armes, filles, femmes!
Meſdames, ſonnons le tocſin.

Ah, madame Elvire! ah, madame Iſabelle! tout eſt perdu! tout eſt perdu!

ELVIRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Olivette? Te voilà donc bien alarmée?

OLIVETTE *crie.*

Air : *O reguingué, ô lonlanla.*

A l'aide ! main-forte ! au ſecours !
Un ſorcier, l'horreur de nos jours,
Va découvrir tous nos bons tours !
Toutes ſubtilités ſont vaines ;
L'on ſaura toutes nos fredaines !

ELVIRE.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Tout-à-l'heure, Iſabelle
Et moi, nous en parlions ;
Et de cette nouvelle
Nous nous entretenions.

OLIVETTE.

Prévenons cette injure,
Et d'un monſtre importun
Délivrons la nature ;
C'eſt l'intérêt commun.

ELVIRE.

Je vous avoue auſſi, ma chere Iſabelle, que cette robe m'inquiete. Je vous en ai dit la raiſon.

ISABELLE.

Air : *Lampons, lampons.*

Elvire, vous avez tort
De vous alarmer ſi fort.

ELVIRE.

Hélas, ma chere Iſabelle,
Ma crainte eſt ſi naturelle !

ISABELLE.

Non, non,
Non, non,
Vous n'avez point de raiſon.

OLIVETTE.

Comment, mort-non-pas de ma vie, point de raiſon !

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

De néceſſité néceſſitante,
Encore que le diable nous tente,
Bon-gré mal-gré falloit être ſage.
Madame a raiſon, quand elle enrage.

ELVIRE.

Tout doucement, Olivette ; vous m'interprétez mal. Je crains que la robe ne ſoit noire à toute épreuve, & que la broderie qui ne ſe laiſſe voir qu'à de certaines perſonnes, ne ſoit une franche impoſture. En ce cas, voici mon inquiétude.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Dom Pedre, auſſi-bien que mon frere,
Peut ajouter foi toute entiere
A ce que dit Balivernos ;
Je crains, en fille raiſonnable,
Que le prodige ne ſoit faux.

OLIVETTE.

Et moi, qu'il ne ſoit véritable.

ISABELLE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Quoi ! s'il étoit vrai, tu craindrois. . . :

OLIVETTE.

Assurément, je tremblerois.

ELVIRE.

Pour Guzman, ce langage. . . . :

OLIVETTE.

Eh bien ?

ELVIRE.

N'est pas d'un bon présage.
Vous m'entendez bien.

OLIVETTE.

Et vous m'entendez mal. Quand je dis que je tremblerois ;

Air : *Un certain je ne sais qu'est-ce.*

Non pas pour le passé vraiment :
Mais, je vous le confesse,
C'est l'avenir qui m'intéresse.
Car enfin, parlons franchement :
Il prend un certain je ne sais qu'est-ce,
Il est un certain petit moment,

[*Changement d'air.*]

Où les femmes, où les femmes, où les femmes. . . . :

En un mot, on ne sait ce qui peut arriver ; & je gage, au fond du cœur, que vous en pensez comme moi.

ELVIRE.

Je t'ai dit tout ce que j'en penſe. De la charlatanerie d'un côté, & trop de crédulité de l'autre : c'eſt tout ce que je crains.

ISABELLE.

Air : *Cette guenon que je nourris.*

Et pour moi, qui prends un amant
Plus complaiſant
Que dom Fernand,
Et qui ne juge pas trop bien
D'une perſonne
Qui nous ſoupçonne,
Je ne crains rien.

Air : *Ce n'eſt qu'une médiſance.*

Car, ſi le prodige eſt vrai,
Du moins ma gloire, à l'eſſai,
Trouvera ſon avantage.
S'il eſt faux, Léandre eſt ſage,
Sa flamme en profitera ;
Dom Fernand perdra courage,
Et Léandre le prendra.

OLIVETTE.

Oh ! nous voici bien. Je crains qu'il ne ſoit vrai ; vous craignez qu'il ne ſoit faux ; & vous, vous ne craignez ni l'un ni l'autre.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Je ne rencontre pas ici

Des

Des gens de mon parti, *bis.*
J'en vais chercher, & j'en aurai
Plus que je ne voudrai. *bis.*



SCENE VII.

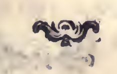
ELVIRE, ISABELLE.

ELVIRE.

QUOI, vous ne pourriez aller trouver votre frere, avant que le mien lui fît voir cette robe; & le prévenir sur. . . . .

ISABELLE.

Non: mon frere est occupé des préparatifs d'une fète; j'espere peu de pouvoir le joindre à propos. En tout cas, ne vous inquiétez point; quoi que lui puisse dire dom Fernand, dom Pedre est raisonnable; il pense de vous comme vous méritez, & ne donnera point à l'etourdie dans le merveilleux; soyez tranquille. Adieu.



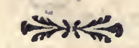
SCENE VIII.

ELVIRE, *seule.*

HÉLAS!

Air : . . . .

Tout prêt de goûter la douceur
D'un bien qui le charme,
Qu'un tendre cœur,
D'un prompt malheur,
Aiſément a peur !
Une ombre, un rien,
Dans le mien
Jette l'alarme.
L'amour eſt un dieu léger,
Autour de qui vole le danger.
Toujours ſes ris
Sont ſuivis
De quelque larme.
Plus le calme ſemble heureux,
Plus on le doit croire dangereux.



SCENE IX.

ELVIRE, D. FERNAND.

ELVIRE.

Air : *Dupont mon ami.*

Mon frere, entre nous,
Vous n'êtes pas ſage ;
Je crains bien pour vous,
Qu'on ne vous engage
A quelque fâcheux écart,
Dont vous reviendrez trop tard.

Air : *Du cap de Bonne-Eſpérance.*

Avec ſa robe admirable,
Balivernos m'eſt ſuſpect . . .

D. FERNAND.

De cet homme vénérable
Ne parlez qu'avec reſpect.
Non, non, ma ſœur, votre frere
N'eſt pas un viſionnaire.
Je doutois : mais j'ai tout cru
Quand j'ai vu. . . ce que j'ai vu.

ELVIRE.

Air : . . .

Vous offenſez Iſabelle,
Qui quelque jour peut ſavoir
Ce que vous ſoupçonnez d'elle ;

Et c'eſt pour vous en vouloir.

D. FERNAND.

L'épreuve eſt trop de ſaiſon pour ne la pas faire.

Air : *Vous parlez gaulois.*

Si c'étoit déjà mon épouſe,
Peut-être mon ame jalouſe
Ne la feroit pas,
Ne la feroit pas ;
Mais près de l'être, c'eſt de faire
Une épreuve ſi néceſſaire,
Juſtement le cas,
Juſtement le cas.

ELVIRE.

Et moi, mon avis ſeroit. . . .

D. FERNAND, *d'un air auſtere.*

Air : *Tarare ponpon.*

Craignez-vous que la robe à mes yeux ne ſoit noire ?
Eſt-ce Iſabelle, ou vous, pour qui vous remontrez ?
Servez mieux votre gloire.

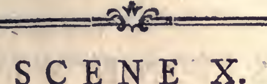
ELVIRE.

Mais ſi . . .

D. FERNAND.

Elvire, vous m'outrez !
Et vous me feriez croire. . . . .
Rentrez.

[*Elle ſort.*]



SCENE X.

D. FERNAND, *seul.*

CHARMANTE Isabelle, pardonnez ce desir curieux aux égaremens d'un cœur passionné !

Air : *Pour la baronne.*

La jalousie
Contre vous me fait trop oser ;
Mais mon amour me justifie.
Un tendre excès doit excuser
La jalousie.

Je sens toutefois une certaine répugnance à risquer l'épreuve de cette robe. Hélas, une douce illusion ne vaudroit-elle pas mieux qu'un éclaircissement qui peut m'être mortel ! [*Il rêve profondément sur le devant du théatre, tandis qu'Arlequin tire, de la maison prochaine, les danseurs qu'il y avoit mis, & les disperse à la muette sur les ailes du théatre.*]



SCENE XI.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

D. FERNAND, *se croyant toujours seul.*

Air : *L'autre nuit, j'apperçus en songe.*

NON ! je tremble en vain à l'approche
De la terrible vérité ;
Et de ma curiosité
Je me fais en vain un reproche.
Je sens, malgré moi, que mon cœur
Craint moins le trépas que l'erreur.

[*Appercevant Arlequin.*]

Ah, seigneur Balivernos ! de quel doute allez-vous me tirer !

ARLEQUIN.

Air : *Mordienne de toi.*

Ecoutez, seigneur,
Avant toute chose,
Que d'aucun malheur
Je ne sois la cause !
Dom Balivernos
Au moins présuppose . . . .

D. FERNAND.

Soyez en repos,
Changeons de propos.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, s'il vous plaît; ceci est sérieux.

Air : *Zon zon zon.*

Dom Fernand, par hasard,
A-t-il une compagne?
Point de coups de poignard;
Car je sais qu'en Espagne,
Et zag zag zag....

Diable, depuis le meurtre de Messaline, dont je fus cause innocente, en montrant ma robe à l'empereur Claudius, j'ai juré....

D. FERNAND.

Comment donc, seigneur, il y a quinze ou seize cents ans de ce que vous dites là! Etiez-vous au monde alors?

ARLEQUIN.

Poue! il y avoit dix ou douze siecles que j'étois majeur. J'ai près de trois mille ans, tel que vous me voyez. Je ne vous avois pas dit cela?

D. FERNAND.

Non. Trois mille ans! Cela est admirable!

ARLEQUIN.

Je naquis en Grece, pendant le siege de Troye, où mon pere étoit allé.

D. FERNAND.

Oui-dà?

ARLEQUIN.

Balivernos, que vous croyez peut-être un nom espagnol, est un nom en *os*, de l'ancienne Grece; comme Tenedos, Lemnos, Lesbos, Argos.

D. FERNAND.

Effectivement.

ARLEQUIN.

Je suis fils d'un caporal Grec; & ma mere me mit au monde, jour pour jour, dix ans après le départ de mon pere.

D. FERNAND.

Dix ans? . . .

ARLEQUIN.

Oui. Cette grossesse de dix ans donna de grands soupçons contre la conduite de ma mere.

D. FERNAND.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

Oh, crac, d'abord! Voilà mes gens soupçonneux. Vous croyez fort mal. Est-ce trop que dix ans? & une mere ne portera-t-elle que neuf mois un fruit qui doit vivre trois ou quatre mille ans?

D. FERNAND.

Vraiment, j'ai tort; vous avez raison.

ARLEQUIN.

Au reste, comme la naissance des rares personnages est toujours accompagnée de quelque

événement ſingulier, on a remarqué qu'au même inſtant que je ſortois du ventre de ma mere, mon pere entroit dans le ventre du cheval de Troye; & cette rencontre de ventre fit dire aux tireurs d'horoſcopes, que je ſerois fort ſujet à mon ventre. Et en effet,

Air: *Nannon dormoit.*

Dès le matin,
Si-tôt que je m'éveille,
Je veux du vin;
Mais du vin d'une oreille.

D. FERNAND.

J'en ai chez moi de bons.

ARLEQUIN.

Allons, allons,
Allons boire bouteille, allons.

D. FERNAND.

Tantôt, tantôt. Revenez à votre robe; montrez-la moi, & ſoyez ſûr que ce n'eſt ni pour une ſœur, ni pour une femme, que j'en veux faire l'épreuve.

ARLEQUIN.

Oh mais, tant pis!

Air: *Pierre Bagnolet.*

Car on ne voit, quoi que l'on faſſe,
Sans l'un ou l'autre, que du noir.

D. FERNAND.

Montrez-la moi toujours, de grace.
Je vous dis que je la veux voir !
Je la veux voir !
Je la veux voir !

ARLEQUIN.

Mais vous ne verrez que la place.

D. FERNAND.

Peut-être ; c'eſt un à-ſavoir.

ARLEQUIN.

Ah, vous le prenez ſur ce ton-là ! vous en allez être convaincu. [*Il déploie la robe, & dom Fernand demeure tout étonné & très-affligé de ne voir que du noir.*]

D. FERNAND.

Quoi, c'eſt là du couleur de feu ?

ARLEQUIN.

Le plus beau ponceau du monde.

D. FERNAND.

Et il y a là de la broderie ?

ARLEQUIN.

La plus belle & la plus riche qu'on puiſſe imaginer. S'il y avoit ici quelque frere ou quelque mari comme il me faut, vous verriez, vous verriez ce qu'il en diroit. Mais quand je vous dis que ce n'eſt pas pour vous que ces raretés-là ſont viſibles.

D. FERNAND.

Malheureuſe Elvire! ô ſœur indigne de moi!

ARLEQUIN.

Dès que vous n'avez point de ſœur, & que vous ètes curieux, croyez-moi :

Air : *J'en ris comme elle.*

Pour pouvoir d'un ſi beau tréſor
Être témoin fidelle,
Mariez-vous, comme un milord,
A quelque jouvencelle
De bas âge, & qui ſoit encor
A la mamelle.

D. FERNAND.

D. Balivernos, il faut me rendre un ſervice. Êtes-vous diſcret?

ARLEQUIN.

Oui; parlez.

D. FERNAND.

J'épouſe tout-à-l'heure une jeune perſonne; & je vous avouerai une choſe.

Air : *Le branle de Metz.*

Son frere, qui la gouverne,
Reçoit chez lui quelquefois
Certain cavalier François....

ARLEQUIN.

C'en eſt aſſez; je diſcerne,
Et je devine cela;

Ce cavalier vous lanterne ;
Il eſt françois ; vous voilà
Au fait de ces meſſieurs-là.

Air : *Des feuillantines.*

On ne peut les héberger
Sans danger
Dans le pays étranger ;
C'eſt là leurs grandes manies,
De planter [*bis*] des colonies.

D. FERNAND.

Je tiens nos femmes & nos ſœurs très-mal en ſûreté où ils ſont.

ARLEQUIN.

Air : *Larira.*

Vous avez raiſon, la Plante ;
Ils ſont tous ſur ce ton-là, larira.

Après tout, ils ne font à autrui que ce qu'ils veulent bien qu'on leur faſſe.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Quand je fus chez eux auſſi
Montrer cette robe-ci ;
Freres & maris,
Sur-tout à Paris,
La virent toute unie ;
Preſque perſonne, en ce pays ;
Ne vit ma broderie,
Lonla,
Ne vit ma broderie.

D. FERNAND.

Oh çà, vous comprenez donc à préſent mon deſſein, qui eſt de faire voir cette robe au frere de ma maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Bien aviſé ! Vous ſaurez par-là que penſer de la ſœur.

Air : *Les amours triomphans.*

Je vous en ſuis garant :
Car ſi ce frere,
De la robe ignorant
Tout le myſtere,
La trouve toute noire,
L'innocent vous l'avoûra ;
Alors, preuve notoire
Que notre François aura,
Talera, &c.

Qu'eſt-ce que c'eſt ? vous voilà tout penſif. Voudriez-vous de moi quelque nouveau prodige qui vous ? . . . .

D. FERNAND.

Ah ! je ne ſuis que trop convaincu de votre. . .

ARLEQUIN.

Non pas pour vouloir vous perſuader, mais pour vous amuſer dans vos rêveries amoureuſes.

D. FERNAND.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Je vais faire tomber des nues un divertiſſement.

Air : *Ho, ho, tourelouribo!*

Dom Balivernos a votre affaire,
Ho, ho, tourelouribo!
A moi, peuple élémentaire!
Ho, ho, tourelouribo!
[*Les danſeurs paroiſſent.*]
Chantez, danſez, pour me plaire,
Ho, ho, ho, tourelouribo!

Air : *Du Tapedru.*

Bluâtre Ondain,
Que le corps vous frétille
Plus dru qu'une anguille!
Gnome ſouterrein,
Bondiſſez comme un daim!
Sylphe, imitez,
A chaque capriole,
Un balon qui vole!
Salamandre, ayez
Le feu deſſous les pieds!

Danſe d'eſprits élémentaires.

ARLEQUIN.

Quelque petite maxime d'opéra maintenant.

UNE NYMPHE.

Air : *Muſique de M. R.*

Dans la flamme & les airs, ſous la terre & dans l'onde,

L'Amour vole indifféremment ;
Cet aimable maître du monde
Eſt par-tout dans ſon élément.
Il ſuit le cyclope horrible
A l'entour de ſes fourneaux ;
La nymphe inacceſſible,
Juſques ſous les eaux ;
Le buveur inſenſible,
Au fond des caveaux ;
Et l'oiſeau paiſible,
Aux nids les plus hauts.
Dans la flamme & les airs, ſous la terre & dans l'onde,
L'Amour vole indifféremment ;
Cet aimable maître du monde
Eſt par-tout dans ſon élément.

La danſe recommence.

VAUDEVILLE.

PLAIRE à qui ſait nous charmer,
Eſt des biens le moins frivole ;
Avec l'heureux tems d'aimer,
Le tems des plaiſirs s'envole.
Vivons & mourons en aimant :
La tendreſſe eſt notre élément.

POUR UNE SYLPHIDE.

VOUS, dont l'amour turbulent,
Comme l'air, eſt plein d'orages,

D'un doux racommodement
Vous avez les avantages.

Vous, vivez toujours en aimant :
La tendresse est votre élément.



SCENE XII.

ARLEQUIN, D. FERNAND.

ARLEQUIN.

Eh bien, que dites-vous de cela?

D. FERNAND.

Que vous êtes, en effet, un homme extraordinaire.

ARLEQUIN.

Je vais maintenant satisfaire la curiosité de plusieurs gens de la ville & de la campagne, qui m'attendent avec la plus grande impatience, pour voir ma robe merveilleuse. Adieu.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Air : *La verte jeunesse.*

QUELLE moquerie !
A la ville, aux champs ;
Pour ma broderie
Point d'yeux clairvoyans !
Si riche & si belle,
Parmi les humains,
Ne trouvera-t-elle
Que des quinze-vingts ?

D. FERNAND.

Patience aussi ; vous ne la venez de montrer encore qu'au frere d'une fille-de-chambre, & qu'au mari d'une jolie limonadiere : que vouliez-vous qu'ils y vissent ? sont-ce là des gens dans le cas d'en juger ?

ARLEQUIN.

Amenez-m'en donc.

D. FERNAND.

Mon valet Guzman va venir.

Air : *Zeste zeste zeste.*

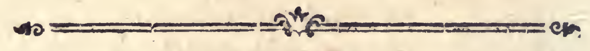
Il en jugera bien ;
Car sa femme est fort sage :
Tout du moins son langage,
Son geste, son maintien,
Et son dehors modeste,
Semblent répondre de cela.

ARLEQUIN.

Et zeste zeste zeste !
Cette robe découvrira
Bientôt le reste.

D. FERNAND.

Bon, le voici. Déployez votre robe, & voyons ce qu'il en en dira.



SCENE II.

D. FERNAND, GUZMAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *dépliant sa robe, & l'exposant comme un tableau de chantre du Pont-Neuf, dit, pendant qu'il plante le bâton :*

Air : *La beauté, la rareté, la curiosité.*

VIENNE voir qui pourra de ma robe nouvelle
La beauté !

C'eſt le droit du garçon dont la ſœur eſt pucelle,
La rareté ;
Ou de l'heureux époux, dont la femme eſt fidelle,
La curioſité.

GUZMAN.

Air : *Des fraiſes.*

La mienne ne triche pas.

ARLEQUIN.

Nous allons le connoître.

GUZMAN.

Je verrai le canevas
Tout brodé du haut en bas.

ARLEQUIN.

Peut-être, peut-être, peut-être.

GUZMAN.

Air : *Talaleri, talalerire.*

Parbleu, mettez de la partie
Ce bon mari qui paſſe là.
A l'aſpect du noir, je vous prie,
Voyons un peu ce qu'il dira ;
A ſes dépens nous allons rire.

ARLEQUIN.

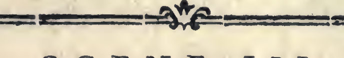
Volontiers.

GUZMAN.

Talaleri, talaleri, talalerire.

Air : *Belle brune.*

Lazarille, Lazarille !



SCENE III.

D. FERNAND, LAZARILLE, ARLEQUIN, GUZMAN.

LAZARILLE.

QUOI ? qu'eſt-ce ? A brailler ſi fort
Qui diable ainſi s'égoſille ?

GUZMAN.

Lazarille !
Lazarille !

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je ne veux pas qu'on te dérobe
Le plaiſir de conſidérer
Les raretés de cette robe
Qu'on a promis de te montrer.

LAZARILLE.

Air : *Turelututu rengaîne.*

Voyons donc cette ſimare,
Si rare, ſi rare,
Dont l'on fait tant de fanfare.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

La broderie aſſurément
Eſt toute des plus belles.

GUZMAN.

Montrez, montrez-nous ſeulement,
J'en dirai des nouvelles.

ARLEQUIN.

Même air.

Mon ami, vous couchez gros jeu;
Car peu de gens l'ont vue.

GUZMAN.

Montrez, vous dis-je... Ah, ventrebleu!

[*Arlequin déploie là ſa robe tout-à-coup.*]

Aurois-je la berlue?

[*Il ſe frotte les yeux.*]

ARLEQUIN.

Air: *De quoi vous plaignez-vous?*

Vous vous frottez les yeux;
Vous voyez tout noir, je gage:
Vous vous frottez les yeux,
Et n'en voyez pas mieux.

GUZMAN, *tout bas.*

Il a raiſon, dont j'enrage. [*haut.*]
Vous vous trompez, mon ami;
C'eſt qu'un ſi bel ouvrage
M'a d'abord ébloui. [*à part.*]
Ah, la carogne!

ARLEQUIN, *à part.*

Il le prend bien; profitons-en. [*haut.*] Oh ça; vous voyez donc la broderie & le couleur de feu?

GUZMAN.

Si je les vois? assurément. Et qui est-ce qui ne les verroit pas?

LAZARILLE.

Ma foi, c'est moi.

D. FERNAND, *à part.*

Que je suis à plaindre! ô Elvire! Elvire!

GUZMAN.

Je ne puis me lasser de l'admirer. [*bas.*] La chienne!

ARLEQUIN, *à part.*

L'impudent! [*haut.*] Remerciez bien votre femme.

Air: *Ma sœur, je vous félicite.*

Ami, je vous félicite;
Voilà sa vertu dans son jour.
Oh ça, soyez donc dans la suite,
Sûr de son tourelour, tourelour,
De son tendre & fidele amour.

GUZMAN.

Grace au ciel! je sais maintenant à quoi m'en tenir.

ARLEQUIN.

Eh bien, que dites-vous de cette robe? Croiriez-vous qu'elle paroît noire à bien des gens?

GUZMAN.

Air: *Ce n'est qu'une médisance.*

Quoi! ce ponceau merveilleux

Seroit noir à bien des yeux ?
Ce n'eſt qu'une médiſance.

LAZARILLE.

Au fond, comme en apparence,
Noir il a toujours été,
L'eſt, & le ſera, je penſe;
C'eſt la pure vérité.

ARLEQUIN, *à Guzman.*

[*Arlequin rit en montrant du doigt Lazarille, qui rit auſſi du bout des dents.*]

Et de la broderie, qu'en dites-vous ? heim?

GUZMAN *s'écrie :*

Air : *Pour la baronne.*

Ah, qu'elle eſt belle !

LAZARILLE.

Par la ſambleu ! vous avez tous
Perdu, je penſe, la cervelle.

GUZMAN, *à D. Fernand.*

Et vous, monſieur, qu'en dites-vous ?
[*Montrant du bout du doigt un endroit de la robe.*]
Ah, qu'elle eſt belle !

Air : *Carillon de Nantes.*

Ce bouquet
Eſt parfait !

D. FERNAND.

Je me tais ; mais en ſecret
J'enrage,
J'enrage !

LAZARILLE.

Air : *Il faut que je file, file.*

Heureux mortels que vous êtes,
De voir ce qu'on ne voit pas !

GUZMAN.

C'eſt qu'il eſt ſi peu de têtes,
Si peu de maris, hélas,
Qui ne ſoient pourvus d'aigrettes !

ARLEQUIN.

Et vous êtes dans le cas,
Heureux mortels que vous êtes,
De voir ce qu'on ne voit pas !

Oh çà, je vais maintenant vous expliquer les hiſtoires que vous voyez repréſentées ſur cette robe. Comme elle ſert de clef à l'hiſtoire ſecrete des maris, on a pris plaiſir d'y peindre les eſpiégleries de quelques femmes.

Air : *Des pendus.*

[*Arlequin montre avec une baguette ſur la robe.*]

Vous voyez là, premiérement,
L'hiſtoire d'un grand accident,
A l'encontre d'un commiſſaire,
Qui, comme il advient d'ordinaire,
Met la police chez autrui,
Et ne la peut mettre chez lui.

LAZARILLE, *tirant ſes lunettes & les mettant.*

Qui diantre ! cela ſeroit-il comme il le dit ?

Attendez donc que je prenne des lunettes ; car au diable ſi j'y vois rien.

GUZMAN, *à part.*

Je n'y vois pas davantage que ce vieux cocu là. [*haut.*] Après, ſeigneur Balivernos, après ? Contez-nous ça, contez-nous ça, de ce commiſſaire.

ARLEQUIN.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Voyez, tandis qu'il fait en maître
Jeter ici par la fenêtre
Les meubles d'un tendron dolent,
Les ſiens, chez lui, ſaiſis d'emblée
Par cet huiſſier nommé Galant,
A qui l'on donne main-levée.

GUZMAN.

Hélas, les pauvres maris ne ſauroient être par-tout ! [*à part.*] Ouf, je creve !

LAZARILLE, *eſſuyant ſes lunettes.*

Eh mais ! je ſuis donc aveugle ? [*Il les remet.*]

ARLEQUIN, *à D. Fernand.*

Ah, ſeigneur, quel dommage que vous n'ayez point de ſœur !

GUZMAN.

Qui vous dit que le ſeigneur dom Fernand....

D. FERNAND.

Te tairas-tu ?

GUZMAN, *à part.*

C'eſt-à-dire qu'Elvire ne vaut pas mieux que ma femme.

ARLEQUIN, *continuant de montrer.*

Air précédent.

Voyez là cet époux honnête,
Chez qui ce grand repas s'apprête,
Qui prend ſes gants & ſon manteau,
En faveur de ce bon apôtre,
Celui qui donne le cadeau,
Qui vient de quitter l'un & l'autre.

GUZMAN, *à Lazarille.*

(*Sur le ton des deux derniers vers.*)

Ami, voilà votre tableau ;
Cette hiſtoire eſt toute la vôtre.

LAZARILLE.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Je ne ſais qu'en penſer pourtant.

GUZMAN.

Vas, tais-toi, pauvre bête.

LAZARILLE.

Les cornes, en les écoutant,
M'en viennent à la tête.

GUZMAN.

Elles y étoient bien toutes venues auparavant.

ARLEQUIN.

Air : *Peuple infidele & barbare.*

Voyez ce juge à l'auditoire,

Qu'une belle ſerre de près ;
Par un arrêt contradictoire,
Il lui fait gagner ſon procès,
Tandis que, ſans ſavoir un mot
De droit ni de chicane,
Sa femme chez lui, par défaut,
En ſecret le condamne.

LAZARILLE, *ſerrant ſes lunettes, au parterre.*

Air : *Pierre Bagnolet.*

Y voyez-vous donc quelque choſe ?
Meſſieurs, parlez de bonne-foi.
Le croirai-je ? ou s'il en impoſe ?
Du noir eſt tout ce que je voi.

GUZMAN, *lui touchant ſur la tête.*

Oh, je le croi !
Oh, je le croi !

LAZARILLE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

GUZMAN.

Pour cauſe
Que ta femme ſait mieux que toi.

LAZARILLE.

Oh, je m'impatiente à la fin de tout ceci, & je ſuis las de voir que je ne vois rien.

[*Il s'en va.*]

SCENE IV.

D. FERNAND, GUZMAN, ARLEQUIN.

GUZMAN.

COMMENT y verroit-il quelque chose, quand il a des cornes qui crevent les yeux à tout le monde, & qu'il n'en voit rien lui-même?

ARLEQUIN.

Air : *J'en avons tant ri.*

Il est de ces gens tant & plus ;
J'en avons tant vus.
A quoi rêvez-vous là-dessus?

GUZMAN.

Peste soit la pécore !

ARLEQUIN.

J'en avons tant vus !
J'en verrons bien encore.

GUZMAN.

Poursuivez, poursuivez, seigneur Balivernos, & dites-nous un peu [*marquant un endroit de la robe*] ce que cela représente. Voilà un homme d'une plaisante figure.

ARLEQUIN, *bas.*

Je vais payer ton effronterie. [*haut.*] Cet

homme là fait (*de telle ou telle façon ; il dépeint Guzman*).

GUZMAN, *à part.*

Cela me reſſemble.

ARLEQUIN.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

C'eſt un des plus prudens maris,
Qui comme un autre s'y voit pris ;
Mais qui, dans ſon malheur, eſt ſage ;
Et qui, loin de jeter ſon feu,
Prenant la choſe avec courage,
Fait bonne mine à mauvais jeu.

GUZMAN, *embarraſſé.*

Oui-dà ? Et cette femme ?

ARLEQUIN.

Quelle femme ? C'eſt un moulin-à-vent, que vous me montrez.

GUZMAN.

Eh, oui ; ce moulin-à-vent ? c'eſt ce que je voulois dire. J'ai ſi fort ma femme en tête que... [*bas.*] Ah, la guenon ! nous compterons enſemble tantôt.

D. FERNAND, *à part.*

Je ne puis plus me contenir, ſeigneur Balivernos ; repliez cette robe, & rentrons.

SCENE V.

D. FERNAND, ARLEQUIN, OLIVETTE, GUZMAN.

OLIVETTE.

AH, ah, je vous y attrape donc, monſieur le pendard!

Air : *Le fameux Diogene.*

Quoi, malgré ma défenſe,
Vous avez l'impudence
D'aller au charlatan?
[*à Arlequin.*]
Et toi, maudit ſatyre,
Donne, que je déchire
Ta robe de Satan.

GUZMAN.

Elle me querellera encore!

ARLEQUIN, *froidement.*

Qui eſt cette femme là?

GUZMAN.

C'eſt mon honnête épouſe.

ARLEQUIN.

Comment, madame! Mais vous n'y penſez donc pas.

Air : *M. Charlot.*

Quand votre époux
Voit la robe brodée,
Qui confirme l'idée
Qu'il avoit de vous ;
Quand, grace à nous,
Votre sageſſe éclate
Sous les yeux de tous,
Vous nous grondez ?
Vous êtes une ingrate.

OLIVETTE, *étonnée.*

Vous me confondez.

D. FERNAND.

Reſte de l'air de M. Charlot.

Oui, charmante Olivette,
Cette robe, à nos yeux,
De la vertu parfaite,
Par un trait merveilleux,
Vient de rendre un ſûr témoignage ici.

ARLEQUIN.

Voilà le grand-merci.

D. FERNAND, *à Guzman.*

Air : *Si dans le mal qui me poſſede.*

Tu la croyois déjà fidelle ;
T'en voilà plus ſûr maintenant.
Si tu l'aimois auparavant,
Guzman, que ton reſpect pour elle,

Et tes feux redoublent encor.
Aime-la bien ; c'eſt un tréſor.

ARLEQUIN, *en s'en allant, à Guzman.*
C'eſt un tréſor ! un tréſor !



SCENE VI.

GUZMAN, OLIVETTE.

GUZMAN, *après avoir conſidéré quelque tems ſa femme en ſilence.*

EH bien, monſieur le Tréſor, qu'eſt-ce que c'eſt ? vous ne dites mot ?

Air : *Lanturelu.*

Quelle eſt donc, m'amie,
Ta réflexion ?
Tu parois ravie
D'admiration,
Et toute adhurie
D'ouir vanter ta vertu.

OLIVETTE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.
On ne dit rien qui m'étonne.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mais c'eſt que tes doutes, pour moi,
Ne ſont pas des riſées ;

Et

Et que j'enrage, quand je voi
Mes plaintes méprisées.
Tu m'ajoutes donc moins de foi
Qu'à des billevezées.

GUZMAN.

Billevezées ! Oh, je ne prends pas ceci pour des billevezées, moi.

OLIVETTE.

Vas, je les méprise trop, pour m'en prévaloir. Tiens, ton Balivernos est un fourbe honnête, qui flatte agréablement ses dupes. Il leur fait accroire que sa broderie n'est visible qu'à ceux à qui l'on voudroit ressembler; Galbanon. Sa robe sera une robe ordinaire, & sa broderie également invisible à tout le monde.

GUZMAN.

La regle n'est pas si générale que je n'y sache plus d'une exception. Oh, que non ! tout le monde n'a pas le privilege de voir la broderie.

OLIVETTE.

Je gage que si.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Ton sentiment n'est pas le nôtre ;
Oui, le mari d'une Albreda
Qui danseroit à l'opéra,
La verroit comme un autre.

GUZMAN.

Vas donc demander, par exemple, à Lazarille, comment il l'a vue.

OLIVETTE.

Quoi! il l'auroit vue noire?

GUZMAN.

Comme mon chapeau.

OLIVETTE.

Et toi, brodée? Oh bien, à la bonne heure: cela me passe; & j'en reviens toujours à dire, que je veux être crue quand je parle. Entends-tu?

GUZMAN.

Ah, ma petite femme, je vous demande bien pardon!

OLIVETTE.

Et je t'avois défendu de tenter cette épreuve-là.

GUZMAN.

Hélas! je t'assure que j'en ai la mort au cœur.

OLIVETTE.

Et c'est une marque que tu osois avoir encore de mauvais soupçons contre moi.

GUZMAN.

J'avois le plus grand tort du monde, assurément.

OLIVETTE, *levant la main.*

Et tu mériterois que je recommençasse à te...!

GUZMAN, *froidement.*

Eh, ma femme, tout doucement, s'il vous plaît. J'ai voulu me ſatisfaire ; je ſuis content : je ſuis cocu ; que je ne ſois pas encore battu.

OLIVETTE, *outrée.*

Comment, ſcélérat ! que veut dire ceci ? Songes-tu . . .

GUZMAN, *perdant contenance.*

Air : *Des trembleurs.*

Songe toi-même à te taire !
Ne fais pas tant la Mégere.
C'eſt à moi d'être en colere
De ce que je viens de voir.

OLIVETTE.

Quoi, malgré l'eſtime, traître,
Que tout-à-l'heure ton maître
Pour ta femme a fait paroître . . .

GUZMAN *crie de toutes ſes forces.*

Je n'ai rien vu que du noir !

OLIVETTE, *ſe mettant à pleurer.*

Oh, du noir, du gris, du jaune !

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Ayes vu ce que tu voudras !
Je ne m'en dédis pas. *bis.*
Je n'ai que trop fait mon devoir.

GUZMAN.

Je n'ai vu que du noir ! *bis.*

OLIVETTE.

Eh bien, c'eſt qu'il n'y a peut-être que du noir.

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Guzman, vous n'êtes pas ſage !

GUZMAN.

Non, non, je ſuis fou,
A t'étrangler dans ma rage,
Si j'en croyois mon courage,
Et moi itou,
Et moi itou !

SCENE VII.

GUZMAN, ARLEQUIN, OLIVETTE.

ARLEQUIN.

QUEL bruit eſt-ce que j'entends donc ? Qu'eſt-ce à dire, mon ami ? Je crois que vous querellez votre femme.

Air : *Y-avance.*

Quoi donc, après vous avoir fait
Expérimenter un ſecret
Qui démontre ſon innocence ?

OLIVETTE, *lui donnant un ſoufflet.*

Y-avance, y-avance, y avance,
Avec ta belle expérience.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, GUZMAN.

ARLEQUIN.

OUAIS, vous avez là une femme bien acariâtre!

GUZMAN.

Ne sçavez-vous pas comme les femmes de bien sont faites?

Air : *Joconde.*

Faut-il que vous vous étonniez
De l'humeur de la dame?
Comme si jamais vous n'aviez
Connu d'honnête femme:
C'est un privilege qu'ont eu
De tout tems les Lucreces,
D'être, pour prix de leur vertu,
Un tant soit peu diablesses.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Que voulez-vous, mon enfant?

Air : *De la ceinture.*

La flatteuse s'en fait conter,
Et la prude sans cesse gronde.
Voilà comme on ne peut goûter
De parfait bonheur en ce monde.
Heureux du moins d'avoir, de deux choses,

la meilleure ! car avouez que c'eſt un grand ſoulagement pour un homme, de dire & de pouvoir penſer : j'ai une honnête femme !

GUZMAN.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ſuis charmé que vous goûtiez ce bonheur-là, & enchanté que j'aie eu celui de vous en procurer la connoiſſance.

GUZMAN.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Bien de la grace. Adieu, ſeigneur.
Je vais apprivoiſer l'humeur
De cette bête fiere.

ARLEQUIN.

Fort bien.

GUZMAN.

De la bonne maniere,
Vous m'entendez bien.

ARLEQUIN, *à part.*

Mieux que tu ne crois. [*haut.*] Allez, mon ami, allez, & ne vous y épargnez pas. Comme j'aime les prodiges, mon grand plaiſir à moi, c'eſt de voir la paix entre gens mariés. [*ſeul.*] Il y a ma foi bien de la charité de pacifier comme cela des ménages ! Mais j'apperçois notre amoureux tranſi, toujours triſte & rêveur, à ſon ordinaire. Il a grand tort.

SCENE IX.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ALLONS, monſieur.

Air : *Allons gai.*

Sortez de rêverie ;
Quittez cet air fâcheux.
Point de mélancolie !
Vous êtes trop heureux.
Allons gai, &c.

[*Il veut faire danſer ſon maître.*]

LÉANDRE.

Eh, laiſſe-moi avec tes ſaillies à contretems ! tu vois un homme au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

LÉANDRE.

Je viens de laiſſer dom Pedre à la porte de dom Fernand ; l'on va partir pour la cérémonie !

Air : *Charmante Gabrielle.*

O fortune cruelle !
J'en mourrai.

ARLEQUIN.

Diablezot !

LÉANDRE.

Adieu, chere Iſabelle.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit du nigaud!

LÉANDRE.

Cher Arlequin, je cede
Aux coups du ſort.
Dom Fernand la poſſede!
Ton maître eſt mort!

ARLEQUIN.

Avant qu'on vous enterre, monſieur, dites-moi une choſe : que vous diſoit dom Pedre?

LÉANDRE.

Hélas! dom Pedre me perçoit le cœur, en me témoignant un vrai regret de manquer mon alliance: & pourquoi en ſuis-je là? Par une ſotte timidité qui m'a fait parler trop tard.

Air : *Joconde.*

J'ai perdu, par ce ſeul défaut,
L'objet de ma tendreſſe.
Hélas! un jour ou deux plus tôt
J'obtenois ma maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Vraiment, je ne m'étonne point,
Si la choſe vous pique;
Martin peſta, quand pour un point
Il perdit ſa bourrique.

Remettez-vous ; elle n'eſt pas perdue.

Air : *Lerela.*

Ma robe y va bientôt pourvoir.

LÉANDRE.

Hé, tais-toi, ceſſe de vouloir
Me repaître d'une chimere !

ARLEQUIN.

Lerela lerelanlere. . . .

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

L'on gebera la pilule,
Ou je ne ſuis qu'un butor.

LÉANDRE.

De ton projet ridicule
Tu veux que j'eſpere encor !
Non, non.
Dom Fernand a trop de raiſon.
Ne le crois pas ſi crédule.

ARLEQUIN.

Non, non,
Dom Fernand, malgré ſa raiſon,
Avalera le goujon.

Vous parlez, vous parlez ; ſavez-vous où tout en eſt, pour parler ?

LÉANDRE.

Eh, où tout en peut-il être, que tout ne me ſoit funeſte ?

ARLEQUIN.

Air : *Le long de çà, le long de là.*

Votre entêtement m'étonne,
Quand on vous dit qu'on vous va
Faire voir votre bec jaune,
Et que dom Fernand en a,
Le long de çà,
Le long de là,
Tout le long de l'aune :
Jamais il n'en reviendra.

LÉANDRE.

Il feroit affez fimple....

ARLEQUIN.

Et comment ne le feroit-il pas, quand tout le monde eft d'intelligence avec moi pour l'abufer ? Guzman, qu'affurément je n'avois pas embouché pour vous faire accroire que fa femme étoit fidelle, a vu par vanité, en préfence de dom Fernand, tout ce que j'ai voulu qu'il vît fur ma robe.

LÉANDRE.

Oui ! cela doit avoir fait un bon effet.

ARLEQUIN.

Et votre rival actuellement la montre à huit ou dix voifins, tant freres que maris, qui nous rendent le même fervice.

LÉANDRE.

Ils font donc au fait?

ARLEQUIN.

Il ne faut point douter que Guzman n'ait jaſé. Ils prennent, comme lui, le parti de la diſcrétion, comme le plus ſenſé. Il faut les voir & les entendre ! [*Il rit.*] La belle robe ! compere, admirez-moi cela ! hein ? Qu'en dites-vous ? Oui, ma foi, voilà de la beſogne bien faite ! Seigneur D. Fernand, envoyez-moi votre brodeur ! Cependant l'un ſe gratte à l'oreille, l'autre au front ; celui-ci grince les dents, celui-là mord ſes pouces ; & je vous garantis plus d'une pauvre femme qui n'y penſe pas, bien étrillée tantôt de cette affaire-là.

LÉANDRE.

Je ſuis fâché, à travers tout cela, qu'Elvire en ſouffre dans l'eſprit de ſon frere.

ARLEQUIN.

Air : *Comment faire.*

En même tems que je vous ſers,
Il eſt bien vrai que je deſſers
Cette ſœur auprès de ſon frere.
Tant pis pour elle ! Je voudrois
Contenter tout le monde ; mais
Comment faire ?

Ah, j'apperçois dom Pedre, avec dom Fernand : la robe eſt montrée ; profitez-en. Serviteur.

[*Il ſort.*]

SCENE X.

D. FERNAND habillé comme au commencement, D. PEDRE, LAZARILLE, LÉANDRE.

D. FERNAND.

ENFIN, dom Pedre, vous avez donc vu la robe toute noire?

D. PEDRE.

Et comment donc?

D. FERNAND.

Adieu, plus d'alliance.

D. PEDRE, *avec étonnement.*

Plus d'alliance? Quel difcours!

D. FERNAND.

Ma fœur eft indigne de vous, & la vôtre n'eft digne que de...

LAZARILLE.

Que diable tout ceci veut-il dire?

D. FERNAND, *voyant entrer Léandre, continue ce qu'il avoit commencé.*

Que de ce cavalier François, à qui elle eft due. [*à Léandre.*] Je vous cede Ifabelle; époufez-la, monfieur; j'y renonce, & je vous tranfmets tous

les droits que la parole de D. Pedre me donnoit ſur elle.

LÉANDRE.

L'offre eſt trop agréable, pour ne pas l'accepter ; & pour peu que D. Pedre y conſente. . . .

D. PEDRE.

Ah, de tout mon cœur! Allez, monſieur, allez en porter vous-même la nouvelle à ma ſœur. Quel myſtere eſt-ce que ceci ? Sur quoi donc enfin fondez-vous de ſi étranges ſoupçons ?

D. FERNAND.

Air : *Je ne ſuis que ſa ſuivante.*

Sur le témoignage conſtant
De cette robe, qui m'apprend
Ce que l'ardeur qui me dévore,
Voudroit que j'ignoraſſe encore.

LAZARILLE, *à D. Pedre.*

Entendez-vous quelque choſe à tout cela ?

D. PEDRE.

Pas plus que toi.

D. FERNAND.

Vous aurez peut-être oui parler d'un certain fameux D. Balivernos ?

D. PEDRE.

D. Balivernos ! Non.

D. FERNAND.

C'eſt un homme extraordinaire, qui, par un

ſecret ſurnaturel, a ſu broder une robe de façon qu'il n'y a que les freres & que les maris, dont les ſœurs & les femmes ſoient ſages, qui voient cette broderie. Elle eſt inviſible pour tout autre. Vous avez une ſœur auſſi bien que moi; cette robe me paroît noire & toute unie, auſſi bien qu'à vous: concluez.

LAZARILLE.

Je conclus à des cornes. Je ſuis bâté! Je ſuis ſanglé! Ah, la maſque! attends! attends! je te...

D. PEDRE.

Air: *Menuet de M. Granval.*

Calme le courroux qui t'enflamme.

LAZARILLE.

Comme vous en parlez, ſeigneur!
Il s'agit, pour moi, d'une femme;
Mais pour vous, ce n'eſt qu'une ſœur.

D. PEDRE.

Demeure, te dis-je. [*à D. Fernand.*] Quoi! vous êtes aſſez bons pour croire qu'il y a ſur cette robe une broderie que nous ne voyons pas?

LAZARILLE.

Pourquoi non, monſieur? Cette broderie-là, quoiqu'inviſible, pourroit fort bien être réelle.

Air: *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Semblable à ces cornes honnêtes,
Qui s'élevent ſur tant de têtes,

Grandes comme des échalas,
Sont-elles plus en évidence ?
Et parce qu'on ne les voit pas,
Doute-t-on de leur exiſtence ?

D. FERNAND.

Et qui vous diroit que Pierrot, dont la femme eſt vertueuſe, & cinq ou ſix freres plus heureux que nous, viennent de voir cette broderie, invisible à nous ſeuls ? Que diriez-vous ?

D. PEDRE.

Qu'ils étoient ſans doute inſtruits du ſecret de la robe, & qu'ils n'ont pas voulu avouer tout haut ce qu'ils craignoient qui ne les déshonorât.



SCENE XI.

D. FERNAND, D. PEDRE, LAZARILLE, OLIVETTE, GUZMAN.

OLIVETTE.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

A l'aide, à l'aide, à l'aide !
Le diable le poſſede,
De me rouer ainſi de coups :
Peſte ſoit du maudit jaloux !

GUZMAN, *entrant, un bâton à la main.*

Air : *Je paſſe la nuit & le jour.*

Me donner un pareil ſoufflet !
Tenez-la bien, que je l'aſſomme !

OLIVETTE, *ſe cachant derriere D. Pedre.*

Meſſieurs, ſauvez-moi, s'il vous plaît,
Des brutalités de cet homme.

D. PEDRE.

Tu n'es qu'un brutal, en effet ;
Voyons, qu'eſt-ce qu'elle t'a fait ?

GUZMAN.

Elle m'a fait. . . .
Elle m'a fait. . . .
Je ſais bien ce qu'elle m'a fait.

D. FERNAND.

Air : *Lanturelu.*

Je prétends, ſans rire,
Que tu parles net ;
Vîte.

GUZMAN.

Ah, quel martyre !
La chienne m'a fait. . . .
Puiſqu'il faut le dire. . . .
La chienne m'a fait cocu. . . .

D. PEDRE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

OLIVETTE.

OLIVETTE.

Air : *Vraiment, ma commere.*

En es-tu bien averti ?

GUZMAN.

Vraiment, ma commere, oui.

D. FERNAND.

Tu vois donc ma robe noire ?

GUZMAN.

Vraiment, mon compere, voire ;
Vraiment, mon compere, oui.

D. FERNAND.

Air : *A la façon de barbari.*

Comment donc en si peu de tems
Cela s'eſt-il pu faire ?
Mon ami, tout-à-l'heure aux gens
Vous disiez le contraire.
Vous nous en vantiez la façon...

GUZMAN.

La faridondaine, la faridondon.

D. FERNAND.

Ton œil en étoit ébloui....

GUZMAN.

Biribi.
A la façon de barbari,
Mon ami.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Tout ça n'étoit que des fables.
J'ai vu la robe d'abord,

Plus noire que tous les diables,
Comme je la vois encore.

D. FERNAND.

Air : *Que Dieu béniſſe la beſogne !*

Et pourquoi donc me faiſois-tu
Le faux rapport qui m'a perdu ?

GUZMAN.

Oh, demandez-le à mes ſemblables.
Tous vilains cas ſont reniables.

D. PEDRE, *à D. Fernand.*

Que vous ai-je dit ?

OLIVETTE, *montrant les poings.*

Par la jarnidienne ! ſi j'avois la force comme j'ai le courage....

D. PEDRE.

Patience, m'amie. [*à Guzman.*] Et n'as-tu pas parlé de la robe à quelqu'un ?

GUZMAN.

A qui a voulu m'entendre. J'étois bien aiſe, moi, que mes voiſins euſſent part au gâteau.

D. PEDRE, *à D. Fernand.*

Air : *Des fraiſes.*

Commencez-vous donc, ſeigneur,
Maintenant à comprendre
Que la robe eſt une erreur,
Et votre homme un impoſteur ?

OLIVETTE.

A pendre, à pendre, à pendre.

SCENE XII.

D. FERNAND, D. PEDRE, ELVIRE, ISABELLE, LÉANDRE, GUZMAN, OLIVETTE.

D. FERNAND, *tout ému, à Léandre.*

SEIGNEUR Léandre, dites-moi, avez-vous une ſœur?

LÉANDRE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

D. FERNAND.

Répondez, de grace; avez-vous une ſœur?

LÉANDRE.

Oui. Ma mere, depuis dix ans que j'étois fils unique, s'eſt aviſée de m'en donner une, il y a cinq ou ſix mois, qui eſt en nourrice.

GUZMAN.

En nourrice! Ah, pardi! peut-être que celle-là ſera pucelle.

D. FERNAND, *plus ému.*

Et comment trouvez-vous ma robe?

LÉANDRE.

Quelles queſtions ſont-ce là?

D. FERNAND.

J'ai de fortes raiſons pour vous les faire. De quelle couleur voyez-vous ma robe?

LÉANDRE, *d'un air étonné & naïf.*

Noire.

D. FERNAND, *avec un geſte de déſeſpoir.*

Noire! Ah, je ſuis trompé!

GUZMAN, *avec un tranſport de joie.*

Et moi auſſi!

D. FERNAND.

Je ſuis trahi!

GUZMAN.

Et moi, non! Touche là, Olivette; ſans rancune!

D. FERNAND, *à D. Pedre.*

Pardonnez-moi, mon cher D. Pedre, en faveur d'Elvire, l'offenſe que j'ai pu vous faire en tout ceci. [*à Iſabelle.*]

Air: *Le ſeigneur Turc a raiſon.*

Je me ſuis bien attiré
La douleur mortelle
Dont je me ſens déchiré;
J'ai pu vous croire infidelle;
Je porte au fond des déſerts
Mes pleurs, ma honte & mes fers.
Adieu, chere Iſabelle!

(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

D. PEDRE, LÉANDRE, ELVIRE, ISABELLE, GUZMAN, OLIVETTE.

GUZMAN, *sur le ton des derniers vers.*

Et moi, ma poulette, & moi,
Nus pieds pour l'amour de toi,
J'irois aux Dardanelles.

OLIVETTE.

Air : *Je n'sçaurois.*

Tu mériterois, infame,
Que tes soupçons fussent vrais ;
Sans encourir aucun blâme,
Je pourrois maintenant... mais
Je n'saurois
Je suis trop honnête femme,
J'en mourrois.

D. PEDRE, *à la compagnie.*

Oh ça, tout ceci vous passe. Je vais....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Non. Je viens de les mettre au fait. Et puisque mon alliance ne vous déplaît pas, excusez un amant qui n'a fait, dans son désespoir, que se prêter à ce qu'on faisoit pour lui. D. Balivernos est mon valet....

SCENE XIV.

TOUS LES ACTEURS *de la ſcene précédente.*

ARLEQUIN *pourſuivi, & bâtonné par une troupe de femmes.*

UNE FEMME.

Air : *Dérouillons, dérouillons, ma commere.*

VERGETONS, vergetons, ma commere ;
Vergetons, vergetons ſes habits.

UNE AUTRE FEMME.

Avec ſa robe il avoit mis. . . .

TOUTES ENSEMBLE.

Vergetons, vergetons ſes habits.

SCENE XV.

D. PEDRE, D. FERNAND, LÉANDRE, ISABELLE, ELVIRE, OLIVETTE, GUZMAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *faiſant une profonde révérence à la compagnie.*

LÉANDRE.

QUE veut dire cela, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ce font des députés du beau fexe, qui m'envoie faire le petit remerciement que vous venez de voir. (*Il déclame en vers.*)

La robe qu'à Creüfe offrit jadis Médée,
Caufa moins de fracas dans Corinthe embrafée,
Que ma robe indifcrete en alloit faire ici.
Des femmes en fureur j'étois à la merci,
Et j'en voyois fur moi déjà fondre une armée,
Quand peu jaloux du fort du malheureux Orphée;

Air : *Quand Iris prend plaifir à boire.*

J'ai calmé leur inquiétude,
En avouant ma turpitude,
Et que le prodige étoit faux.
Après avoir bien ri de l'impofture,
Des coups de bâton fur le dos
Du pauvre dom Balivernos
Ont terminé (*bis*) fon aventure.

OLIVETTE.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Le mien, double traître,
Souffre de cela.

GUZMAN.

Vous deviez bien mettre
Chez nous le hola.

ARLEQUIN.

Bon, bon! que fait-on, mon ami? Peut-être que dans le fond,

Gnia pas d'mal à ça ;
Gnia pas d'mal à ça.

OLIVETTE.

Taisez-vous, dom Balivernos, ou je pourrois bien être une députée du beau sexe, pour vous faire encore un remerciement.

(*L'on entend un grand bruit d'instrumens.*)

D. PEDRE.

C'est le divertissement que je m'étois chargé de tenir prêt. Il n'en est pas moins de saison, & rien ne nous empêche d'en profiter.

Entrée de quatre nations différentes ; un François, un Espagnol, un Turc, un Suisse, avec une femme de chaque nation.

UNE FRANÇOISE *chante.*

La jalousie
Est une frénésie,
Dont l'amour peut aimer l'éclat :
Mais dans les nœuds d'hymen, elle est insupportable ;
Ce qui rend l'amant délicat,
Fait le mari déraisonnable.

(*La danse reprend.*)

VAUDEVILLE.

PAUVRE mari, l'astre malin
Influra, s'il veut, sur ta tête ;
Toute ta viligance en vain
Voudroit conjurer la tempête :

Le plus ſûr eſt de filer doux.
Gâre, gâre, gâre les jaloux !
[*Le chœur répete.*]

Une femme eſt prompte à former
Le plan d'une douce vengeance :
Plus elle a donc de quoi charmer,
Plus on lui doit de confiance.
Le plus ſûr eſt de filer doux.
Gâre, gâre, gâre les jaloux !
[*Le chœur répete.*]

L'Espagnol près de ſa moitié,
Entretient une ſœur écoute ;
Qu'en arrive-t-il ? Sans pitié,
On lui donne ce qu'il redoute.
Le plus ſûr eſt de filer doux.
Gâre, gâre, gâre les jaloux !
[*Le chœur répete.*]

Les Suiſſes, près de leurs flacons,
Sur ce point là rarement grondent ;
De là vient que, dans leurs cantons,
Moins qu'ici les cornes abondent.
Le plus ſûr eſt de filer doux.
Gâre, gâre, gâre les jaloux !
[*Le chœur répete.*]

Au fond du ſerrail d'un ſultan
La jalouſie eſt en retraite ;

De là vient que ſur ſon turban
L'on voit une ſi belle aigrette.
Le plus ſûr eſt de filer doux.
Gâre, gâre, gâre les jaloux!
[*Le chœur répete.*]

VISITEZ, maris ombrageux,
La France, le pays des modes;
Loin d'y voir des maris fâcheux,
Vous en trouverez de commodes.
Le plus ſûr eſt de filer doux.
Gâre, gâre, gâre les jaloux!
[*Le chœur répete.*]

ARLEQUIN, *au parterre.*

MESSIEURS, s'il faut que par malheur
Ceci ne vous amuſe gueres,
Sait-on qui rira de bon cœur?
Les Italiens nos confreres.
Mais ſi vous accourez chez nous,
Gâre, gâre, gâre les jaloux!
[*Le chœur répete.*]

TIRÉSIAS,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE;

Donné à la foire Saint-Laurent en 1722.



AVERTISSEMENT de l'éditeur, & anecdote ſur la piece de Tiréſias, *& ſur* le Mariage de Momus, *ou* la Gigantomachie.

Il ne faut chercher dans ces deux pieces, ni régularité, ni plan, ni conduite; mais beaucoup de gaîté & d'excellentes plaiſanteries. Voici à quelle occaſion elles furent faites l'une & l'autre.

Franciſque, directeur de l'opéra-comique, établi à la foire, étoit ſouvent gêné par les entraves que les comédiens Italiens faiſoient mettre à ſon ſpectacle. Il s'en plaignit un jour à Piron, & lui dit que, s'il n'avoit pitié de lui, il n'avoit plus d'autre reſſource que l'hôpital. Il l'engagea donc à lui compoſer une piece qui pût, par ſa gaîté, lui procurer une bonne recette, & le dédommager par-là de ſes pertes. Piron ſaiſit le ſujet de *Tiréſias*, & s'y arrêta d'autant plus volontiers, que Franciſque étoit beau, & qu'il aimoit, par cette raiſon, à jouer les rôles de femmes, dont il ſe tiroit aſſez noblement dans les parades.

Piron n'igoroit pas que Franciſque avoit un ordre très-précis de ſe taire; enſorte que, lui livrant ſa piece, il lui repréſenta toutes les dif-

ficultés qu'il auroit à essuyer pour la jouer. En effet, Francisque fit toutes les démarches nécessaires pour obtenir la permission de parler; il ne l'obtint point. Il voulut acheter le droit de contravention; mais on le mit à si haut prix, qu'il s'en passa, & mit despotiquement ses acteurs en besogne; c'est-à-dire, qu'il afficha de sa pleine autorité, & joua *Tirésias*. Quelle fut la surprise du commissaire, quand les acteurs parurent, & qu'il les entendit parler! Il fallut bien, par respect pour le public, laisser jouer la piece, qui excita des éclats de rire universels & continus, tant des loges que de l'amphithéatre & du parquet; mais la piece finie, & la toile baissée, Francisque & toute sa troupe allerent coucher dans un cul de basse-fosse. On murmura de la rigueur de la punition, & le commissaire n'en apporta point d'autre raison que la licence qui régnoit dans la piece.

Francisque qui cherchoit à recouvrer sa liberté, s'adressa dans ces tristes circonstances à Piron, lequel, piqué du motif qu'avoit allégué le commissaire pour faire emprisonner la troupe, composa, au nom de Francisque, la lettre suivante, adressée à M. d'Argenson, en forme de manifeste, où il n'épargna ni le commissaire, ni les théatres protégés.

MONSEIGNEUR.

C'EST en tremblant que je vous écris. Depuis quelque tems je ſuis ſi malheureux, & je tombe ſi fort de diſgrace en diſgrace, que j'ai lieu d'en appréhender une à chaque pas que je fais. Ainſi j'eſpere peu que vous me pardonniez la liberté que je prends; mais l'affliction mortelle enhardit, & je ne ſaurois me refuſer la conſolation de mettre mes plaintes & ma juſtification ſous les yeux d'un juge équitable & d'un ſeigneur généreux. Il ne s'agit plus d'une grace que la pitié n'a pu m'obtenir: il s'agit de montrer combien je mérite cette pitié, & de me laver des reproches dont la calomnie cherche à me noircir. On accuſe *Tiréſias* d'avoir ſouillé la ſcene par un ſpectacle ſcandaleux. L'animoſité, la brigue & la mauvaiſe humeur ont fait ce rapport à votre grandeur; & ſi par malheur il s'y mêle quelque témoignage reſpectable, je vous prie, Monſeigneur, de croire que je ſuis encore à ſavoir par où j'aurai pu le ſoulever contre moi. Si je connoiſſois le moindre excès dans ma piece, je n'aurois pas oſé me ſoumettre, comme je l'ai fait, à la dépoſer entre les mains du magiſtrat. J'avoue qu'il s'y rencontre par-ci par-là quelques traits libres; mais c'eſt de cette liberté qui de tout

tems caractérisa les spectacles de la foire, & que le goût du public exige de nos pieces, malgré nous & les auteurs. D'ailleurs, ces traits libres passent par les oreilles sans les blesser, & vont à l'imagination pour la divertir, & non pour la séduire. Si l'on veut nommer cette liberté une licence effrénée, il faudra jeter au feu la moitié des comédies françoises, tout le théatre italien de Gherardi : & quel traitement faire au nouveau théatre italien, qui, cette foire même, avoit traité plus cavaliérement les choses qu'on n'avoit encore osé faire nulle part? *Tirésias*, devenu femme, fait à la vérité des avances peu convenables à la retenue extérieure de son nouveau sexe; mais ce jeu ne salit pas tant l'idée d'un spectateur qui ne se fait point illusion sur le dessous des cartes, & qui reconnoît toujours Arlequin pour ce qu'il est, que les lazzis dissolus de *Polyphême*, qui, sur le théatre italien, paroissant ivre, il y a quinze jours, se laissa tomber lourdement sur une nymphe qu'il vouloit cajoler; nymphe qui l'étoit réellement, du moins pour le sexe; & le cyclope roula sens-dessus-dessous un quart d'heure avec elle sur les planches. Dans le prologue d'une piece qui succéda, sur le même théatre, à *Polyphême*, dès la premiere représentation de la piece, un auteur venoit présenter

une

une comédie; Arlequin lui demandoit le titre: c'est, répondoit l'auteur, *la Force de l'Amour, piece en un acte. Je croyois*, repliquoit Arlequin, *que la Force de l'Amour en demandoit au moins trois.* Bien plus dans *le jeune Vieillard*, dernier effort d'esprit, aussi mal reçu que les deux autres, Agil ne peut rajeunir, qu'en se faisant aimer de quelque jeune personne, malgré sa vieillesse. Il tente pour cela plusieurs épreuves, & en conte à plusieurs filles qui toutes, à cause de ses grandes richesses, lui disent qu'elles l'aiment. Cette espece d'amour n'est pas de celle qu'il falloit pour le prodige; & le valet d'Agil ne se fait pas faute de jeter mille ordures dans les différentes questions qu'il lui fait *a parte*, pour savoir s'il ne se sent point rajeunir. Tout cela cependant n'est pas encore comparable au prologue de la même farce, où la foire, personnifiée par la demoiselle Flaminia, demande à deux auteurs, des pieces de leur façon. *Mademoiselle*, lui disent-ils, *ne comptez plus sur nous, nous sommes devenus italiens*; équivoque horrible, & mal enveloppée, que la foire met en un plus grand jour, en repliquant: *Cependant, messieurs, je vous ai vus ce matin à ma toilette, en meilleures dispositions.* Je parle ici d'un théatre réglé, ou soi-disant tel, & qui par conséquent devroit ref-

pecter les mœurs tout autrement qu'un théatre ambulant, à qui l'espece de spectateurs qui le suivent, donne quelques prérogatives. On ne peut toutefois rien m'imputer d'approchant. Vous voyez du moins par-là, monseigneur, que si le zele pour l'honnêteté publique avoit véritablement animé le commissaire contre moi, ce même zele auroit bien mieux trouvé à se signaler contre la troupe italienne. Mais la politique de ceux-ci & leurs facultés bien au-dessus des miennes, n'ont que trop su mettre mon persécuteur dans leurs intérêts; & rien aussi n'est plus visible que son esprit de haine & de partialité. Son ardeur à me nuire, l'affectation de venir fermer la loge avec tout l'éclat qu'il a pu, & à main armée, quand tout se seroit anéanti à l'aspect de l'ordre qu'il cachoit malicieusement, la violence enfin, qu'il exerce sur mes camarades & sur moi; tout cela marque bien moins un officier amateur de l'ordre, qu'un homme emporté, qui se sert odieusement des armes sacrées de la justice, pour satisfaire un mécontentement particulier. Et je n'oserois implorer contre lui cette même justice dont il abuse! Cependant, monseigneur, un malheureux comme moi, dévoué au divertissement du public, & contraint, par sa misérable profession, à errer de pays en pays, n'a d'autre recours que cette jus-

tice, dont le dépôt vous a été confié pour le foible & pour l'étranger, comme pour le grand & le citoyen. Eh! que ferois-je devenu mille fois, fans l'appui & la généreufe équité des puiffances qui dominoient aux lieux où l'on m'outrageoit? Laiffez-vous toucher de compaffion, monfeigneur; il eft d'une grande ame de mefurer le plaifir de relever les malheureux, à l'impuiffance où ils font d'en venir à bout par eux-mêmes.

FRANCISQUE.

Cette lettre fatyrique étoit plus capable, comme on en peut juger, d'allumer la colere du commiffaire, que de l'éteindre, & de faire pendre le pauvre Francifque, que de lui procurer fa liberté. Néanmoins il l'envoya avec la plus grande confiance, & fans y rien changer, à M. d'Argenfon, qui ne manqua pas de la communiquer au commiffaire. N'étoit-ce pas tomber en bonnes mains? Le commiffaire jeta feux & flammes, parla hautement de réparation d'honneur; & n'exigea pas moins pour dommages & intérêts, qu'un homme aux galeres. Il n'avoit pas tort; & Francifque méritoit une punition rigoureufe. Tout s'appaifa pourtant, mais toujours par la voie de la juftice. On fut défarmer le farouche honneur offenfé. La troupe de Francifque fut

remiſe en liberté; mais avec de plus ſéveres défenſes encore qu'auparavant d'ouvrir la bouche. Toute cette manœuvre étoit conduite par les Italiens, qui au mépris du titre de *comédiens de ſon alteſſe royale*, & de l'honneur d'occuper à Paris l'hôtel de Bourgogne, faiſant mal leurs affaires, étoient venus chercher fortune à la foire. Ces meſſieurs, en qualité de farceurs privilégiés, traitoient les troupes foraines comme des chamberlans, & leur faiſoient ſaiſir la parole, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, comme marchandiſe de contrebande.

Franciſque en recouvrant ſa liberté, n'en fut pas plus avancé. Il ſe trouva réduit à l'éloquence de Polichinelle, & aux nobles accens de dame Ragonde. Dans cette extrêmité, il commanda donc au tourneur une troupe de bois bien complete. Ses acteurs furent bientôt en état d'être mis ſur pied. Il s'adreſſa encore à Piron, qui fabriqua en une nuit la piece intitulée, *le Mariage de Momus* ou *la Gigantomachie.* La détreſſe où ſe trouvoit Franciſque, ne permit pas à Piron de mettre plus de tems à cet ouvrage. Le théatre étoit reſté de la grandeur ordinaire; & comme il étoit très-difficile & même preſque impoſſible de conduire du haut de la charpente les fils auxquels étoient attachées les marion-

nettes, tout alla de travers & occaſionna une chûte complete.

Pour ſurcroît de diſgrace, Franciſque voulant faire une eſpece d'alluſion de ſon état paſſé à ſon état préſent, avoit apprêté à rire aux railleurs par ſon affiche, où annonçant le *Mariage de Momus*, repréſenté par ſes marionnettes, il s'écrioit gravement au bas, en latin :

Quæ ſit rebus fortuna videtis !

Virg. Æneid. lib. 2.

Cette nouveauté ridicule d'une citation latine dans une affiche, & ſur-tout dans une affiche de marionnettes, fût tympaniſée comme elle le méritoit. Fuzelier qui compoſoit pour les Italiens, & qui travailloit alors au Mercure, n'oublia pas dans ſon journal de parler de cette affiche à l'article des ſpectacles, & ne manqua pas l'occaſion de s'égayer ſur le compte de Piron & du pauvre Franciſque, *lequel*, diſoit-il, *n'avoit pas brillé avec ſes marionnettes*, *malgré ſon exclamation latine*, *dont il avoit embelli ſon affiche.* Piron crut devoir faire une réponſe au Mercure. La voici :

MESSIEURS.

GRAND-MERCI de l'attention dont vous avez daigné m'honorer dans votre Mercure. La malignité, je crois, y a grande part. Eh bien, ſoit! La reconnoiſſance en ce cas, partira du même principe que le bienfait. Graces à vous, malice ou non, le royaume apprend le titre d'une piece déjà preſque oubliée dans le propre enclos où elle a été repréſentée, & je l'oubliois moi-même. L'heureux débit de votre livre a, dis-je, porté le bruit du *Marige de Momus*, de province en province, & dans la mienne entre autres, où l'envie de rire aux dépens d'un compatriote, a piqué la curioſité de pluſieurs gens de ma connoiſſance. Ils me l'ont inſtamment demandée: j'ai fait de ma piece comme Brutus de ſes enfans. Honteux d'avoir engendré mon déshonneur, j'ai livré ma géniture aux bourreaux: & je me ſuis puni, en m'abandonnant aux rieurs; mais, comme il arrive ſouvent qu'on eſt aſſez ſot de blâmer ce que vous exaltez, on s'aviſe auſſi quelquefois de prendre le parti de ce que vous attaquez. J'en ai fait la douce expérience; & ſoit par la pitié naturelle qu'inſpire un malheureux, ſoit par égard pour une piece faite en une nuit, ſoit enfin parce que mes lecteurs liſent un peu mieux que des marionnettes ne jouent, j'ai trouvé

grace devant bien des yeux. J'en reçois des complimens : je vous les dois, & je vous remercie. La chose sur laquelle encore vous ne m'avez point ménagé, c'est ce beau latin dont j'ai décoré l'affiche. Je passe à quelques égards condamnation sur votre critique. Rien, en effet, n'est plus déplacé : & ce fut une indulgence aveugle que j'eus pour le pauvre Francisque, qui veut toujours jeter quelque héroïsme sur ses guenilles. Il croyoit qu'il y avoit là quelque chose de beau, de grand, de rare ; oui, quant au ridicule, & je l'avoue. Disons pourtant que la mauvaise interprétation du passage latin ajoute beaucoup à ce ridicule : & cette interprétation, messieurs, est la vôtre. Vous dites que le sieur Francisque n'a pas brillé, malgré cette exclamation : *quæ sit rebus fortuna videtis !* Le mot de *malgré*, montre que vous prenez cette exclamation pour une exclamation triomphante. Vous avez tort, messieurs, elle est plaintive. Dès que *fortuna* n'est point le nom de la déesse dans une phrase latine, & sur-tout en vers, ce mot n'a point de signification déterminée : c'est pour ainsi dire un mot mitoyen, qui attend son sens de ceux qui l'entourent. Or Francisque, dans son affiche, fait un piteux étalage de sa disgrace, en faisant voir, étant réduit à des marionnettes, combien il est

déchu de sa gloire. La citation reçoit donc un sens tout-à-fait opposé à celui que vous lui donnez ; sens d'autant plus facile à saisir, que c'est le sens originaire : j'avois même exprès bien désigné l'endroit où j'avois pris cette citation. Mais peine inutile, puisqu'elle ne vous a servi à rien. Soyez assez généreux, messieurs, pour rendre ma lettre publique. Vous détromperiez peut-être bien des gens sur ma piece, qui la condamneroient sans l'avoir lue, comme vous avez condamné mon exclamation latine sans l'avoir entendue. Je serois avec toute l'estime que vous méritez, messieurs, votre, &c. PIRON.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

ARLEQUIN.
COLOMBINE.
UN SEIGNEUR.
UN DOCTEUR.
SCARAMOUCHE.
PIERROT.
M. SANS-PAIR.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *tendant son chapeau au parterre.*

PAUCISSIMI signores, on recommande à vos charités de pauvres gens ruinés par le feu (*). [*à Colombine.*] Allons donc, ma femme, mendie donc aussi de ton côté.

COLOMBINE.

Vas te promener! tu n'es qu'un lâche, & qu'un vilain : ce n'est pas être homme! où est le courage? A ta place, le ciel me pardonne, j'aimerois mieux, je crois....

ARLEQUIN.

Eh bien, quoi? Courage toi-même! acheve : qu'aimerois-tu mieux? que j'allasse sur les grands chemins, mériter de.... Fi donc! vas-t-en dire

(*) Francisque, directeur d'une troupe de comédiens, revenoit ruiné de Lyon, où il avoit perdu tout son bagage, le feu ayant pris à son théatre, & causé un très-grand incendie.

cela à d'autres. Je n'aime pas la mode (*a*).

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela : mais . . .

ARLEQUIN.

Mais, mais, toi-même qui jaſes tant, & qui ne laiſſes pas d'être encore paſſablement jeune & jolie, où eſt ton ſavoir-faire? Que ne ſais-tu te retourner? Que ne . . .

COLOMBINE, *lui donnant un ſoufflet.*

Impudent! à qui parles-tu? Penſes-tu que j'aime plus la mode que toi? Parlons ſérieuſement : tu as de l'eſprit; tu ſais le théatre : au lieu de gueuſer comme tu fais, indigent pour indigent, je me ferois auteur, & poëte même en cas de beſoin.

ARLEQUIN.

Encore va! ton premier avis me menoit à la mort : celui-ci commue la peine, & ſe contente de m'indiquer les galeres.

COLOMBINE.

Tu as raiſon : fais mieux! tu as une belle main, tu écris bien : item, il faut vivre : mets toute gloire à bas. Eh bien, je ſerai la femme d'un ſcribe : fais-toi commis du viſa (*b*) : il en faut quatre mille : on reçoit le premier venu.

(*a*) C'étoit le tems qu'on expédioit tous les jours cinq ou ſix cartouchiens.

(*b*) C'étoit le tems du viſa des billets de banque.

ARLEQUIN.

La belle ressource! bien vêtus le reste de cet été, & l'hiver prochain tout nus.

COLOMBINE.

D'ici là peut-être la troupe nous aura rejoints.

SCENE II.

UN SEIGNEUR, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *tendant son chapeau.*

MONSEIGNEUR, ayez pitié de votre pauvre Arlequin, qui vous a fait tant rire la derniere foire, & qui depuis vient d'être brûlé à Lyon.

LE SEIGNEUR.

Tu as été brûlé!

ARLEQUIN.

Bouilli, rôti, traîné par les cendres. Voyez, j'en prends mon visage à témoin : il est encore tout en charbon.

LE SEIGNEUR.

Pauvre garçon!

ARLEQUIN.

Hélas! oui : triste exemple de la vicissitude des

choſes d'ici-bas ! Il y a trois mois, vous m'avez vu le ſeul homme échappé des eaux, & par conſéquent poſſédant la monarchie univerſelle : aujourd'hui, monſeigneur, vous me voyez ſans ſou ni maille, & le ſeul de mes camarades, échappé du feu.

LE SEIGNEUR.

Je prends part à ton affliction : on a parlé ici de cet incendie ; & puiſque tu y jouois un premier rôle, conte-m'en quelque circonſtance. Je ne ſerai pas fâché de l'entendre.

ARLEQUIN.

Infandum !

LE SEIGNEUR.

Va te promener avec ton *renovare dolorem*. Au fait.

ARLEQUIN.

Quanquam animus meminiſſe horret....

LE SEIGNEUR.

Finiras-tu, ou commenceras-tu, bourreau ?

ARLEQUIN.

Incipiam. Il étoit minuit, & je dormois profondément [car on n'a que cela à faire à côté de ſa femme], quand je crus voir en ſonge mon théatre plus illuminé que de coutume & de raiſon. Nous jouions le *jeune Vieillard*. Tous les ſpectateurs nous jetoient des camouflets : ils

nous environnoient de tourbillons de fumée, qui commençoient à nous suffoquer : j'éternue & me réveille. J'étouffois en effet ; tous les camouflets du parterre & la fumée étoient dans ma chambre, & j'y voyois tout flamber. Quelle chienne d'illumination ! quels diables de camouflets ! Je saute à bas du lit sans faire de bruit, pour ne pas effrayer ma femme qui dormoit le plus tranquillement du monde : c'eût été un meurtre de troubler son sommeil ! j'enfile les degrés plus vîte que le pas : je gagne au pied & m'enfuis dans l'équipage de Bias.

LE SEIGNEUR.

Sans avoir rien sauvé de ton petit fait ?

ARLEQUIN.

Pas un chausson. Quand j'eus repris mes sens, je voulus revenir pour tâcher de raccrocher quelque chose.

[*Il déclame.*]

Mais le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de tout le quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
A travers les charbons, va piller le Troyen.

LE SEIGNEUR.

Eh, pas tant d'emphase ! dis-moi ta misere & finis.

ARLEQUIN.

Voyant donc que tout étoit frit & qu'il n'y avoit plus rien à faire, je pris le ſage parti du pieux Enée, c'eſt-à-dire, la clef des champs, & me mis en route, à la vérité plus légérement que lui ; un pere, un fils, ni des ſimulacres à porter & traîner : mais moins heureuſement ; car il y perdit Creüſe.

LE SEIGNEUR.

Et tu retrouvas la tienne ?

ARLEQUIN.

Eh quoi donc ! la voilà toute éplorée : cela ſe perd-il comme on veut ? Elle eut le nez aſſez bon pour s'éveiller avant que d'étouffer, & pour être ſur la piſte avant que la bête fût aſſez loin pour n'avoir plus à la craindre.

LE SEIGNEUR.

Ah, voilà parler bon langage d'Arlequin ! En récompenſe, dès que tu m'amuſes, je veux faire une bonne action dans ma vie : je venois d'emprunter ces deux cents louis à un drôle de la place Vendôme, trop fier de les avoir prêtés à un homme de ma qualité, pour oſer s'aviſer de me les redemander jamais. Je les portois ce ſoir à une princeſſe d'opéra, qui ſe ſeroit demain moquée de moi. Tiens : prends-les. Ayes-nous ſeulement de jolies actrices, & nous nous accommoderons. Serviteur !

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

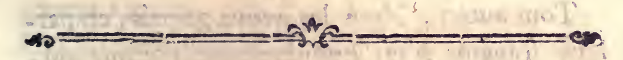
Bonne aubaine, ma femme ! aidons-nous à la mériter, ne fût-ce que pour escamoter tous les théatres.

COLOMBINE.

Tu nous glisses là dans un joli train.

ARLEQUIN.

Tu fais bien la dégoûtée. Dans le train des théatres plus grands que tu ne les imagines ; je n'aurois qu'à t'en croire, nous avancerions bien nos affaires.



SCENE IV.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *embrassant le docteur.*

Eh, te voilà, cher ami ! *Quibus, doctor, ab oris, expectate venis ?*

COLOMBINE.

Bon, nous revoici au pays latin ! Cela ne finira pas si-tôt.

LE DOCTEUR.

Ruit alto à culmine Troja ! fuit Ilium & ingens gloria, gloria Teucrorum ; ferus omnia Jupiter Argos transtulit....

COLOMBINE.

Au diable, votre chien d'argot & votre maudit latin ! Il a pensé nous faire perdre tout à l'heure les deux cents louis que, Dieu-merci, nous avons.

LE DOCTEUR.

Deux cents louis !

COLOMBINE.

Tout autant. Nous les avons gagnés, en parlant françois à un honnête gentilhomme qui, comme vous voyez, l'a bien entendu, & l'a bien parlé aussi.



SCENE

SCENE V.

SCARAMOUCHE, & *les acteurs de la scene précédente.*

SCARAMOUCHE.

Bon di, signor Arlechino! ecco il dottor: ne vous a-t-il pas counté notre aventoure, & comme nous avons hourousement escapé du fou?

COLOMBINE.

Pour moi j'en suis au premier mot. Ils ne se sont dit que du latin, & c'est un jargon que j'entends encore moins que ton baragouin. Conte-moi donc ça de ton mieux; & tu sauras notre chance après à loisir.

SCARAMOUCHE.

Nous nous sommes éveillés à l'odour de la carbounade, que nous étions à demi couits. Quelle surprise, quand nous nous sommes appercous que c'étoit de notre peau même que venoit l'odour....

ARLEQUIN, *au docteur.*

Docteur, tombons sur lui à belles dents! De cochon rôti, vive la peau! [*lazzi.*]

SCARAMOUCHE.

Pian piano ! in poco di patienza. Le cochon n'eſt pas routi, mais nous allions l'être à point, & le rôt même eût ſenti diablement le brûlé, ſans les poumpes de la ville, qui jouerent ſur nous le plus à propos du monde. Grace donc à dix ou douze mouids d'eau, nous nous en tirâmes ſains & ſaufs, à quelques cheveux & quelques poils de barbe près. Par bonheur il n'en manque pas un à ma belle mouſtache.

LE DOCTEUR.

L'euſſes-tu perdue toute entiere, & que nous euſſions ici le reſte de notre troupe !

SCARAMOUCHE.

Vous l'allez avoir : je l'ai laiſſée derriere, d'impatience contre Pierrot. Ce faquin-là, depuis Lyon n'a fait dans la route que rire à gorge déployée ; & quand on lui demande de quoi il rit, il ne répond qu'en riant encore plus fort. Tenez, le voici : interrogez-le.



SCENE VI.

PIERROT, *& les acteurs de la scene précédente.*

PIERROT, *riant de toutes ses forces, & faisant des lazzi.*

ARLEQUIN.

Ris, Jean-Farine : on t'a frit de bons œufs. Est-ce assez rire? Nous en diras-tu enfin le sujet?

PIERROT

Ah, que c'est bien fait, & que j'en suis bien-aise!

LE DOCTEUR.

Aise! Et de quoi? de ce que nous sommes au bâton blanc?

PIERROT.

Les chiennes!

SCARAMOUCHE.

Qui?

PIERROT.

Les voilà bien attrapées! ah, comme elles me persécutoient!

ARLEQUIN.

Il veut peut-être parler des belles filles de Lyon, dont il ſe croyoit la coqueluche.

PIERROT.

Je n'y pouvois plus tenir: elles étoient mille contre un.

SCARAMOUCHE.

Ah, conſcience, il a bien fait de s'enfuir!

PIERROT.

Je les ai laiſſées noir comme encre, & j'en ſors blanc comme neige.

ARLEQUIN.

Nous veux-tu perſifler d'ici à mille ans? Dis-nous donc enfin qui étoient ces chiennes ſi friandes de ta peau?

PIERROT.

Vous ne le devinez pas? & il faut vous tout dire? Vous en avez tâté pourtant comme moi. Les puces....

ARLEQUIN.

Vas-t-en au diable avec tes puces: nous en avons bien une autre à l'oreille.... Mais paix! voici qui nous l'ôtera peut-être: il eſt un peu découſu: cela m'a tout l'air d'un poëte, & ce ne ſont pas là ſouvent les plus mauvais.

SCENE VII.

M. SANS-PAIR, & *les acteurs de la scene précédente.*

ARLEQUIN.

Eh, c'eſt vous, monſieur Sans-Pair! Je vous méconnoiſſois dans un ſi grand négligé.

SANS-PAIR.

C'eſt la belle façon de nos badauds, de courir les rues le matin, faits comme des racleurs de cheminées, & l'après-dînée de s'endimancher comme des marquis.

ARLEQUIN.

Eh bien, monſieur Sans-Pair, parlons de nos affaires: vous ſavez nos diſgraces, & les malheurs qui nous ſont arrivés à Lyon.

SANS-PAIR, *tirant un papier de ſa poche.*

En voici le remede: il eſt de ma compoſition: c'eſt vous en dire aſſez.

LE DOCTEUR, *à part.*

Ce ſeroit bien le cas de dire ici: *Medice, cura te ipſum.*

COLOMBINE.

Le mal eſt grand: il nous faut un grand remede.

SANS-PAIR.

Ne vous inquiétez pas : c'eſt une piece toute originale & pleine de feu.

SCARAMOUCHE, *à Pierrot qui s'enfuit.*

Qu'eſt-ce qui te fait fouir ainſi bruſquement ?

PIERROT.

Dès que j'entends parler du feu, je me crois encore à Lyon.

ARLEQUIN.

Venons d'abord au fait, M. Sans-Pair, & faiſons marché. Conſidérez l'exiguité de nos fonds. Que vous faut-il?

SANS-PAIR.

A qui parlez-vous, bonnes gens? Je ne viens point ici pour de l'argent.

ARLEQUIN.

Nul auteur n'y vient que pour cela. Que venez-vous donc y chercher, de la gloire?

SANS-PAIR.

De la gloire.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien de votre pays, & juſtifiez bien votre nom de ſans-pair. Vous n'avez pas en effet votre pair parmi nos auteurs. Vous êtes le premier qui ne nous ayez pas parlé d'argent.

SANS-PAIR.

Eſt-il poſſible ! ô turpitude ! Et voilà comme ſe dégrade la nobleſſe du premier des arts libé-

béraux. Que l'ouvrier vende ſon labeur, les marchands leurs étoffes, les merciers leurs guenilles, les muſiciens des ſons, les danſeurs & les danſeuſes leurs gambades, & cétéra : les neuf pucelles ne mettent point de prix à leurs faveurs, elles ſont gratuites, & leurs dignes favoris impayables.

ARLEQUIN.

Vous ne cherchez que de la gloire ! Vous êtes un brave homme. Mais je ne ſerois qu'un fripon, ſi je ne vous prévenois pas qu'il ne ſe trouve point de cette drogue là dans nos boutiques : c'eſt au tripot du fauxbourg Saint-Germain qu'eſt le magaſin.

SANS-PAIR.

Il y a de la contrebande là comme ailleurs. La gloire eſt par-tout où l'on fait bien, & n'eſt nulle part où l'on fait mal. Allons notre chemin ! Qui m'aime me ſuive ! Prenez toujours cela ; & croyez-moi, la troupe & moi, nous y trouverons notre compte.

COLOMBINE.

Du moins, monſieur, conſidérez le petit nombre & l'état où nous ſommes. N'exigez pas bien des acteurs, & ne nous conſtituez pas en frais.

SANS-PAIR.

Ne vous inquiétez pas ; j'ai eu égard à tout cela.

LE DOCTEUR.

Le titre de votre piece?

SANS-PAIR.

Les Danaïdes.

PIERROT.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

SÇARAMOUCHE.

Diable! cela ſera beau. Ce ſont, je crois, d'oune famouſe beauté dont j'ai oui parler, qui s'appelloit la Thébaïde.

SANS-PAIR.

La Thébaïde n'eſt pas loin du lieu de la ſcene, qui d'abord eſt en Egypte.

ARLEQUIN.

Et où eſt-elle enſuite?

SANS-PAIR.

Aux enfers.

ARLEQUIN.

Aux enfers! Nous voilà bien pour le coup à tous les diables.

SANS-PAIR.

Tout en eſt plein à l'opéra: je vous en ferai donner des vieux qui ne ſervent plus de rien.

ARLEQUIN.

Que faudra-t-il encore?

SANS-PAIR.

Un tonneau percé.

ARLEQUIN.

Trente pour un, s'il les faut. J'ai encore celui ſur lequel je me ſauvai du déluge, à cheval; & nous ne ſommes pas à un trou près. Eſt-ce tout?

SANS-PAIR.

Une petite bagatelle encore, & tout ſera dit.

ARLEQUIN.

Achevez.

SANS-PAIR.

Il ne faut plus que cinquante lits nuptiaux, cinquante poignards, quarante-neuf cruches, un roi, cinquante princes, cinquante princeſſes, cinquante confidentes....

ARLEQUIN.

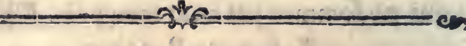
Cinquante mille bucentaures, & galions de diables, de diableſſes, & de diablotins vous emportent dans vos vieux enfers, de venir demander à trois tondus, une femme, & deux pelés, de quoi jouer cent cinquante perſonnages. Monſieur Sans-Pair, allez porter votre piece aux Quinze-Vingts!

SANS-PAIR.

Allez, allez, mons Franciſque, je n'ai que faire d'y aller; j'y étois ici tout porté. Vous n'êtes autre choſe que des aveugles, tous tant que vous êtes : vous vous mettez devant votre jour, & manquez votre fortune. Serviteur!

LA TROUPE.

Adieu, monsieur Sans-Pair; à ne vous plus revoir.



SCENE VIII.

LA TROUPE.

ARLEQUIN.

Nous voilà aussi avancés qu'auparavant. Qu'allons-nous devenir, mes amis?

LE DOCTEUR.

C'est bien appliqué: *Quare me temnitis?*

COLOMBINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE DOCTEUR.

Cela veut dire: pourquoi êtes-vous des ânes, & m'en croyez-vous un?

ARLEQUIN.

Qui vous fait dire cela, docteur?

LE DOCTEUR.

La sottise qui vous fait chercher des pieces, quand vous en avez une de ma façon.

ARLEQUIN.

Tirésias?

LE DOCTEUR.

Oui. Les rôles n'étoient-ils pas sus, & la piece n'étoit-elle pas affichée la veille de notre désastre?

A quoi tient-il, en attendant mieux, que nous ne la donnions sur-le-champ ?

TOUS, *excepté Arlequin.*

Il a raison. *Vivat, vivat, notre doctor, qui tam bene parlat !*

ARLEQUIN.

Je ne demanderois pas mieux ; mais M. l'auteur ne songe pas que nous ne sommes point ici en province, devant des messieurs à trompette de bois.

LE DOCTEUR.

Que veut dire cet Arlequin là, avec sa trompette de bois ?

ARLEQUIN.

Voilà déjà mon auteur & sa vanité en l'air.

LE DOCTEUR.

Il parle de ma trompette comme de son épée. [*à la troupe.*] Allons, allons, mes amis, jouons toujours. La recette lui prouvera bientôt, que ma trompette prétendue de bois, est une belle & bonne trompette d'argent.

LA TROUPE *le suivant.*

Vivat, vivat, doctor, qui tam bene parlat !

ARLEQUIN, *seul.*

Tiréfias, soit ! Il auroit pu réussir au fauxbourg de la Guillotiere ; mais ici, à celui de S. Laurent, gâre les sifflets ! autant vaudroit une seconde grillade.

PERSONNAGES.

TIRESIAS.

JUPITER.

CARICLÉE.

JUNON.

NAÏS, *confidente de Cariclée.*

MOPSE, *aubergiste.*

CLEANTIS, *femme de Mopse.*

UN BARBIER.

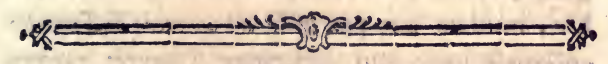
GANIMEDE.

TROUPE DE PAYSANS.



TIRÉSIAS,

OPÉRA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRÉSIAS, MOPSE.

TIRÉSIAS (*a*).

L'HEURE du rendez-vous est prête à sonner. [*Il regarde à sa montre.*] Deux heures ! rien que cela ! j'ai cru qu'il en étoit près de six. Quand viendra donc le sieur Mopse ? Il ne songe guere à ses hôtes, & à un hôte comme moi ! Ah, te voilà enfin ! je couche chez toi : je te croyois voir paroître à mon lever : je sors du lit à une heure, & tu arrives à deux !

MOPSE.

Vraman, monsieu, comme vous en parlez !

(*a*) Tirésias est une espece de petit-maitre, représenté par Arlequin.

Je voudrois vous voir, comme à moi, ſu les bras une groſſe auberge, aux portes d'une grande ville : vous varriez eun biau train, & vous vous en tireriez drôlement, je penſe. A mon retour de la ville, aviſez mon embarras. L'iavoit eun bourgeois avec eune jolie fille, qui vouloit, veuille guieu, veuille guiable, ſe faire ouvrir eune chambre, où il ne ſait pas qu'il trouveroit ſa femme enfermée avec eun joli-cœur. L'iavoit tapage dans l'autre; le feu prenoit à la cheminée de celle-ci; eun gros écot dans la bagarre, décampoit de celle-là ſans payer; on crioit du fond de la cave qu'eune piece de vin s'enfuyoit. . . .

TIRÉSIAS.

Eh, vas te promener, avec ton train de chien! ſonge ſeulement à me préparer la chambre que tu ſais, à l'embellir de ton mieux, & à m'apprêter un bon ſoupé. Qu'eſt-ce que ce gros paquet que tu tiens là?

MOPSE, *le dépliant.*

Tenez, ai-je bon goût? Ce ſont des afutiaux de femme, dont je viens de faire emplette pour la mienne, & c'eſt ce qui m'a tenu toute la matinée.

TIRÉSIAS.

Comment donc, tu t'y entends! cet habillement-là, & ſes aſſortimens, iroient à une dame

de l'aréopage : elle en feroit ses beaux jours.

MOPSE.

Oh, je voulons qu'alle soit brave : ce n'est pas tant pour l'amour d'elle, que pour afin de faire bouquer la belle-sœur qui, pour ostant qu'alle est la famme d'un commis du buriau, le porte aussi biau qu'eune aréopagesse, & voire même qu'eune madame de finance. Vartugoi! si son homme est peu ou prou dans les affaires du public, je n'y sommes pas moins pour queuque chose itou ; & .....

TIRÉSIAS.

Tais-toi, bavard éternel ! tiens, voilà de l'or...

MOPSE *le prend, & s'en va.*

Votre sarviteur, monsieu, je ne dirai pu mot.

TIRÉSIAS, *l'arrêtant.*

Vas-t-en, mauvais plaisant, & songe à ce que tu dis : bonne chere, bon vin, deux couverts ; personne qui vienne nous troubler.

MOPSE.

Ah, ah ! vlà qui sent sa partie fine.

TIRÉSIAS.

Je n'ai point de secret pour toi : la belle Cariclée & moi, nous nous aimons de naissance, d'âge & de fortune. Son vieux vilain d'oncle, en qualité de tuteur pour des raisons, je ne sais quelles, ne sauroit souffrir qu'on l'aime, ni qu'on lui

parle de mariage : elle penſe tout autrement au point que peut-être, ſans m'aimer, pour jouer ſeulement un tour à l'oncle, elle s'émancipe à m'épouſer ſur ma foi. Elle ne s'en repentira jamais : je l'adorerai toute ma vie : nous ſerrerons ici ces nœuds ſacrés....

MOPSE.

Ah, morguė, que je reconnois bien là nos drolesses ! leux défendre quelque choſe, c'eſt tout fin droit les y pouſſer. Eſt-ce que j'aurois ma femme, dont j'étois fou, ſans un ſouflet que ſa mere l'y baillit, à cauſe que je l'y parlois ? Elle ne m'aimoit guere : mais ce ſoufflet-là fut cauſe de queuque choſe, qui fut cauſe que je l'ai à ſt'heure : car il fut bian force d'y venir.

TIRÉSIAS.

Cariclée me donna donc hier parole, pour ſe trouver ici....

MOPSE.

Vous avez mieux pris tous deux vote biſque, que ce pauvre Pyrame & ſa Thisbé. Madame Cariclée n'aura pas peur ici que le loup la mange en arrivant....

TIRÉSIAS.

Çà, çà, nous jaſerons demain : cours dire au premier barbier de me venir raſer tout-à-l'heure, & vîte.

SCENE

SCENE II.

TIRÉSIAS, *seul.*

Air : *J'avois promis à ma maîtresse*, &c.

ÉLOIGNEZ-VOUS, fâcheuse image,
Que me rapproche un songe affreux !
Je touchois au moment heureux,
Près de la belle qui m'engage,
Lorsque, par un coup imprévu,
Fait comme elle je me suis vu.

SCENE III.

TIRÉSIAS, LE BARBIER.

TIRÉSIAS, *se jetant dans un fauteuil.*

ALLONS, notre ami, dépêchons !

LE BARBIER, *détroussant agilement ses rasoirs.*

Allons, monsieur, c'est fait : je suis plus à vous que vous ne pensez.

TIRÉSIAS.

A moi comme à tout le monde, à tout le monde comme à moi : expédions.

LE BARBIER.

Savez-vous la nouvelle du jour?

TIRÉSIAS.

Non, ni ne m'en ſoucie.

LE BARBIER.

Mercure a paru ſur l'horiſon : Jupiter à coup ſûr, deſcend aujourd'hui ſur la terre.

TIRÉSIAS.

Eh, morbleu, qu'il deſcende, ou qu'il monte, que cela me fait-il? raſe-moi.

LE BARBIER, *repaſſant ſon raſoir.*

Il y a quelque galanterie ſur jeu : il vient faire ici des ſiennes : je verrai cela tantôt dans les aſtres; car pour que vous le ſachiez, monſieur, je ſuis un peu aſtrologue.

TIRÉSIAS, *s'impatientant.*

Ce n'eſt pas un aſtrologue qu'il me faut; c'eſt un barbier : raſe-moi, ou vas-t-en.

LE BARBIER, *repaſſant tranquillement ſon raſoir.*

Vous ètes bien vif! M. votre pere ne me traitoit pas comme cela.

TIRÉSIAS.

Que ton raſoir ſoit bon, du moins!

LE BARBIER.

Il eſt de velours, vous n'en ſentirez que le vent.

TIRÉSIAS.

Pourvu que ce ne ſoit pas le vent de biſe, qui coupe le viſage.

LE BARBIER, *lui attachant le linge.*

Ah, l'honnête homme que c'étoit, que M. votre pere! il n'étoit jamais ſi aiſe que lorſqu'il me voyoit: bonjour mon barbifuge, me diſoit-il....

TIRÉSIAS, *riant.*

Barbifuge, ha, ha, ha! Vous vous appellez Barbifuge? Vous avez là un plaiſant nom!

LE BARBIER.

Qu'a ce nom-là de ſi extraordinaire? N'appelle-t-on pas fébrifuge le remede qui chaſſe la fievre? Il eſt tout naturel de me nommer Barbifuge, puiſque je chaſſe la barbe.

TIRÉSIAS.

Vous avez raiſon, il y a de l'analogie, & même plus que vous ne penſez: car il en eſt de l'un comme de l'autre; le remede que vous dites chaſſe la fievre comme vous chaſſez la barbe: toutes les deux reviennent du jour au lendemain. Ça, ça, laiſſons ces balivernes, & dépêchons.

LE BARBIER, *le ſavonnant.*

Pour revenir à M. votre pere, & au cas particulier qu'il faiſoit de moi....

TIRÉSIAS, *qu'on ſavonne toujours.*

Dieu lui faſſe paix! Songe à ce que tu fais: au

train que tu vas, ma barbe ſera revenue d'un côté, quand tu auras fini l'autre. Pouhas! au diable! tu m'as ſavonné la langue.

LE BARBIER.

Le moyen, monſieur, quand vous parlez toujours? Laiſſez-moi ce ſoin-là. Faites comme faiſoit M. votre pere. Ma ſavonnette étoit un bâillon pour lui : c'eſt alors qu'il prenoit plaiſir à m'entendre, & qu'il étoit ravi de tenir de la premiere main les nouvelles du ciel, de la terre, & du quartier.

TIRÉSIAS, *le repouſſant.*

Bourreau, ſavonneras-tu mille ans?

LE BARBIER.

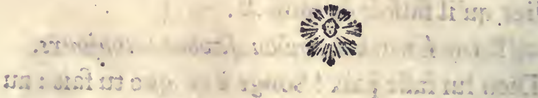
Auſſi, monſieur, vous ſavez le proverbe : voilà votre barbe à moitié faite.

TIRÉSIAS.

A ton compte, tu n'en aurois donc plus qu'une moitié à faire?

LE BARBIER.

Pardonnez-moi, monſieur; prenez que je n'aie rien dit, comme je prends que je n'aie rien fait. Procédons.



SCENE IV.

TIRÉSIAS, BARBIFUGE, MERLAN.

MERLAN, *au barbier*

NOTRE bourgeois, laissez tout là ! Au feu ! La maison de l'épicier, qui touche à la nôtre, est toute en flamme ! Ecoutez le tocsin.

TIRÉSIAS, *se levant précipitamment.*

Me voilà bien barbouillé : on me laisse en bel état !

LE BARBIER, *le forçant de se rasseoir.*

Qu'appellez-vous, monsieur ; on vous y laisse ! Non certes. Je prétends bien faire la barbe à d'autres, avant de lâcher mon rasoir. Il faut que mes pratiques soient servies avant tout. Il y a une cloison entre l'épicier & moi : sonne, sonne, tocsin ! tu ne me fais pas peur ; j'en ai encore pour une heure à me reconnoître : je l'avois toujours bien dit : & qu'on se moque de mes prédictions, après cela ! toutes ces maisons-là sont des paquets d'allumettes.

TIRÉSIAS.

Est-ce fait ?

LE BARBIER.

Patience, monsieur ! je veux vous laisser les

joues comme celles d'une fille de quinze ans. Voici encore des poils sous la gorge ; ne branlez pas.

TIRÉSIAS.

Est-ce fait enfin ?

LE BARBIER.

Encore un petit coup sur cette joue ci.

TIRÉSIAS.

Ah, chien, tu me viens de faire une estafilade !

LE BARBIER.

Vous remuez toujours, aussi : c'est votre faute.

TIRÉSIAS, *essuyant le sang.*

Peste soit du bavard, & du mal-adroit !

LE BARBIER.

Cela ne m'est jamais arrivé avec monsieur votre pere...

TIRÉSIAS.

Misérable, cours donc à ta maison qui brûle !

LE BARBIER.

Bon, bon ! ce n'est plus rien : je n'entends plus le tocsin. Pour revenir à monsieur votre pere....

TIRÉSIAS.

Dis-moi, mon cœur, combien te donnoit ce cher pere, pour les barbes ?

LE BARBIER.

Hélas, monsieur, trois fois plus que je ne demandois !

TIRÉSIAS.

J'entends venir mon hôtesse & son mari : je ne veux pas qu'ils voient ton paiement : tiens, regarde bien, ils viennent de ce côté là, sortons de celui-ci. [*Tirant sa batte & le poursuivant.*] Je te donne trois fois plus que tu ne demandes, & cent fois moins que tu ne mérites.

SCENE V.

Le théatre change, & représente un bocage agréable, avec une hôtellerie dans le voisinage.

MOPSE, CLÉANTIS.

CLÉANTIS.

AH, mon ami, la jolie pelouse ! le bel endroit ! dis donc ?

MOPSE.

Oui, ma foi, ça fait tribouiller le sang dans le cœur.

CLÉANTIS.

Je ne saurois voir ce gazon, si dru, si verd, qu'il ne me prenne envie de m'étendre dessus.

MOPSE.

Et moi de même itou : mais je n'ons pas de tems à pardre : avançons.

CLÉANTIS.

Je ne ſais comment, ni pourquoi; mais tiens, je te trouve ici pu joli & pu à mon gré qu'à la maiſon

MOPSE.

Pour moi, je te trouve là comme ici, & ici tout comme là. Paſſons chemin. Vas donc!

CLÉANTIS.

Ste vardure, ſte fontaine, ces petits oiſieaux qui gazouillent: tu ne trouves pas tout ça pu charmant que note chambre à coucher pendant la nuit?

MOPSE.

Hé bian, couche ici, ſi tu veux: tu m'en diras demain des nouvelles. Adieu.

CLÉANTIS.

Tu n'étois pas ſi preſſé de me quitter, quand tu me faiſois l'amour.

MOPSE.

Oh, c'eſt qu'alors nous ne nous retrouvions pas comme je voulions, & qu'à ſt'heure, c'eſt tout au contraire.

CLÉANTIS.

Quoi, le cœur ne te dit plus rian?

MOPSE.

Oh, le cœur... le cœur des gens mariés ne... ſinon, que chacun faſſe ſon taîme. Feſons donc

le nôte. J'ons de la besogne au logis, qui nous attend. Lia, comme tu sais, eun joli monsieu, & eune joli demoiselle qui doit venir. Il leur faut préparer à soupé; & pour demain drès le matin un déjeûné.

CLÉANTIS.

Le bon-homme, qui songe pu au passetan des autes qu'au sien!

MOPSE.

Chacun son tour. L'ia tems pour tout. Marchons.

CLÉANTIS.

Ils auront bian ri lé permié!

MOPSE.

Sont ceux qui riont lé darnié, qui riont le mieux: ne le dit-on pas? Ils auront bian ri, & j'aurai bian pillé.

CLÉANTIS.

Ainsi le bien vient en dormant: à moi, non.

MOPSE.

A bon entendeur demi-mot: est-ce assez? Quand ça finira-t-il?

CLÉANTIS.

Quand tu voudras. Vaut mieux tard que jamais. Hélas! ste chanson, dont note voisine nous casse la tête, n'est pas tant eune chanson qu'on diroit bian. [*Elle chante.*]

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Un galant jour & nuit
Nous ſuit, & cherche à plaire ;
Mais un mari nous fuit,
Et ne veut plus nous faire
L'amour,
La nuit ni le jour.

MOPSE.

Réponſe à la tienne : il n'eſt auſſi que tu n'ayes autant de fois entendu chanter au voiſin :

[*Il chante.*]

Air : *Le ſeigneur Turc a raiſon.*

Quand j'aimions, je ne pouvions
Farmé les prunelles,
Je ſoupirions, je révions,
Nos amours étions nouvelles.
Je ſon mari maintenant,
Putôt que d'en faire autant,
J'irions au Dardanelles.

Tian vlà le monſieu qui accourt au-devant de nous : je te le diſois bian ; tu m'amuſois ici, pendant que j'avions d'aute affaire.

CLÉANTIS.

J'y mettrai bon ordre : tu peux le lui dire. [*à part.*] Oui, oui, j'y mettrai bon ordre ! Patience ! à deux de jeu !

SCENE VI.

TIRÉSIAS, MOPSE.

TIRÉSIAS.

MOPSE, mon cher ami, eſt-ce toi?

MOPSE.

Oui, c'eſt moi : qui ſeroit-ce donc ? Qu'avez-vous, monſieu, que vous voilà ſi renfrogné ? La belle ne vient pas, ni peut-être ne viendra ?

TIRÉSIAS, *déclamant.*

Non : avant que la nuit, ami, ſoit arrivée,
L'amour amenera dans ce lieu Cariclée.
Il va dans un moment, des momens le plus doux,
En couronnant mes feux, lui donner un époux.
Je vais jouir enfin de celle que j'adore.
Je tremble toutefois ; & de quoi ? Je l'ignore.

MOPSE.

Ah, le drôle de jargon que vous parlez là ! c'eſt tout fin droit comme ces monſieux de note châtiau jaſpillent ſur des trétiaux qu'ils avont dreſſé dans le veſtibule. Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça, monſieu, qui vous fait geindre, ſans qu'ous ſachiais s'que c'eſt ?

TIRÉSIAS.

Tais-toi ! J'ai mes raiſons. J'enrage.

MOPSE.

Vous ètes pourtant bien plus heureux que moi : jugez si j'enrage itou. Du moins vous avez le plaisir de l'ètre ; & moi, il s'en faut bien que je le sois. Mais tenez, monsieu, c'est que vous êtes amoureux. Je l'étois gnia pas long-tems ; je sais bian cé qu'en vaut l'aune : on avoit biau faire & biau dire, il me manquoit toujoux queuque chose. A la parfin des fins, quand de queuque en queuque chose, j'eus tout aivu, ce fut tout le contraire ; & vlà où le bât me blesse. A st'heure que je ne veux pu rian, l'aute veux toujoux.

TIRÉSIAS, *à part.*

Esprit foible, faut-il qu'une vaine chimere
Te vienne ainsi troubler, quand rien ne t'est contraire !

(*à Mopse.*)

Ecoute un songe affreux, noir enfant de la nuit,
Dont l'image par-tout me tourmente & me suit.

MOPSE.

Bon ! j'aurons bientôt de la tragédie : voici déjà les rêves.

TIRÉSIAS.

Je dormois . . . .

MOPSE, *l'interrompant.*

Vous étiez donc couché ?

TIRÉSIAS.

Eh, butor ! cela va sans dire : ne se couche-t-on pas avant que de dormir ?

MOPSE.

Et ne dort-on pas itou devant que de rèver? ça devoit donc s'en aller ſans dire, itou.

TIRÉSIAS.

Oui, malgré mon amour & les vives alarmes,
Dont tu ſais qu'il ſe plait à mêlanger ſes larmes;
Après de longs ennuis un ſommeil gracieux
Avoit de ſes pavots appeſanti mes yeux....

MOPSE, *bâillant.*

Ça exprime ſi bian qu'ous dormiais, que ça me fait bâiller. Après: vous dormiais donc?..

TIRÉSIAS.

Quand j'ai vu dans ces lieux que s'eſt peints mon idée,
Arriver en tremblant l'aimable Cariclée.
Mopſe, qu'elle étoit belle! & qu'un tendre embarras
Sur un front innocent met de grace & d'appas!
Mes yeux dans cet état la trouvoient adorable,
L'endroit, ſes feux, les miens, tout étoit favorable.
Juge de mes tranſports, embraſſant ſes genoux!
„ Du ſort de votre amant rendez les dieux jaloux!
„ Ce n'eſt plus votre amant, c'eſt un époux fidelle.
Hélas, ſi j'en doutois, ſerois-je ici? dit-elle.
C'en fut aſſez. J'allois.. Mais le ciel ennemi,
Par un prodige affreux, te le dirai-je, ami!
S'oppoſant tout-à-coup au bonheur de ma flamme,
Je ſuis... Je ſuis!...

MOPSE.

Eh bien, vous êtes, quoi ?

TIRÉSIAS, *criant encore plus fort.*

Je ſuis !

MOPSE, *du même ton.*

Un fou !

TIRÉSIAS.

Je ſuis devenu femme !

MOPSE.

Ouf! je ne m'attendois pas à cettui-là : vous avez donc bian enragé tous deux ; car ce n'eſt pas dans ces occaſions là que chacun aime ſon ſemblable ; & qu'avez-vous répondu à ça ?

TIRÉSIAS.

Furieux, dans mon ſein, aux yeux de Cariclée,
J'allois pour la venger me plonger mon épée.
Quand....

[*Il ſe tait en riant.*]

MOPSE.

Pourſuivez : quand ?

TIRÉSIAS, *du ton naturel.*

Quand un vent de tous les diables a pouſſé le volet de ma fenètre & m'a réveillé.

MOPSE.

Et ça vous a bian ſoulagé ?

TIRÉSIAS.

Je t'en réponds : j'ai rèvé quelquefois qu'on

me menoit pendre; d'autres fois, que le diable m'emportoit: mais un amant, ſur le point d'être heureux, ſonger qu'il devient femme!

MOPSE.

Ma foi, oui, c'eſt pis que le diable & que la potence: je le ſens bian.

TIRÉSIAS.

Depuis ce matin, je ne m'en ſuis pas encore bien remis: ce ſonge ne me ſort pas de la tête. Il me lanterne en ce moment.

MOPSE.

Air: *Allons gai.*

Laiſſez-là cette idée!
N'avez-vous pas ſenti,
A votre réveillée,
Que le ſonge a menti?
Allons gai,
Toujours gai,
D'un air gai!
Talari, &c.

TIRÉSIAS.

Oh çà: ferons-nous bonne chere? Serons-nous ſeuls?

MOPSE.

Ne vous inquiétez pas: vous ſerez content

TIRÉSIAS.

Vas, laisse-moi ! [*il le rappelle*] De la discrétion, entends-tu ?

MOPSE.

Eh fi donc, monsieu ! ça se dit-il seulement ? Si je ne savions pas nous taire, vote mere & vos sœurs ne nous ferions pas l'honneur de venir si souvent.



SCENE VII.

TIRÉSIAS, *seul.*

BON, me voilà bien rassuré ! heureusement nous n'aurons pas besoin long-tems de secret. Ah ! j'ai oublié de le chapitrer sur la sotte espece de barbier qu'il m'a envoyé ; il m'a fait faire une rude épreuve de patience : mais laissons là toutes ces pensées fâcheuses, & plongeons-nous dans les douceurs de l'attente où je suis.

Air : *Differe un moment, chere ombre que j'adore.*

Je compte les momens, cher objet que j'adore !
Pourquoi ne viens-tu pas encore
Combler mes desirs amoureux ?

(*Il tire un miroir de poche, & s'ajuste en minaudant. Il a le masque d'Arlequin.*)

Me voilà très-bien comme cela. Ah, comme l'amour

l'amour content ou près de l'être, anime un visage ! J'ai le teint aujourd'hui d'un frais & d'un coloris charmant. Je suis un friand morceau du moins. Chut ! j'entends du bruit : c'est Cariclée, je le gage, ah !

SCENE VIII.

LE BARBIER TIRÉSIAS.

LE BARBIER.

Ah, ah, je vous y attrape donc, monsieur le galant ! On vient de vous entendre. Je m'étois bien douté qu'il y avoit de la galanterie sur jeu. Je vous ai suivi tout doucement, & je vois que j'avois bien imaginé. Pourquoi vous cacher de moi ? Ne vous suis-je pas tout dévoué, par l'amitié que je portois à feu M. votre pere ?

TIRÉSIAS.

Eh bien, oui, bourreau, oui, j'ai ici un rendez-vous. Une dame que j'attends va venir. Elle est sur le point de paroitre. Es-tu content ? Retire-toi. Il ne faut que ta présence pour la faire fuir.

LE BARBIER.

Voyez-vous, monsieur, toutes ces parties secretes là ne sentent rien de bon. Tout est dan-

gereux de nuit. Je vous en ai averti; vous êtes menacé d'un malheur. Peut-être approche-t-il.

TIRÉSIAS.

Eh, non, traître! non, ce malheur n'approche plus; il eſt tout arrivé pour la ſeconde fois avec toi. Si tu as tant envie de le détourner, vas-t-en. Sinon (*il tire ſon épée*), malheur à toi!

LE BARBIER.

Mais, monſieur, pardonnez mon importunité, à l'amitié que j'avois pour monſieur votre pere.

TIRÉSIAS.

Fuis donc! j'entends du bruit. Diſparois, ou...

LE BARBIER.

Hélas, où eſt monſieur votre pere!

(*Il fait encore un mouvement pour revenir: Tiréſias en fait un autre pour le menacer, ce qui le détermine à s'en aller.*)

TIRÉSIAS.

Ce n'eſt pas là un homme, c'eſt un diable collé ſur mon dos. Mais quelle lumiere vient éclairer ces lieux? Qui vois-je? Jupiter! Ah, que ceci m'annonce-t-il?



SCENE IX.

JUPITER, TIRÉSIAS.

JUPITER.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je suis le maître du tonnerre,
Qui vient à vous en suppliant.

TIRÉSIAS.

Dites-moi ce que je puis faire,
Qui mérite un honneur si grand.

JUPITER.

Air de l'Europe galante : *J'ai senti pour vous, &c.*

Je sens pour Cariclée une flamme parfaite,
Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour.
Alcmene fut ma derniere amourette,
Et voici mon premier amour.

TIRÉSIAS.

C'est bien de l'honneur pour elle : mais où en voulez-vous venir ? Je suis de tous les hommes celui qui peut le moins vous servir là-dedans.

JUPITER.

C'est pourtant sur toi que je jette les yeux pour me servir. Je viens de déclarer mes sentimens à Cariclée : mais l'ardeur que la petite insensée a

de te venir joindre ici, l'a rendue ſourde à toutes mes propoſitions. J'ai donc recours au ſtratagème dont je me ſervis pour donner au monde le grand Alcide. Tu ſais qu'Alcmene n'ayant d'amour que pour Amphitrion, je pris la figure de cet heureux époux : cela me réuſſit, & j'ai devancé ta Cariclée pour te prier de...

TIRÉSIAS.

De quoi, s'il vous plaît?

JUPITER.

De t'éloigner d'ici, & de me laiſſer prendre ta place pour l'y recevoir.

TIRÉSIAS.

Fort bien!

JUPITER.

Vas, ſois ſûr qu'elle ne t'en voudra point de mal : car je prendrai ſi bien ta reſſemblance, qu'elle y ſera parfaitement trompée, & qu'elle croira n'avoir été qu'avec toi.

TIRÉSIAS.

Air : *Lanturelu.*

Le beau rôle à faire
Que vous m'offrez là!

JUPITER.

Songe à mes complaire.

TIRÉSIAS.

Comptez ſur cela.

JUPITER.

A me ſatisfaire
Te voilà donc réſolu ?

TIRÉSIAS.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

JUPITER.

Quoi ! tu aurois la ſottiſe de refuſer l'honneur d'un partage avec moi ? Vaux-tu mieux qu'Amphitrion ? Quand il ſut que c'étoit Jupiter qui l'avoit trompé, il ne s'en formaliſa point ; loin de là même, il s'en tint très-honoré.

TIRÉSIAS.

Air : *Landerirette.*

Oh, le cas eſt bien différent ;
Songez donc que je ſuis amant,
Landerirette,
Et que je ne ſuis pas mari,
Landeriri.

Je dois le devenir tout-à-l'heure : c'eſt une des clauſes du traité de notre rendez-vous. Vous venez un jour trop tôt. Demain que ſait-on ! mais à cette heure, *neſcio vos.*

JUPITER.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

De ta maîtreſſe il ſortiroit
Un héros qui t'honoreroit,
Que je tiens tout prêt,

Qui déjà voudroit
Recevoir la lumiere.

TIRÉSIAS.

Ma foi, je n'en ai pas besoin.
Qu'il s'aille faire faire plus loin,
Qu'il s'aille faire faire.

JUPITER.

Air : *Tarare ponpon.*

D'où te vient, malheureux, une audace si rare?
Je veux qu'on m'obéisse; & sans tant de raison,
Vite, qu'on s'y prépare!
Sinon, je te réponds
Qu'il t'en cuira.

TIRÉSIAS.

Tarare
Ponpon.

Air : *Des trembleurs.*

Quand je verrois votre foudre
Prête à me réduire en poudre,
Je ne pourrois me résoudre
A vous céder sur cela.

JUPITER.

Vas, tu as trop d'amour pour être sage : moi je dois l'être, malgré le mien.

[*Il continue l'air.*]

J'ai honte de mon écart!
J'y remedirai bien, car

Je boirai tant de nectar,
Que mon amour s'y noira.

Tant mieux pour Junon. Adieu : pour ne pas laisser cependant ses refus & les tiens tout-à-fait impunis, voilà qui me vengera d'elle & de toi.

(*Il le frappe de son sceptre, & le change en femme* (*a*).

SCENE X.

TIRÉSIAS, *seul.*

Il est bon là ! Eloigne-toi d'ici & me laisse prendre ta place ! Mais il ne se gêne pas, monsieur Jupiter... Que diable veut dire ce que je sens tout-à-coup ? D'où vient ce changement (*b*) ? J'étois, il n'y a qu'un moment fort & assuré sur mes pieds : je ne suis à présent pas plus ferme

(*a*) Son masque tombe, & Francisque paroissoit à visage découvert. Comme il étoit jeune & beau garçon, la métamorphose faisoit beaucoup d'effet.

(*b*) Copié mot à mot de Timon, quand Arlequin, d'âne, est tout-à-coup changé en homme.
Le succès prodigieux que venoit d'avoir la piece, faisoit que tout le monde avoit présent ce monologue, & suppléoit à l'endroit où l'âne regrettoit sa tant belle queue.

qu'une poule huchée ſur les ſiens, craignant même que le vent ne me faſſe tomber. J'avois une voix mâle; à l'heure qu'il eſt, je l'ai efféminée & variée par des ſons ridicules. Que ſuis-je donc devenu? Comment donc, j'ai le menton doux comme celui d'un enfant. Un teton! deux tetons! haye! haye! haye! mon ſonge eſt accompli! je ſuis fille de pied-en-cap, fille achevée. Fille! moi? c'eſt bien pour rire. Peut-être que je rêve encore. Non, ma foi! j'ouvre bien les yeux. La choſe eſt réelle: il n'y a point de réveil à eſpérer. " (*) Ah, quel chaos d'idées que je n'avois „ jamais eues! l'eſprit féminin ſe développe „ chez moi. Ah, ah, ah! le plaiſant galimatias „ que l'eſprit d'une femme! Ah, la drôle de „ choſe! Ma foi, il faut l'être pour ſavoir qu'en „ dire. J'ai grande peur de valoir encore moins „ ſous cette peau-ci que ſous l'autre „. Feroit-il encore aſſez de jour pour me voir? [*il tire ſon miroir.*] Ah, comme j'ai le teint clair & délicat! Comme j'avois déjà ſenti que j'ai conſervé mon cœur libertin, je ne ſuis pas ſurpris que j'aie auſſi conſervé mes yeux fripons & mon air effronté. Allons, prenons notre parti; ſoyons donc fille puiſqu'il le faut: mais ne la reſtons pas long-tems. Oh, que je vais m'en donner!

(*) Copié de Timon.

Air : . . .

Prenons la jupe & la cornette ;
Adieu culotte, adieu plumet.
J'étois un garçon ſi bienfait !
Hélas, que ſur-tout je regrette
Mon, mon, mon,
Mon joli petit landerirette,
Mon joli petit teint brunet !

Ma foi, ma pauvre chere Cariclée, je ſuis bien fâchée de la corvée que tu vas faire ; mais il n'y a plus rien ici pour toi. Nous avons toutes deux les mêmes beſoins. Sa douleur va me faire trop de pitié. Je n'aurai pas le front de la ſoutenir ſans confuſion. [*Cariclée touſſe.*] Juſte ciel ! je l'entends. C'eſt elle ; fuyons, & tâchons de nous dérober, à la faveur de la brune.



SCENE XI.

CARICLÉE, TIRÉSIAS.

CARICLÉE, *retenant Tiréſias qui veut fuir.*

Ne fuyez pas, c'eſt moi ; c'eſt votre Cariclée.
Parlez-lui, raſſurez une amante alarmée ;
Sûre, en vous embraſſant, d'embraſſer un époux,
Mais qui rougit d'oſer ce qu'elle oſe pour vous.

TIRÉSIAS, *tendrement.*

[*bas.*]

Je ne pairai jamais tant d'amour, dont j'enrage.

CARICLÉE.

Vous en allez apprendre un nouveau témoignage,
Qui d'un cœur délicat doit bien flatter les feux.
Vous aviez un rival, un rival dangereux;
Qui, suppliant en vain, pouvoit agir en maître.
Le monarque des dieux, Jupiter!

TIRÉSIAS.

Ah, le traître!

CARICLÉE.

Vous n'êtes point trahi; ne craignez rien. Usant
Du droit qu'il me laissoit de suivre mon penchant,
D'avouer si déjà quelqu'un m'avoit su plaire,
Je n'ai point hésité: votre nom l'a fait taire.
J'ai juré que vous seul disposeriez de moi;
Que vous aviez mon cœur; que vous auriez ma foi;
Que j'étois toute à vous. Ma tendresse indiscrette
Trouvoit dans ces aveux une douceur secrette:
D'un si puissant rival vous faisant le vainqueur,
J'en triomphois pour vous dans le fond de mon cœur.
Je sentois le plaisir que vous auriez d'apprendre
Jusqu'où de mon amour l'ardeur a pu s'étendre:
Plaisir qui, selon moi, doit vous être bien doux;
Sur-tout quand je le viens partager avec vous!
Car enfin, je craignois que sa flamme outragée,
Sur mon heureux amant ne fût déjà vengée.

J'accourois en tremblant. Grace au ciel, je vous voi!
Et rien ne pourra plus vous ſéparer de moi.

[*Il veut tirer ſa main qu'elle tient.*]

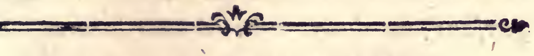
Vous ne me dites rien! Pourquoi ce long ſilence?
Vous détournez les yeux! Je vous fais violence?
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, qui vous ait pu fâcher?

[*Il s'échappe.*]

Cruel! où courez-vous?

TIRÉSIAS.

Vous fuir, & me cacher!



SCENE XII.

CARICLÉE, *ſeule.*

Me fuir, & te cacher! Un courroux légitime
Auroit daigné m'apprendre & ta honte, & mon crime.
Barbare! te cacher! C'eſt à moi dont le front
Doit rougir à jamais d'un ſi cruel affront:
C'eſt à moi que tu fuis, qui te perds, & qui t'aime,
A courir, s'il ſe peut, me cacher à moi-même!
Quoi! lorſqu'en ta faveur j'oſe... J'entends du bruit;
Quelqu'un vient. Profitons des ombres de la nuit.
Retournons: & demain.... (ſi cette nuit funeſte
De mes jours malheureux n'abrege pas le reſte.)
On a trahi mes feux; mais avant mon trépas,
Je ferai que ma rage au moins ne le ſoit pas.

SCENE XIII.

TROUPE DE PAYSANS.

UN PAYSAN.

ALLONS, morguienne, enfans, de la joie ! un petit branle d'aveuque, la petite chanſon au bout, devant que de rentrer au village. Voici le plus bel endroit du monde pour ça. [*Après une danſe de payſans, on chante le vaudeville ſuivant.*

VAUDEVILLE.

Air de M. l'abbé.

UNE PAYSANNE.

TOUT le tems que je ſis en ville,
Je ne ſis pas tranquille,
Et je rêve à Jaquet.
Mais drès que je revois note village,
Hari, bouriquet,
Je reprends courage.

UN PAYSAN.

QUAND mon amour, près de ma belle,
Ne bat plus que d'une aile,
Je cours au vin clairet;
Avec cinq ou ſix coups de ce breuvage,
Hari, bouriquet,
Je reprends courage.

UN AUTRE PAYSAN.

J'AVISIS l'aute jour eun drôle
Assis aveuc Nicole,
Darriere le bosquet :
Et j'entendis qu'alle disoit : j'enrage !
Hari, bouriquet,
Reprends donc courage.

UNE PETITE FILLE.

LE monde, à cause de mon âge,
Croit que le mariage
Ne seroit pas mon fait ;
Mais je sens que, si j'étois en ménage,
Hari, bouriquet,
J'aurois bon courage.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIRÉSIAS *seul, habillé en fille, chante.*

Air : *Un petit moment plus tard.*

Je n'ai pu dormir un moment :
Je brûle, je grille.
Ah, que l'amour entre aisément
Au cœur d'une fille !
D'hier au soir seulement
Je le suis devenue,
Et déjà bien & duement,
Je suis,
Je suis,
Férue.

Vraiment, j'y vais d'un air à bien profiter du talent. Que je plains les pauvres filles qui ont mon humeur, & qui la combattent ! Pour moi, j'avoue franchement que je ne me sens pas la force de n'avoir point de foiblesses ; & je prétends....

SCENE II.

TIRÉSIE, MOPSE.

TIRÉSIE.

Ah, mon cher Mopſe, bonjour!

MOPSE.

Bonjour, belle Tiréſie, puiſque Tiréſie y a.

TIRÉSIE.

Viens-tu me dire encore que tu doutes du prodige? J'ai bien eu de la peine à te perſuader; & tu ne te rends, comme je vois, qu'à de bonnes enſeignes.

MOPSE.

Parguienne! acouté donc, on auroit de la doutance à moins. Eh, qui a jamais oui parler de ſemblable affaire? Tenez, je m'imagine toujours, malgré tout ce qu'ous ſavez, qu'il y a là queuque ſtratagême. Depis que le jour eſt venu, tout ce qui s'eſt paſſé ſte nuit, m'a la mine d'un rêve. Encore eune petite ſignifiance, comme la derniere!...

TIRÉSIE.

Tiens-toi. Mais, dis-moi donc, ta femme ne s'eſt-elle apperçue de rien?

MOPSE.

De quoi que ce ſoit ; j'ai bien joué mon jeu. Allé, drès qu'elle & moi j'onz été couchés, je me ſis mis, par ſemblant, à ronfler comme un canon. J'aiz oui qu'alle a murmuré queuque peu ; & pis l'entendant bientôt roupiller, peſte ! j'ai déniché pour venir jaſer à vote environ ; & quand je ſis revenu vers elle, j'ai tout retrouvé comme je l'avois laiſſé.

TIRÉSIE.

Enfin elle eſt bien perſuadée que je ſuis ta couſine, qu'elle attendoit.

MOPSE.

Oui, & l'habit que j'avois acheté pour elle hier, & que par bonheur je ne li avois pas encore montré, a fait dé marveilles.

TIRÉSIE.

Ah, mon ami, que je ſuis charmée du nouvel état dont Jupiter a cru m'affliger ! Suis-je jolie fille ?

MOPSE.

Eh, je ne vous dis autre choſe, dépis hier au ſoir !

TIRÉSIE.

Et tu m'aimes bien ?

MOPSE.

De quelle façon voulez-vous que je m'y prenne

prenne donc, pour vous en bailler l'assurance? Vous êtes bian dure à croire itou.

TIRÉSIE.

Tu me l'as dit. Tu me l'as persuadé: mais je suis si friande de cajoleries sous cette nouvelle figure, que je ne dirois pas hola! quand tu recommencerois cent fois.

MOPSE.

Pour le coup, n'y eût-il que ça, je ne douterois plus que vous êtes une femme. Enfin vous y vla donc toute faite!

TIRÉSIE.

Comme si je n'avois jamais été autre chose de ma vie: mais. . . .

[*Elle pleure mignardement.*]

MOPSE.

Mais quoi. . . . je pense que vous pleurez?

TIRÉSIE.

Hélas!

MOPSE.

Qu'avez-vous donc? Parlez.

TIRÉSIE.

Bientôt tu ne m'aimeras plus.

MOPSE.

Eh fi-donc, ne dites pas ça!

TIRÉSIE.

Les hommes sont si traîtres! Je me souviens

bien, quand je l'étois, que j'étois un malin pendard.

MOPSE.

N'aimiais-vous pas bian madame Cariclée?

TIRÉSIE.

D'accord: mais c'est que je n'étois pas si sûr de son cœur, que tu dois l'être du mien.

MOPSE.

Oh bian, pour moi, je ne sis donc pas comme vous. Quand j'aime, j'aime à bon escient, & c'est du parfond du cœur.

TIRÉSIE.

Ce que tu m'as dit touchant ta femme, devroit me rendre sage à ses dépens.

MOPSE.

Eh, pourquoi?

TIRÉSIE.

Ne la trouvois-tu pas bien aimable, avant le mariage?

MOPSE.

Eh bian?

TIRÉSIE.

Réponds. Ne te sembloit-elle pas bien jolie alors?

MOPSE.

Eh mais, autant qu'il m'en souvient, dépis quinze jours que nous sommes ensemble, je pense qu'oui.

TIRÉSIE.

Ne l'aimois-tu pas bien?

MOPSE.

Bon, laiſſez ça. J'étois ſi ſot : j'en ai honte, quand j'y penſe!

TIRÉSIE.

N'en fus-tu pas las dès le lendemain de tes noces?

MOPSE.

Oh, pour cela, c'eſt le plus vrai de tout le reſte.

TIRÉSIE.

Eh bien, n'ai-je pas à craindre qu'étant dans le cas....

MOPSE.

Mon Dieu! vote cas eſt bian un aute cas que le ſien. Li auroit tant de choſes à vous dire là-deſſus. Tout-ci, tout-ça : tenez, tout n'alloit rien qui vaille à nos noces.

Air : *Robin turelurelure.*

Ne craignez pas mes dégoûts.

TIRÉSIE.

Sur cela je me raſſure.

MOPSE.

Eh bien donc, que craignez-vous?

TIRÉSIE.

Turelure!

De rélargir ma ceinture.

MOPSE.

Robin turelurelure.

TIRÉSIE.

Que dira-t-on de moi ? N'avoir pu être vingt-quatre heures honnête fille ! Cela n'eſt arrivé qu'à moi. Que je ſuis malheureuſe !

MOPSE.

Mon Dieu ! que vous êtes bian fille en-dedans, comme en-dehors ! comme vous penſez vard & jaune en un moment ! tout à ſt'heure, vous étiais charmée de votre nouvel état, & vous ne demandiais qu'à rire : & ſtanpendant vla que vous pleurez. Oh que je reconnois bian là de la femelle !

TIRÉSIE.

Tu ris : mais tu ſerois bien embarraſſé à ma place.

MOPSE.

Et de quoi ?

TIRÉSIE.

D'avoir toujours à te défendre contre les autres, & contre toi-même.

MOPSE.

Hé bian, je ne me défendrois pas, pour me débarraſſer.

TIRÉSIE.

De t'excuſer donc, quand il y paroîtroit.

MOPSE.

Ce n'eſt pas à vous à vous embarraſſer de ça : à votre place,

Air : . . . .

J'alléguerois hautement
Ma métamorphoſe,
Et je dirois franchement
Qu'alle en eſt la cauſe.
C'étoit pour voir tout de bon,
Si j'étois bian fille, ou non,
Que j'ai fait, la la la la,
Que j'ai fait, la la la la la,
Que j'ai fait la choſe.

Eh mornonpas de ma vie! combien de filles qui n'eurent jamais une excuſe ſi bonne de moitié, & qui n'en ont pas été moins leur petit train, ſans en être plus embarraſſées! Mais vous, qui me parliez de changement, qui de nous deux, s'il vous plaît, eſt du ſexe le plus changeux? Je ſis le premier venu : vous m'aimez. Un ſecond viendra : crac. Adieu l'autre. Ainſi. . . .

TIRÉSIE.

Oh point de jalouſie! cela te convient bien : je veux qu'on m'aime à la rage, & n'en prendre qu'à mon aiſe pour moi. Ça, ça, des violons, de la joie, de la danſe! après l'amour, le jeu, la bonne chere, le vin ; je n'ai que cette paſſion-là.

MOPSE.

Volontiers : mais laissé donc là cé jeunes monsieux, ils vous tenons diantrement au cœur. Ne les regardez pas tant. Marchons vîte, que je ne donnions le tintoin à note ménagere.

SCENE III.

CARICLÉE, NAÏS, *déguisées en hommes.*

CARICLÉE.

Oh, viens donc! Tu me laisses aller seule, comme si j'étois bien faite à ce personnage. Il s'en faut bien, & je t'avoue que tout ce que je rencontre me fait peur.

NAÏS

L'habit ne fait pas le sexe, comme vous voyez, madame; cette timidité ne vous ouvre-t-elle pas les yeux? Où diantre allons-nous? Là, de bonne foi!

CARICLÉE.

Le chercher.

NAÏS.

Où?

CARICLÉE.

Par toute la terre.

NAÏS.

La terre est bien grande, madame, & vous

cherchez là une petite aiguille dans un terrible chariot de foin. Croyez-moi : vous êtes revenue ſaine & ſauve de l'affaire ; laiſſez-le courir à ſon dam. Ne diroit-on pas que les hommes ſoient une marchandiſe ſi rare ! vous ne ſauriez croire le tort que nous font les amoureuſes de bonne-foi, comme vous, pour peu qu'il y en ait. Cela gâte abſolument le métier, & il ne faudroit que deux ou trois prodiges comme votre amour, dont le bruit ſe repandroit, pour tourner la cervelle à tous nos jeunes fats, & nous donner un deſſous terrible. En un mot, laiſſez un deſſein....

CARICLÉE.

Tes ennuyeux diſcours l'ont aſſez combattu.
Des diſcours! en quel tems, en quels lieux t'y prends-tu!
D'une douleur mortelle, & qui ne fait que naître,
Un tendre cœur ainſi n'eſt pas d'abord le maître.
Tout rempli du malheur qui le vient d'accabler,
Il déteſte la voix qui le veut conſoler.
Ces lieux, dont l'aſpect ſert à redoubler ma rage,
Oui, l'aſpect de ces lieux, plus que toi me ſoulage.
Laiſſe-moi m'y livrer à tout mon déſeſpoir,
Et m'y peindre à loiſir le forfait le plus noir.....

NAÏS.

Ma foi, j'ai vu déclamer des Phedres qui ne lui alloient pas à la cheville du pied (*a*).

(*a*) La *Haubert* venoit d'être ſifflée dans ſon début.

CARICLÉE.

C'eſt hier qu'ici même, en ces lieux où nous ſommes,
Je devins le rebut du plus méchant des hommes;
Qu'après m'en être vu long-tems perſécuter,
Je vins chercher l'affront de m'en voir éviter....

NAïS.

C'étoit bien la peine de courir pour cela les rues la nuit, comme vous fites, au haſard de donner du nez contre le guet. La belle démarche pour une fille qui fait l'héroïne!

CARICLÉE.

Avec quel artifice, & quelle indigne adreſſe,
Le lâche, pour me vaincre, abuſa ma tendreſſe,
Et ſut déterminer mon cœur irréſolu!
„ Je mourrai, Cariclée! & vous l'aurez voulu,
„ En ne m'accordant pas cette heureuſe entrevue.
„ Vous m'aimez! de mes pleurs vous paroiſſez émue!
„ Viendrez-vous? Prononcez! Mourrai-je? Ou ſuis-je
„ heureux?..

NAïS.

Eh, les voilà mes bons chiens d'hommes! Nous ſommes habillées vous & moi en francs vauriens. Il faut pourtant de la juſtice par-tout: celui-ci vous a trahie en conſcience.

Air connu.

Un petit moment plus tard,
S'il avoit pris la fuite:
Un petit moment plus tard....

Vous étiez jolie fille, convenez?

CARICLÉE.

Je le crus; je promis de me rendre en ces lieux.
Jupiter à mes pieds, lui-même en vain s'abaiſſe.
J'oſe le mépriſer, fidelle à ma promeſſe.
Je viens, je vole... Hélas! je n'avois d'autre peur
Que celle où d'un amant jette le trop d'ardeur.
L'ingrat me préparoit un deſtin bien contraire!
J'arrive, je le trouve. Eh, qu'y venoit-il faire?

NAÏS.

Air: *Joconde.*

S'il avoit à fuir en effet,
Que venoit-il y faire?
Pour moi, je n'entends rien, tout net,
A toute cette affaire.

CARICLÉE.

Je me livre à lui tendrement:
Et l'ingrat me rebute.

NAÏS.

Il y avoit aſſurément
Quelque choſe à ſa flûte.

Voici ce que c'eſt. En vous voyant, il aura ſongé plus ſérieuſement que jamais à la foi de mariage qu'il alloit donner. Cela préſente de fâcheuſes images à l'eſprit. La peur lui vint, l'amour s'enfuit; & ne voulant pas vous tromper de toute façon, il a eu la généroſité de vous

planter là. Il y en auroit bien eu de moins ſcrupuleux, & ce fripon là eſt encore bien honnête homme.

CARICLÉE.

Mais ceſſe-t-on d'aimer dans un moment ? Et dans un moment. . . . Ah ciel !

NAÏS.

Il eſt vrai que c'eſt quitter la partie à beau jeu : mais enfin, madame, votre enjeu eſt tiré. Croyez-moi, encore une fois, laiſſez-le courir. Quand vous le rencontreriez. . . .

Iriez-vous, en jurant que votre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore ?

CARICLÉE.

Ah, qu'oſes-tu me dire ! oui, je le veux chercher ;
Mais c'eſt pour le punir, & non pour le toucher ;
Pour aſſouvir ſur lui la fureur qui me guide ;
Pour enfoncer ce fer dans le ſein du perfide ;
En arracher ſon cœur ; en repaître mes yeux,
Et me baigner les mains dans ſon ſang odieux !

NAÏS.

Oh, oh ! voici de l'Hermione.

CARICLÉE.

Mais que dis-je, quel fruit des périls que j'affronte !
Le ſang du ſcélérat lavera-t-il ma honte ?
Aura-t-il aſſuré le repos de mes jours ?

C'eſt trop les épargner : abrégeons-en le cours :
Mourons !

[*Elle veut ſe tuer.*]

NAÏS.

Doucement, madame ; c'eſt fort bien joué : mais il n'y a point à badiner ; ce n'eſt pas ici un poignard de théatre ; cela vous entreroit tout brandi dans le ventre, & . . .

CARICLÉE.

Non, laiſſe-moi, je veux . . .

NAÏS.

Au ſecours ! au meurtre ! à l'aide ! à moi !

SCENE IV.

CARICLÉE, NAÏS, MOPSE.

CARICLÉE, *tandis que Mopſe la déſarme.*

TA main cruelle en vain prétend me ſecourir :
La douleur que je ſens, me ſuffit pour mourir.

[*Elle tombe dans les bras de Naïs.*]

MOPSE.

Monſieur ſeroit-il percé en quelque endroit ?

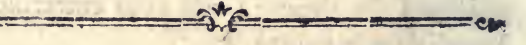
NAÏS.

Non, non. Je vous prie ſeulement de m'aider à le conduire dans cette maiſon. C'eſt un jeune

homme au déſeſpoir, qui n'a beſoin que d'un peu d'eau de la reine d'Hongrie, & de repos.

MOPSE, *au deux femmes qui le veulent ſuivre.*

Reſtez là vous deux, il n'eſt pas honnête que vous voyiez tout.



SCENE V.

TIRÉSIE, CLÉANTIS.

CLÉANTIS.

COUSINE!

TIRÉSIE.

Eh bien?

CLÉANTIS.

Ma foi, l'on a beau dire, ces monſieux là de la ville avont l'ar bian pu avenant, & bian d'eune autre dégaine que nos vilains marpaux de villageois.

TIRÉSIE.

Je vous en réponds, couſine; & je le remarque auſſi bien que vous; je vous avouerai même, que ce jeune mignon qui s'eſt trouvé mal, m'a donné dans la vue, & que je m'intéreſſe tout-à-fait à ſa ſanté.

CLÉANTIS.

Pisque vous me parlez à la franquette, je fairai de même; & je vous dirai que je me sens aussi toute obligée à st'autre, qui m'a mis la main sous le menton.

TIRÉSIE.

Pour moi, cousine, si celui que je dis étoit de bonne volonté, je ne sais guere ce que je ferois.

CLÉANTIS.

Et moi, cousine, je sais bian ce que je ferois, si le cœur en disoit à l'autre. Car ardé dans l'himeur où je sis, contre mon pendard de mari, je crois que.. vous m'entendez bian.

TIRÉSIE.

Le cousin ne les échapperoit pas, n'est-ce pas?

CLÉANTIS.

Je li ferois bian voir qu'eune femme qu'on méprise a pu d'eune corde à son arc. Vous-même, sa cousine, si vous saviez tout, vous li donneriais le tort.

Air: *Carillon de Nantes.*

Quel chagrin quel ennui,
D'avoir un mari la nuit,
Qui ronfle, qui ronfle!

Ste'nuit encor, si vous l'aviais entendu, vous auriais eu piquié de moi.

TIRÉSIE.

Bon, à qui le dites-vous ? Il n'étoit pas couché si loin de moi, qu'il ne m'ait empèchée de dormir une bonne partie de la nuit.

CLÉANTIS.

Hélas ! cousine, c'est double chagrin pour moi : je vous en demande bian pardon.

TIRÉSIE.

Il n'y a pas de quoi ; & ce que j'en dis, ce n'est pas que je me plaigne.

CLÉANTIS.

Pour moi, je me suis levée comme je m'étois couchée. Hom, les vilaines gens que c'est cé maudi ronfleux ! la sotte musique pour eune jeune éveillée ! Dites donc, je crois que cé joli jeunes monsieux là ne ronflons pas comme ça ?

TIRÉSIE.

Hélas, cousine, peut-être encore plus fort auprès de leurs femmes. Maris de ville, maris de campagne, ce sont toujours des maris.

Air : *Des fraises.*

Ces maris que vous croyez
Bien meilleurs que les vôtres,
Au lit, près de leurs moitiés ;
Ne sont pas plus éveillés
Que d'autres, que d'autres, que d'autres.

Je ne dis pas que ce soit de même auprès de

leurs maîtreſſes. Oh, diantre! en fait de galanterie, ils ſont excellens; [*à l'oreille*] couſine, bouche couſue! mais entre nous, je dois ſavoir qu'en dire.

CLÉANTIS.

Oh, vous croyez donc? Je ne ſis pas itou ſi neuve, ſi neuve qu'on diroit bian. Allé, allé, ſecret pour ſecret, quand Mopſe m'épouzit, je ſenti biantôt la diſtance queulia d'eun mari à un galant. Oh bian, profitons de l'occaſion, & tâchons d'arrèter ces meſſieux-ci pour queuque tems. Les voici; paix! j'y vais faire tout mon poſſible.

SCENE VI.

CARICLÉE, NAÏS, TIRESIE, CLÉANTIS.

CARICLÉE.

NAÏS, voilà un petit minois fort gentil: je t'avoue qu'il me donne de l'attention, malgré l'état violent où je ſuis.

TIRÉSIE, *à part.*

Plus je regarde ce beau jeune homme là, plus je me ſens d'inclination pour lui. [*haut.*] Je ſuis ravie, monſieur, de vous voir ſi promptement

guéri : mais vous devriez prendre un peu plus de repos, & remettre votre départ à quelques jours d'ici.

CARICLÉE.

Je vous ſuis bien obligée de votre bonté. L'aimable enfant! Mais je me trouve aſſez bien pour vous débarraſſer dès à préſent de ma perſonne. Pardonnez l'incommodité que je vous ai cauſée. Adieu.

CLÉANTIS.

Ça ne ſera pas comme ça, s'il vous plaît : vous reſterez encore ici queuque tems. Ma couſine & moi, je vous en prions : faites ça pour l'amour de nous.

TIRÉSIE.

Pour cela, meſſieurs, nous nous ſommes flattées d'avoir, au moins toute cette journée, deux hôtes auſſi aimables que vous.

CARICLÉE.

Et à quoi pourroit vous être bonne la préſence d'un malheureux qui traîne après lui la triſteſſe & l'ennui?

TIRÉSIE.

A nous procurer la douce occupation de le conſoler de tout notre pouvoir. La part que nous prenons à votre chagrin, peut-être le diminuera : du

du moins notre pitié nous met-elle en droit de vous demander le ſujet d'une ſi vive douleur.

CARICLÉE.

Comme elle jaſe! Naïs, ſais-tu bien que je trouve du plaiſir à l'entendre? [*à Tiréſie.*] Hélas, ma chere, vous rirez de mon affliction, quand vous en ſaurez le ſujet! C'eſt l'amour.

TIRÉSIE.

L'amour!

CARICLÉE.

Oui, pour la plus ingrate perſonne du monde, qui m'a trahi, & qui m'a abandonné dans le tems que je m'y attendois le moins.

TIRÉSIE.

Je n'aurois jamais imaginé que c'eût été là votre malheur. Quoi, jeune & beau comme vous êtes, il y auroit eu un cœur aſſez dur pour?.... Vous devez l'oublier, & ſa trahiſon mérite plus d'indignation que de regret.

CARICLÉE.

Comment donc! mais nous ſommes ici en pays de politeſſe & d'eſprit. Parle donc auſſi toi, & dis-leur quelque choſe.

NAÏS.

Moi, monſieur, je n'ai rien à dire, ſinon que voilà deux jolies perſonnes, & que je m'accommoderois bien pour ma part de celle-ci.

CLÉANTIS.

Dame, excusé, messieux : je n'ai pas l'aisance de m'exprimé comme ma cousine ; mais si je n'ai pas aussi bonne langue, j'ai bian le cœur aussi bon, pour le moins. Restez tant seulement ici queuque tems, & vous m'en direz des nouvelles.

CARICLÉE.

Eh bien, volontiers : vous vous y prenez de si bonne grace, que je me rends. Je demeure ici jusqu'à demain.

TIRÉSIAS, *à Cléantis.*

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Jusqu'à demain ce n'est guere,
Cousine, hâtons-nous.
[*à Cariclée.*]
Je ferai, pour vous complaire,
Tout ce que je pourrai faire.

CLÉANTIS.

Et moi itou, & moi itou.

NAÏS *bas, à Cariclée.*

Mais, madame, avez-vous bien songé à quoi vous venez de vous engager ? Voici des égrillardes, qui d'ailleurs méritent bien qu'on les cajole ; & nous devons songer ici à faire le personnage d'hommes, comme il faut.

CARICLÉE.

Mais, vraiment, je ne savois pas trop ce que

je disois, & les réflexions que tu me fais faire commencent à m'embarrasser.

NAÏS.

Des douceurs & de belles paroles, du moins, faute de mieux.

TIRÉSIE.

Qu'avez-vous tant à vous dire en secret? Vous raillez de notre simplicité, je gage.

NAÏS.

Loin de là. Monsieur me dit qu'il vous trouve tant de grace, qu'il oublie en ce moment toute sa douleur, pour ne plus songer qu'à vous aimer, & qu'il est embarrassé de vous l'oser dire, dans la crainte que vous ne puissiez croire un changement si prompt.

TIRÉSIE.

Pourquoi ne le croirois-je point? puisque de mon côté, [*à Cariclée.*] quand des années de tendresse & de soins vous auroient acquis mon cœur, il ne seroit pas plus à vous qu'il est.

NAÏS, *bas à Cariclée.*

Ma foi, madame, vous voilà bien plantée: il n'y a pas à reculer. Courage! tirez-vous en bien! [*à Cléantis.*] Allons, la belle, allons faire un tour dans le bois, & ne troublons pas une si douce conversation.

SCENE VII.

CARICLÉE, TIRÉSIE.

[*Ils se promenent tous les deux de leur côté, d'un air embarrassé.*]

CARICLÉE.

LA malicieuse ! quel tour elle me joue là ! Comment se tirer d'affaire ici de bonne grace ? Cette créature-ci me paroît d'un caractere... Allons, allons, j'en serai quitte, peut-être, pour des fleurettes.

TIRÉSIE.

Air : *Prenez la fillette au premier mouvement.*

Ce lieu solitaire
Ne vous charme-t-il pas ?
L'isle de Cythere
A moins d'appas.
L'ame la moins tendre
Ne peut se défendre,
Dans ce beau séjour,
Contre l'amour.

CARICLÉE.

Air : *Non, je ne saurois comprendre.*

Vous rendrez, belle bergere,

L'amour par-tout victorieux ;
L'empire du dieu de Cythere,
Eſt par-tout où ſont vos beaux yeux.

TIRÉSIE.

Air : *J'ai paſſé deux jours ſans vous voir.*

Parlez ſans feinte, m'aimez-vous ?

CARICLÉE.

Plus que l'on ne peut croire,

TIRÉSIE.

Ah, qu'un pareil aveu m'eſt doux !
Que j'aime ma victoire !
Mais, hélas ! les tendres amours
Ne s'expriment-ils qu'en diſcours ?

CARICLÉE, *bas.*

On me preſſe le bouton ; mais j'entendrai ſi peu le françois, qu'elle y perdra ſon latin. [*haut.*]

Air : *Si dans le mal qui me poſſede.*

Eh bien, commandez-moi, de grace !
Les effets vous prouveront bien...

TIRÉSIE.

Fi donc ! je ne commande rien.

CARICLÉE.

Que voulez-vous donc que je faſſe ?

TIRÉSIE.

Que vous preniez ſans demander,
Ce qu'on n'oſe vous accorder.

CARICLÉE, *bas.*

Ah, quelle effronterie! Il n'y a pas moyen d'être ſourd cette fois là.

Air: *N'oubliez pas votre houlette.*

Vous ſouffrirez donc que ce gage
Soulage
[*lui baiſſant la main.*]
Mon amoureuſe ardeur.

TIRÉSIE.

Finirez-vous?

CARICLÉE.

N'ayez pas peur
Que j'oſe en faire davantage;
Mais vous ſouffrirez que ce gage
Soulage
Mon amoureuſe ardeur.

TIRÉSIE, *à part.*

Même air.

Le ridicule perſonnage!
J'enrage.
Que lui dirai-je encor?
La peſte ſoit du gros butor!
Malgré moi, vouloir être ſage!
Le ridicule perſonnage!
J'enrage.
Que lui dirai-je encor?

[*Toujours à part.*]

Voici une ſcene à peu près comme celle que

nous jouâmes enſemble hier au ſoir, Cariclée & moi. Le ſot! [*haut.*]

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Si tu ſens de l'amour pour moi,
Fais-le moi donc connoître.
Fais-le moi donc, fais-le moi donc,
Fais-le moi donc connoître,
Fais donc,
Fais-le moi donc connoître!

CARICLÉE.

Même air.

Je vous le jure mille fois,
Je ne ſaurois mieux faire.
Je ne ſaurois, je ne ſaurois,
Je ne ſaurois mieux faire;
Je ne...
Je ne ſaurois mieux faire.

TIRÉSIE.

Oh, pour le coup, je ſuis à bout. [*haut.*] Dites-moi un peu, monſieur, comment eſt venue la trahiſon dont vous vous plaigniez tantôt?

Air : *Ton himeur eſt, Catherene.*

Votre ſottiſe, peut-être,
Vous a fait abandonner?

CARICLÉE.

Plus je tâche à la connoître,

Moins je la puis deviner.
Je ne ſais à quoi m'en prendre.
J'eus mille ſoins empreſſés,
Et j'étois fidelle & tendre.

TIRÉSIE.

Ce n'eſt pas encore aſſez.

CARICLÉE.

Même air.

A la fin nous nous donnâmes
L'un à l'autre un rendez-vous.
Tous deux nous nous y trouvâmes;
Mais, hélas! le croiriez-vous?
A ce rendez-vous funeſte,
Je n'eſſuyai que mépris.

TIRÉSIE, *bas.*

Oh, je le crois, & de reſte;
Faut-il en être ſurpris?

Il s'y prit apparemment comme il s'y prend ici.

[*haut.*]

Sur l'air connu.

Ce n'eſt pas aſſez d'aimer tendrement,
Il faut encore quelque choſe.

Je veux vous apprendre à vous tirer heureuſement d'un tête-à-tête. Si vous êtes un (*) Daphnis, je ne ſuis pas une Chloé. Ecoutez:

(*) Daphnis & Chloé, étoit le livre du jour.

quand une femme vous témoigne de la tendresse, que vous ètes seul avec elle, & que...

CARICLÉE, *l'interrompant.*

Eh bien! je suis charmé de m'y voir. Je l'entretiens de ma passion; je m'exprime avez tendresse; je... Quoi, vous secouez la tête? N'est-ce pas bien fait?

TIRÉSIE.

Fort bien. Mais si cela vous satisfait, cela ne la satisfait pas, elle.

CARICLÉE.

Oh, tout cela se passe si respectueusement, qu'elle n'a pas lieu de s'en offenser.

TIRÉSIE.

Respectueusement! respectueusement! Eh voilà le mal. Savez-vous bien que les femmes ne jugent du pouvoir de leurs charmes que par les tentatives d'un amant, & que dans cette attente, elles ne trouvent rien de plus insolent que le respect.... Mais je vois venir quelqu'un: retirez-vous, & ne manquez pas de vous trouver ici dans une heure. Je vous apprendrai ce qu'il faut que vous sachiez.



SCENE VIII.

TIRÉSIE, *ſeule.*

Air : *Hélas, c'eſt bien ſa faute !*

IL faut avoir bien du malheur !
Ah, que j'enrage de bon cœur !
Hélas, c'eſt bien ſa faute !
Pour moi, j'étois en belle humeur.
La jeuneſſe eſt ſi ſotte,
Lonla,
La jeuneſſe eſt ſi ſotte !

Eh bien, n'eſt-ce pas encore ce miſérable barbier ? C'eſt un fléau que cet homme-là ! Il querelle Mopſe ; que lui veut-il ? Il ne ſera pas content qu'il n'ait cauſé quelque eſclandre.



SCENE IX.

TIRÉSIE, MOPSE, LE BARBIER.

LE BARBIER.

OH, parbleu ! il n'y a pas à barguigner : vous direz où il eſt : vous le direz. Il ſe trouvera, ou vous aurez affaire à bonne partie.

MOPSE.

Mais je.....

LE BARBIER.

Il n'y a ni ſi, ni mais. Je l'ai laiſſé hier au ſoir chez vous : on ne l'a point revu chez lui : ſes habits ſe trouvent ici : il faut dire ce qu'il eſt devenu.

TIRÉSIE.

Eh, monſieur ! laiſſez-nous en paix. Celui que vous cherchez, vous diſpenſe de vos ſoins. Il n'eſt point perdu : mêlez-vous de vos affaires, croyez-moi, & cependant faites votre compte. On a ſes raiſons pour le cacher : tenez, voilà vingt piſtoles : allez-vous en, & ne dites mot.

LE BARBIER.

De l'argent, à moi ! vous avez bien trouvé votre homme ! Me prenez-vous pour un commiſſaire, ou pour un exempt ? Vous la danſerez, morbleu ! vous la danſerez. Hélas ! le pauvre garçon, il a péri par vos mains ; je le vois bien : je l'avois bien prévu : je le lui avois prédit.

TIRÉSIE.

Il ne lui eſt rien arrivé de fâcheux. On pourroit vous le certifier ; mais c'eſt un myſtere, où perſonne n'a que voir, & qu'on ne ſe ſoucie pas d'éclaircir. Tenez, vous dis-je, prenez ces vingt piſtoles & diſparoiſſez : n'êtes-vous pas bien heureux encore qu'on achete ſi cher votre ſilence ?

quand on n'en a presque pas affaire? De quoi vous embarrassez-vous là?

LE BARBIER.

De quoi je m'embarrasse, mademoiselle? Je le sais bien de quoi je m'embarrasse. J'étois le très-humble serviteur de M. son pere; & je me serois mis au feu, pour rendre service au fils. Aussi le pauvre jeune homme me prenoit-il en affection. Nous devenions inséparables, & personne n'a plus de raison que moi de venger sa perte. Ainsi point de quartier! la justice va savoir de vos nouvelles : à revoir.

MOPSE.

Ah, je suis perdu! Il faut dire lé choses comme elles sont. Monsieu le barbier! [*à Tirésie qui le veut empêcher de parler.*] Dame, voulez-vous que je me fasse pendre par discrétion, quand en vlà eun qui se feroit pendre pour babiller? Monsieu le barbier!

LE BARBIER.

Eh bien?

MOPSE.

C'est ste'fille là, qui est l'homme que vous cherchez.

LE BARBIER.

Que veut-il dire? La peur le fait extravaguer. Adieu, adieu.

MOPSE.

Gnia rian de plus vrai, monſieu le barbier. [*à Tiréſie.*] Avouez donc itou, vous. [*au barbier.*] Ne faites point de bruit, vous dis-je: on va vous apprendre comme tout ça s'eſt fait.

LE BARBIER.

Vas, vas, je vois bien que tu aimerois mieux qu'on te menât aux petites-maiſons qu'au châtelet: mais tu n'en auras pas le choix. Serviteur.

MOPSE.

Acoutez....

LE BARBIER.

Point d'affaires.

TIRÉSIE.

Monſieur le barbier du diable....

LE BARBIER.

Taiſez-vous, carogne! voilà ce qu'attirent les dames de votre eſpece. Je gagerois ma tête, que c'eſt vous qui avez cauſé ſon malheur. Attendez-moi ſeulement, madame la ſalope! vous aurez votre part au gâteau.

TIRÉSIE.

Comment, coquin! moi ſalope! à qui parles-tu? Je ſuis plus honnête femme que toi! [*Ils ſe jettent ſur le barbier qui s'enfuit.*] Il t'appartient bien, & tu es bien hardi d'appeller carogne, une fille encore toute battant-neuve!

SCENE X.

TIRÉSIE, MOPSE.

TIRÉSIE.

As-tu fait venir les violons ?

MOPSE.

Il eſt, ma foi, bian heure de danſer ! V's'êtes encore bian drôle, de parlé de violons, quand vous voyez le biau vacarme qui va ſe faire ici, pour l'amour de vous.

TIRÉSIE.

Vas, vas, ne t'inquiete pas, mon ami : je ſaurai bien me faire connoître, & te diſculper, quand il le faudra. Je te défends ſeulement de parler, & de te mêler de tout ceci : ce ſont mes affaires. Laiſſe-moi le ſoin du dénouement ; & de la joie.

MOPSE.

Je le veux bian : mais du moins n'attendez pas que je ſois pendu, pour dire qu'il n'y avoit pas de ma faute.

TIRÉSIE.

Sois tranquille : ſi je t'ai laiſſé tourmenter un moment par ce chien de barbier, tu méritois

bien cette punition, de me l'avoir envoyé hier.

MOPSE.

Allons, je m'en repose donc sur vous. Mais, mademoiselle Tirésie, vous parliez de bien près à ce monsieu de tantôt. Je vois bian que je n'ai pu que faire de m'y frotter; & qui pis est, je venois de trouver ma femme avec l'autre; & je pourrois bien de cette affaire-ci demeurer, comme on dit, entre deux selles le cul par terre.

TIRÉSIE.

[*Les violons jouent.*]

Bon, bon, laissons cela: voici les violons: dansons.

DANSE.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MOPSE, CLÉANTIS, NAÏS.

[*Cléantis paroît au fond du théatre, avec Naïs qui la caresse. Mopse les y surprend. Naïs se retire. Cléantis la veut suivre. Son mari l'arrête.*]

MOPSE.

Air : *Car nous allons partir pour Missisipi.*

REDOUTE ma colere,
Et ne t'avise pas. . . .

CLÉANTIS.

Je ne te craignons guere :
Qu'est-ce que tu feras ?

MOPSE.

Je te ferois peut-être. . . .

CLÉANTIS.

Parle : que me ferois-tu ? Double traître !

MOPSE.

Je te ferois parti
Pour le Missisipi.

Prends-y garde. Je n'entends par raillerie. Je t'en

t'en avertis. Comment diable ! à peine quinze jours de mariage, & me vouloir déjà....

CLÉANTIS.

Eh, as-tu attendu la quinzaine toi, pour me planter là ? Drès que tu ne m'aimes pu, de quoi te mêles-tu ? Je te trouve encore plaisant. J'ai mon congé ; je te donne le tien. Adieu.

MOPSE.

Mais je ne t'aime pu ! je ne t'aime pu ! qu'en sais-tu ?

CLÉANTIS.

Voyez, que ça est difficile à deviné ! Pa pu loin qu'hier, quand je voulis batifoler avec toi, queman me rabrouis-tu ?

MOPSE.

Oh ma foi, ma foi ! tu crois donc que c'est tous les jours fête ?

CLÉANTIS.

Vraman, ce n'est que trop tous lé jours fête, où gnia pu de jours ouvriers.

MOPSE.

Oh bian, tant quia, tout ci, tout ça, qui n'est ni bon ni biau à toi de geindre. Et quoi que je fasse, tu ne dois pas te boute en tête de rian planter sur la mienne.

CLÉANTIS.

Ah, ça te fait donc peur ! laisse faire : je sis bian

aiſe de le ſavoir. Tu n'as qu'à charier droit : ſinon. . . .

MOPSE.

Jarnicoton ! ça me fait bouquer. Je ne ſais : mais je la trouve pu gentille en diableſſe qu'en minaudiere. Acoute, ma petite femme, point de bruit. . . .

CLÉANTIS.

Oh, qu'oui ! j'oublîrai comme ça ta ſourde oreille d'hier au ſoir, & ta ronflerie de ſte nuit? attends-t'y.

MOPSE, *bas.*

Je vois bian que gnia pa encore aſſez long-tems que je ſommes mariés : car je ſis encore amoureux. [*haut.*] Ça ! ma chere Cléantis, laiſſons tout ça là. Eſt-ce donc là le biau manege que je prétendons faire ? Je n'ons qu'à nous tarabuſter comme ça, biantôt nos petite affaire s'en iront à vau-liau. Après tout, je ne ſommes pa de qualité, ni aſſez riches, pour bian vivre mal enſemble. Feſons la paix. Touche là : je ſens que je t'aime pu que je n'ai fait de la vie.

CLÉANTIS.

Je ne ſis pourtant pas pu belle aujourd'hui qu'hier.

MOPSE.

Ne ſongeons pu au paſſé : tu ſeras contente.

Viens tant ſeulement à la maiſon, tu verras.

CLÉANTIS.

Mais, dis-moi donc, qu'eſt-ce que ſt'homme qu'on nous demande, & dont les habits ſe trouvont dans note armoire? Je ne comprends rian à tout ça. Ce monſieu, avec qui tu vians de me trouver, me vouloit faire dire à toute force ce que j'en avions fait. Dame, je ne ſais rian: je n'ai rian dit.

MOPSE.

Oh gnia rian de ſi diſcret que lé femmes quand elles ne ſavont rian. Que tout ça ne t'embarraſſe pas: ce ne ſont pu là nos affaires. Je te conterai ça, quand il en ſera tems. Mais voici un importun, que je voudrois qui fût bian loin. Je ne ſais comme me tiré de ſes pattes. Gnia pourtant pas moyen de l'éviter. Vas toujou devant.



SCENE II.

MOPSE, CARICLÉE.

CARICLÉE.

QUOI, mon ami, tu ne me diras pas ce qu'eſt devenu ce cavalier, dont l'habillement ſe trouve chez toi?

MOPSE.

Non, non, pour la centieme fois. Si pourtant vous voulez le ſavoir abſolument, tenez, perſonne ne vous le dira mieux que ſte droleſſe qui vous fait cians les doux yeux. Suffit que ce n'eſt pas ma couſine, comme elle dit. Adieu : en mille ans, je ne vous en dirois pas davantage.



SCENE III.

CARICLÉE, NAÏS.

CARICLÉE.

OH, Dieu ! que dois-je penſer ! que dois-je eſpérer, ou craindre ! Ah, ma chere Naïs !

NAÏS.

Eh bien, madame, de quoi vous plaignez-vous ? Voyez le vacarme qui ſe fait ici pour Tiréſias. Vous ètes trop heureuſe. Quand on ſe mêleroit de nos affaires, on ne feroit pas mieux. Nous n'avons plus à remuer. Il faut qu'il ſe trouve aujourd'hui. Le grand moment approche. Le cœur vous bat-il bien ?

CARICLÉE.

Attends à rire de ma foibleſſe, que mon ſort ſoit décidé, & que je ceſſe d'ètre ſi malheureuſe.

NAÏS.

C'eſt ce qui ne tardera plus guere.

CARICLÉE.

Je ne me flatte encore de rien. Les habits ſe trouvent; mais Tiréſias ne ſe trouve point. Le malheureux n'eſt plus; ou le traître ſe déguiſe de maniere à ſe dérober aux yeux qui le cherchent.

NAÏS.

Croyez-moi, madame, il n'eſt pas loin: on va le voir, on va le reconnoître. Sans cela, Mopſe que ſa diſparition doit pour le moins intéreſſer autant que nous, ſeroit-il ſi paiſible?

CARICLÉE.

A te vrai dire, tout ceci me confond. Mais enfin, je ne vois pour moi que du malheur de tous côtés. Le perfide me fuit. C'eſt ma préſence qui le tient caché. Il ne m'aime plus, en un mot; & quand on l'aura retrouvé, il n'en ſera pas moins perdu pour la triſte Cariclée.

NAÏS.

Mais enfin vous le verrez: & puiſque vous n'avez pas le courage de l'oublier, comme il le mérite, vous aurez du moins le plaiſir de lui parler, de lui faire des reproches, de pleurer, de lui dire que vous allez mourir ſi....

CARICLÉE.

Hélas! à quoi ſera-t-il ſenſible, après l'avoir

été ſi peu à toute la tendreſſe qu'hier je lui témoignois ?

N a ï s.

Faites toujours ; il n'y tiendra pas : c'eſt moi qui vous en réponds. Cela ſoulagera toujours votre cœur. Je me ſuis donné ſouvent ce paſſetems là. J'ai des amans qui me font faux-bond quelquefois. J'enrage alors par vanité, plutôt qu'autrement. Que fais-je ? je me ménage adroitement un tête-à-tête avec mon ſcélérat ; & je fais alors un manege admirable. D'abord on dit peu : mais je mets à profit la premiere occaſion de gliſſer un reproche. On ſe défend, j'inſiſte : on biaiſe, je preſſe : on avoue, je pleure : on s'excuſe, je redouble : on ſe jette à mes pieds, je parle d'en mourir : voilà mon homme achevé ; & je ris cependant ſous cape, & de ma douleur, & de ſon embarras. Enfin je le rattache à moi plus fort que jamais, encore que je ne l'aime point. Que ne ferez-vous pas, vous qui aimez ?

C a r i c l é e.

Mais, Naïs, il me vient un ſoupçon : nous ne ſavions pas encore tous mes malheurs. Après avoir pris Mopſe par tous les endroits, pour me découvrir où eſt Tiréſias, il m'a dit enfin, que cette femme avec qui tu m'as laiſſée tantôt,

n'étoit pas sa cousine, & qu'elle pouvoit seule m'en dire des nouvelles.

NAÏS.

Ah, ah ! vraiment, ceci mérite réflexion ; mais encore, où est le nouveau malheur là-dedans ?

CARICLÉE.

Quoi ! tu ne vois pas que cette indigne créature est ma rivale ?

NAÏS.

Et vous vous l'imaginez ? Vous !

CARICLÉE.

A n'en pouvoir plus douter. Voilà la belle cause de mes infortunes : il aura trouvé cette misérable dans ces lieux, où il m'attendoit, & je serai devenue la victime de la plus infame & de la plus brutale des passions. Tu ris !

NAÏS.

Et y a-t-il jamais eu rien de si plaisant ? Votre rivale est amoureuse de vous.

CARICLÉE.

Que je suis malheureuse !

NAÏS.

Vengez-vous bien : point de quartier. Menez-la-moi bon train. N'aurez-vous pas molli dans le tête-à-tête où je vous avois si commodément embarqués l'un & l'autre ?

CARICLÉE.

J'étois presque réduite à me découvrir à cette effrontée, sans l'arrivée de Mopse. Elle m'a bien recommandé de me retrouver ici : & je l'y attends.

NAÏS.

Et qu'y venez-vous faire ?

CARICLÉE.

Lui ouvrir mon cœur, la toucher par mes larmes, & la conjurer de m'éclaircir. Vas-t-en. J'entends du bruit. Mais que vois-je ! Jupiter ! Ah, fuyons !



SCENE IV.

JUPITER, JUNON.

JUPITER, *à son Aigle.*

VAS, mon ami, vas chercher Ganimede, & dis-lui qu'il apporte du nectar. Je veux prendre ici du poil de la bète. Eh bien, ne voilà-t-il pas ma diable de femme qui est encore sur mes talons ! Je méritois bien quelque moment de liberté, pour la peine de n'avoir pas découché : & le pis que j'y trouve, c'est qu'il faut encore lui faire bonne mine. Ah, le maudit meuble, qu'une femme immortelle !

JUNON.

J'aurois été bien étonnée que le jour vous eût retrouvé à mes côtés. Oh ça, pour combien de siecles en voilà-t-il ?

JUPITER.

Junon, vous grondez toujours. Cependant vous devriez, pour cette fois-ci, être assez contente.

JUNON.

Voilà de nos gens, qui font rarement leur devoir ! Ils sont si fiers quand il leur arrive d'être une fois dans les regles, qu'ils ne cessent pas de s'en targuer.

JUPITER.

Bon, montons déjà sur nos grands chevaux.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous plaignez-vous ?
Ah, vous me rompez la tête !
Morbleu ! défaites-vous
De cet esprit jaloux.
Peut-on rien de plus honnête ?
Quoique je sois votre époux,
Nous soupons tête-à-tête,
Et je couche avec vous.

N'allez pas vous en vanter. Je serois au désespoir qu'on le sût dans l'olympe. De l'amour entre des époux de notre condition ! Fi ! Des

bourgeois même en auroient honte. Cependant je brave la mode : j'ai des complaiſances ; je vous donne le mouchoir, & vous murmurez ! Oh... quelles preuves encore voulez-vous d'un feu conjugal ?

JUNON.

Le beau feu d'étoupes ! vantez-vous en bien : vous avez bonne grace. Il en faudroit bien comme celui-là, pour éteindre ceux des gourgandines après qui vous courez. Mais on les chauffe de gros bois celles-là, pendant que d'honnêtes femmes ſont régalées d'une diligence.

Air : *De la jalouſie.*

Suis-je une femme ſans cervelle ?
Penſez-vous que je ſois ſans yeux ?
Si le jour vous étiez fidelle,
La nuit les choſes iroient mieux.
Si vous m'aimiez conſtamment...
[*Jupiter rit.*]
Bon, bon, riez bien maintenant.
Ah, je veux qu'un jour
Vénus vous attrape !
Vous aurez un jour
Beſoin d'Eſculape ;
Nous rirons à notre tour.

JUPITER.

Ah, belle Junon ! ne m'accuſez point de liber-

tinage. Avez-vous oublié déjà les ſermens que je viens de faire d'une inviolable fidélité ?

JUNON.

Non ; mais c'eſt vous qui les aurez bientôt oubliés. Preuve de cela, c'eſt que vous n'avez eu garde de jurer par le Styx. Voyons, faites ce ſerment là. Vous n'oſez ?

JUPITER.

Il faudroit aimer avec moins de délicateſſe que je n'en ai. Vous croiriez ne plus devoir ma fidélité qu'à ce terrible ſerment, & vous ne la tiendrez que de mon cœur. Mais, ma petite femme, ne t'ai-je prouvé ma tendreſſe que par des ſermens ? Heim !

JUNON.

Encore ! nous y revenons toujours. Eh, ne vous faites pas tout blanc de cette épée de chevet. Nous ſavons bien à qui nous en avons l'obligation.

JUPITER.

Et à qui, ſi ce n'eſt à moi ?

JUNON.

Aux fumées du nectar, dont vous vous étiez fait verſer plus qu'à votre ordinaire.

JUPITER.

Eh, ma pleine lune ! canne de ſucre ! ame de mon ame ! angle de mon foyer !

JUNON.

Tenez, l'animal, avec ſes douceurs orientales.

JUPITER.

En voulez-vous du ponant? Ma poulette, mon cœur, mon petit nez, ma reine!...

JUNON.

Portez plus loin vos fadeurs.

JUPITER.

Attendez. Vous voulez peut-être des mignardiſes à la Suiſſe? Parti, par mon foi, moi li être toute prête d'en fournir à fous. Allons, mondame, un petit débauche encore. Recommençons le trinquemane, & fumons chacun ſon pipe.



SCENE V.

JUPITER, JUNON, GANIMEDE.

GANIMEDE, *en vendeur de tiſane.*

A la fraîche, qui veut boire!

JUPITER.

Hola! petite garçonne, à boire pour moi, & mon choli diableſſe.

JUNON, *donnant un ſoufflet à Ganimede.*

Retirez-vous, petit coquin: je vous trouve encore bien hardi de me rire au nez! Mais voyez ce petit inſolent! ôte-toi de mes yeux!

GANIMEDE.

Tenez donc, quel mal eſt-ce que je lui fais ? Elle eſt toujours à me quereller. Je m'en irai, à la fin, & j'enverrai la commiſſion des dieux à tous les diables.

JUPITER.

Et où ſerois-tu mieux que chez nous, mon enfant?

GANIMEDE.

Oui ! ſuis-je pas bien gras de vous ſervir tous? J'aimerois mieux être le dernier des pages de la terre : j'aurois le plaiſir de faire enrager tout le monde, au lieu que tout le monde me fait enrager ici.

JUPITER.

Vas-t-en, mon fils, vas : je mettrai bon ordre à ce que tu n'aies plus à te plaindre.

SCENE VI.

JUPITER, JUNON.

JUPITER.

ECOUTEZ, Junon, je prends mon ſérieux : ces façons là ne me vont point ; & vous auriez dû

mieux ménager l'amitié que je vous ai témoignée aujourd'hui.

JUNON.

Hom! je ſavois bien que vous en ſeriez bientôt las. Il lui tardoit déjà d'avoir à montrer ſa mauvaiſe humeur. Allons, là, faites bien le mauvais: c'eſt votre tour à cette heure, & c'eſt à moi à me taire. On ſait bien au fond, pourtant, ſi j'ai ſi grand tort, & ſi... Ah, que l'état d'une femme eſt à plaindre! Que les hommes ſont heureux d'être hommes!

JUPITER.

Ce n'eſt pas quand ils ont des femmes jalouſes & querelleuſes comme vous!

JUNON.

L'homme le plus mal marié, eſt plus heureux que la femme qui l'eſt le mieux. Il eſt homme, item, & c'eſt aſſez.

JUPITER.

Si vous l'étiez aujourd'hui, vous demanderiez à redevenir femme demain.

JUNON.

Et quel plaiſir avons-nous donc au monde?

JUPITER.

N'euſſiez-vous que celui de nous faire enrager.

JUNON.

Laiſſons la raillerie, & convenez que vous ſeriez fâché d'être à notre place.

JUPITER.

Point du tout. Les douceurs de l'amour ſont toutes pour vous; & plût aux deſtins que je puſſe me tranſplanter dans la peau d'une femelle!

JUNON.

Si les avantages de l'amour étoient de notre côté, vous ne ſeriez pas les aſſiégeans.

JUPITER.

Si nous n'étions pas aſſez ſots pour aſſiéger, vous y perdriez le plus.

JUNON.

Quoi de plus preſſant, de plus importun, de plus impatient, que vous autres!

JUPITER.

Ce n'eſt toutefois pas moi qui le ſuis le plus de nous deux à préſent.

JUNON.

Et qui eſt-ce qui diſoit hier avec tant d'ardeur: allons nous coucher?

JUPITER.

Et qui eſt-ce qui diſoit ce matin: quoi, vous vous levez déjà?

JUNON.

Mais enfin, eſt-ce vous qui nous pourſuivez?

JUPITER.

Pas toujours. Par exemple, voyez Vénus: elle qui ſe connoît mieux à l'amour qu'une autre, &

qui n'y fait pas tant de façons, elle eſt bien ſouvent l'aſſiégeante; & vous ſavez comme elle court après les dieux.

JUNON.

Et les dieux n'ont-ils pas tous couru les premiers après elle? Demandez plutôt à Momus, ſi quand on l'a voulu marier, tout l'Olympe, depuis le blond Phœbus juſqu'au ſale Vulcain, ne la coucha pas en joue: madame Vénus ne fut pas mal fuſillée.

JUPITER.

Mais enfin....

JUNON.

Mais, mais, n'allons pas plus loin. Les beautés du ciel & de la terre ne vous ſuffiſent pas, tandis que je me fixe à vous ſeul: concluez.

JUPITER.

J'en conclus ce que je diſois tout-à-l'heure, que toutes les douceurs du mariage apparemment ſont pour vous, puiſque je n'y en trouve pas aſſez pour m'y fixer.

JUNON.

Point de ſubtilités. Parlons de ſuite: quelles douceurs ſi grandes pour nous, dans le mariage? Captives de mille bienſéances dont vous vous affranchiſſez effrontément, fidelles à des époux volages, bornées dans nos plaiſirs....

JUPITER.

JUPITER.

Oui : mais il n'en faut qu'un parfait, pour l'emporter ſur tous les nôtres.

JUNON.

Que veut-il dire, avec ſon plaiſir parfait ?

JUPITER.

Suffit : je m'entends bien.

JUNON.

Vous n'entendez rien qui vaille, & je ne vous entends que trop. Le beau plaiſir ! n'eût-il d'autres imperfections que les ſuites . . .

JUPITER.

Ah, les ſuites ! les ſuites ! le beau venez-y voir ! comme ſi je ne ſavois pas ce qu'il en eſt d'accoucher, auſſi bien que vous ; & que je n'euſſe pas accouché deux fois, pour ma part ; la premiere de Minerve, & la ſeconde de Bacchus. Ma foi, cela m'a fait plus de bien que de mal. Le premier accouchement me guérit d'une migraine, & le ſecond d'une ſciatique. Si vous n'avez que cela pour vous, j'ai gain de cauſe.

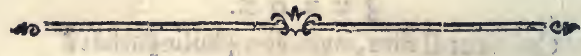
JUNON.

Je gage que non, & vous que ſi : qui nous jugera ?

JUPITER.

Cette femme-ci, qui étoit hier un homme,

& qui a été femme toute la nuit; mais femme dans les formes. Sachons d'elle à quoi nous en tenir.



SCENE VII.

JUPITER, JUNON, TIRÉSIE.

JUPITER.

Eh bien, qui eſt-ce qui fut hier bien ſot?

TIRÉSIE.

Ma foi, c'eſt vous, ſi vous crûtes que je perdois au change.

JUPITER, *à Junon.*

Voici qui va mal pour vous.

JUNON.

Quoi, tu te trouves mieux que tu n'étois?

TIRÉSIE.

Oui.

JUPITER.

Tu ne regrettes pas la force, le courage, la diſcrétion, le jugement, tant d'autres qualités ſolides que ce changement t'a ôtées?

TIRÉSIE.

Non: je n'y ai pas le moindre regret. J'ai plus de plaiſir à ma malice, à ma légéreté, à mon babil, à ma coquetterie, à mon opiniâtreté, & à

toutes les autres qualités ſemblables qui ornent mon dernier ſexe, que je n'en avois à toutes celles que vous dites. Fi ! j'en étois toujours aux priſes avec moi-même. A préſent que je ſuis tout caprice, je ſuis, Dieu merci, la maîtreſſe chez moi.

JUNON.

Mais, rappelle donc ta raiſon, & ſonge que...

TIRÉSIE.

Oh, nous n'avons plus rien à démêler enſemble, la raiſon & moi. [*à Jupiter.*] Ma foi, je vous ſuis bien obligée de nous avoir ſéparées. Vous m'avez débarraſſée d'une grande importune, & arraché une méchante épine du pied.

JUPITER.

Tu as beau dire, la raiſon eſt la ſource des vrais plaiſirs, &....

TIRÉSIE.

Et vous n'en prenez jamais de plus grands, vous, que lorſque vous vous changez en bête. Mais voici du galimatias qui ne prouvera rien. Suffit que je me paſſe fort à mon aiſe de la raiſon ; que rien n'eſt plus joli que de n'en faire qu'à ſa tête. Je vis mille fois plus agréablement que je ne faiſois. Je ne penſe plus qu'aux ajuſtemens, qu'à la bagatelle, qu'à la médiſance ; qu'à planter là ceux qui m'aiment déjà, pour courir après

ceux qui ne m'aiment pas encore. Voilà mes grandes affaires, mes grands plaisirs : je n'en veux pas d'autres ; & franchement, je serois bien fâchée de redevenir homme.

JUNON.

Mais malheureuse, songe donc à ton abaissement : tu pouvois à la faveur des armes, des lettres, ou seulement de ton sexe, sans autre mérite, parvenir à des dignités, à quelque élévation. Au lieu que te voilà femme ; & qui dit femme, dit... femme, & rien de plus. Notre sort est le sort des sorts le plus borné. Il se termine à se voir le jouet d'un volage amant, ou la victime d'un bourru de mari.

TIRÉSIE.

Et où vivez-vous donc, madame Junon ? Cela va peut-être comme cela chez les dieux, qui sont sages ; mais c'est toute autre chose chez les hommes. Ils possedent bien les dignités ; mais nous, faute de cela, nous les possédons eux-mêmes. C'est nous qui faisons parler les juges, agir les puissances, & tout remuer. Les hommes sont comme les marionnettes ; personnages muets & immobiles, jusqu'à ce que notre sexe caché derriere la toile, comme le maître Tabarin, les fasse aller, venir, agir en tout à sa fantaisie. Un de nos grands avantages encore, c'est d'être quittes de

cette vilaine néceſſité de ſe couper la gorge pour le maudit point d'honneur. Oh, je craignois cela comme tous les diables; bien que j'en parlaſſe auſſi fiérement qu'un autre.

JUPITER.

Mais, tu n'en es pas encore où tu crois, ſur l'article de l'honneur. Cet honneur eſt une incommodité des deux ſexes: on le perd dans le tien, avec autant de honte & ſur auſſi peu de choſe que dans le nôtre.

TIRÉSIE.

Avec cette différence heureuſe pour nous, que le vôtre ſe perd avec éclat, & le nôtre *incognito*.

JUPITER.

Ma foi, tous les braves ſont indiſcrets. Mais, ne changeons pas l'état de la queſtion: il ne s'agit ici ni de gloire, ni d'honneur, qui ſont des plaiſirs de l'eſprit; il s'agit de ceux. . . .

TIRÉSIE.

Je vous entends. Je ne mets pas non plus dans ceux que j'ai dit, l'avantage le plus réel & le plus ſenſible de ma métamorphoſe. Oh que non; puiſque je bornerois ma félicité à vivre en mon petit ménage, ſans autre amuſette que celle de fâcher & d'appaiſer nuit & jour un mari. Car, pour que vous le ſachiez, les brouilleries des gens

mariés ſont une vraie toile de Pénélope; on défait la nuit ce qu'on a fait le jour.

JUNON.

Oui; mais ſi dans la querelle tu as affaire à un brutal, tu auras toujours les coups pour toi; & voilà toujours par proviſion pour le plus foible.

TIRÉSIE.

Eh, la la, chacun eſt plus fort à ſon tour! Croyez-moi, tout eſt bien partagé.

Air : *Sur le ritantaleri.*

L'homme a toute l'autorité, *bis.*
Mais la femme de ſon côté, *bis.*
S'en dédommage bien auſſi,
Sur le ritantaleri,
Sur le ritantaleri.

Pour m'expliquer encore plus clairement; tenez, ſi l'homme a l'avantage dans la querelle, nous l'avons bien en récompenſe dans le raccommodement. En un mot, le parfait bonheur ſeroit d'ètre homme du matin au ſoir, & femme du ſoir au matin. Voilà ma ſentence. Maintenant vous me feriez bien plaiſir de vous en aller tous deux, & de me laiſſer recevoir ici un cavalier que j'attends avec la plus grande impatience du monde.

JUPITER, *à Junon.*

Adieu, ma petite ſurie; j'ai gagné mon procès. Te voilà bien outrée. Pour te dépiquer, je t'abandonne l'arbitre. Venge-toi comme tu voudras.

SCENE VIII.

TIRÉSIE, JUNON.

TIRÉSIE.

COMMENT donc, madame, aurois-je eu le malheur de vous déplaire par ma déciſion?

JUNON, *en le touchant de ſon ſceptre.*

Tiens, puiſque tu trouves tant d'avantage à être ce que tu es, il faut me venger par là: reprends ton premier état.

[*Elle lui rend ſa premiere forme.*]

SCENE IX.

TIRÉSIAS, *ſeule.*

EH, madame Junon, miſéricorde! pour une heure ſeulement! encore une heure femme, & puis je ſerai mâle, femelle, haute-contre, tout ce qu'on voudra. Mais, il n'y a pas de quartier! Hélas! je le ſens bien; la barbe me revient. Adieu

les tetons ! hai ! hai ! hai ! je ſuis réintégré. Au diable ſoient les contretems ! Parbleu, c'eſt bien jouer de malheur ! J'attends hier une femme, je ceſſe d'être homme : j'attends un homme à cette heure, je ceſſe d'être femme. Je crois que, ſi j'attendois maintenant un hermaphrodite, je deviendrois neutre. Serviteur au beau cavalier ! il falloit venir de meilleure heure ; la boutique eſt fermée. Prenons notre parti ; auſſi-bien je ſens rentrer dans mon cœur, avec ma raiſon, tout mon premier amour pour Cariclée. Je ſuis vivement touché du déſeſpoir où je la mis hier. Allons vîte à ſes pieds mériter mon pardon, par le récit d'une aventure ſi bizarre. Quelqu'un vient, fuyons ; & ne nous laiſſons pas attraper comme la premiere fois.



SCENE X.

CLÉANTIS, TIRÉSIAS.

CLÉANTIS.

OH, couſine ! mon pendard a diantrement martel en tête, & cela opere par merveille. Il eſt....

TIRÉSIAS.

Ne m'arrète pas ! laiſſe-moi.

CLÉANTIS, *jetant un grand cri.*

Ah, comme vous voilà faite ! & dites-moi donc....

TIRÉSIAS.

Laiſſe-moi, te dis-je! je n'ai pas le tems de m'amuſer : il me faut d'autres habits.

CLÉANTIS.

Quoi donc ! qu'y a-t-il ? Que veut dire cela ? je le veux ſavoir : vous me le direz.

TIRÉSIAS.

Voici mon hiſtoire en deux mots. Je ne ſuis ni ton couſin, ni ta couſine. J'étois hier homme ; je devins fille : j'étois femme tout-à-l'heure ; je viens de redevenir homme ; & je ſuis celui pour qui l'on fait tant de bruit, & dont les habits ſont chez toi. Je vais les reprendre ; adieu. [*Appercevant Cariclée.*] Bon, voici juſtement ce que je craignois. Vois-tu comme il vient la gueule enfarinée, pour ſavoir de moi ce que je ne me ſoucie plus de lui apprendre ? Tu vas voir un drôle, autant & plus étonné que toi.

SCENE XI.

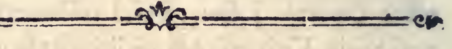
TIRÉSIAS, CARICLÉE, NAÏS, CLÉANTIS.

CARICLÉE, *à Tiréſias, qui tourne le dos.*

JE vous cherchois avec empreſſement pour vous découvrir les ſecrets les plus cachés de mon cœur. Je veux que vous ſeule m'inſtruiſiez de la choſe du monde qui m'intéreſſe le plus. Dites-moi, par pitié....

TIRÉSIAS, *ſe tournant vers elle bruſquement.*

Tout eſt dit, [*Cariclée jette un grand cri, & tombe évanouie.*] je vais changer d'équipage, & vous revenir voir. Voilà un petit muguet bien ſujet aux évanouiſſemens !



SCENE XII.

CARICLÉE, NAÏS, CLÉANTIS.

NAÏS.

MA foi, madame, ſoutenez-vous vîte, que je tombe à mon tour; j'ai ma part de l'étonnement, & je ne tiens plus contre l'envie de m'évanouir.

CARICLÉE, *d'une voix foible.*

Ote-moi de devant les yeux de ce monſtre, & ne le laiſſe pas triompher de ma foibleſſe !

NAÏS.

Il s'eſt lui-même ôté de devant les vôtres, madame : ouvrez-les hardiment. Il n'y eſt plus.

CARICLÉE, *vivement.*

Il me fuit, Naïs ! Ah, le traître ! Courons ; qu'il ne nous échappe point ; mene-moi ſur ſes pas.

NAÏS.

Vous ne le voulez donc plus fuir ? Qu'on eſt fou quand on aime ! Ne vous inquiétez pas, allez, nous ſaurons préſentement où l'avoir, quand nous voudrons.

CARICLÉE.

Et m'a t-il reconnue ?

NAÏS.

Non, madame. [*à Cléantis.*] Mais toi, explique-nous ce myſtere. Pourquoi trouve-t-on cet homme-là dans les habits de ta couſine ?

CLÉANTIS.

C'étoit bian li vraman, que je prenois pour ma couſine. Mais ce n'étoit vraman pas elle. Que voulez-vous ! me vlà toute ahurie comme vous. Que ſais-je ce qu'il me contoit quand vous êtes venue ! i me diſait comme ça qu'il a été homme,

fille, femme, & pis r'homme, en moins de vingt-quatre heures. Vous en ſavez à ſt'heure autant que moi. Mais ce qui m'étonne, au par-deſſus de vous, c'eſt de voir par ce qu'ous venez de dire, que monſieur eſt une femme. Et dites donc, c'étoit donc là votre amoureux, pour qui vous vouliais vous tuer tantôt? Par ma figue, je ſuis ravie que tout ça ſoit bian rammanché, & que vous vous retrouviais comme il faut. Guieu marci, le roman aura ſa queue.

NAÏS.

Madame, il y aura du Jupiter là-dedans: les refus d'hier auront été cauſe du grabuge. Je vois le tour qu'il a voulu vous jouer à tous deux; & je ne m'étonne plus de la froideur & de la confuſion avec leſquelles il vous reçut. Franchement, il y a dans tout ceci plus de votre faute que de la ſienne. Il falloit tout prendre, pour ne rien perdre. En tout cas, il l'a payée en mêmes eſpeces, & vous lui avez bien rendu le change aujourd'hui, dans le même endroit.

CARICLÉE.

Ah, ma chere Naïs! je reſpire, & je ſens un ſecret raviſſement ſuccéder à la douleur mortelle, où tu m'as vue plongée. Mais, Naïs, ne m'avoir pas reconnue! j'aurois cru l'amour plus clairvoyant.

NAÏS.

L'amour ! ſongez donc, madame, qu'il n'en étoit plus queſtion, ou du moins que le ſien étoit.... obſtrué par de.... certains organes... nouveaux..... dont l'épaiſſeur.... vous m'entendez bien.

CARICLÉE.

Non.

NAÏS.

Eh bien, vous ne m'entendez donc pas; mais c'eſt pourtant comme cela, que cela s'eſt fait.

CLÉANTIS.

Mais vous, qui m'en vouliais conter, n'êtes-vous pas femme auſſi, par haſard?

NAÏS.

Tout comme toi, ma mie, pour le moins.

CLÉANTIS.

Ne vlà-t-il pas qui eſt bian d'amuſé comme ça lé gens. Autant ſeroit-ce, ſi je vous avois demandé l'impoſſible. Le bel honneur pour tous deux! du moins ce qu'ous êtes, ſarvira à ôter de la tête de Mopſe ce qu'il y vouloit fourrer.

SCENE XIII.

CARICLÉE, NAÏS, CLÉANTIS. MOPSE.

MOPSE.

Eh bian, messieux, n'avez-vous pas bian ri? Ce Tiréſias dont vous étiais ſi en peine, vous l'avez retrouvé? Vous l'allez encore mieux reconnoître.

CLÉANTIS.

Parle donc, vilain jaloux, le vlà ce biau monſieu de flûte, qui t'avoit baillé le tintoin. Il eſt homme, tout comme l'autre l'étoit cette nuit! heim! Qui eſt-ce qui s'en doit de nous deux à préſent?

MOPSE.

Comment, que dis-tu?

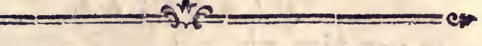
CLÉANTIS.

Je dis la vérité. Vlà madame Cariclée, & ſa ſoubrette.

NAÏS.

Oh ça, madame, votre amant va revenir: vous allez vous reconnoître. Voici le dénouement. Cette reconnoiſſance doit être plaiſante par ſa ſingularité; & je me réjouis de voir comme cela ſe paſſera. Dame, c'eſt ici où le dramatique

triomphe. Sur-tout, tirez l'affaire en longueur, comme dans *Oedipe*. N'entendez rien au françois & ne vous lâchez que quand vous ne ſaurez plus que dire. Le voici.



SCENE XIV.

CARICLÉE, TIRÉSIAS, NAÏS, MOPSE, CLÉANTIS.

TIRÉSIAS.

QUE vois-je !

MOPSE.

Pardi, c'eſt madame Cariclée. Mettez vos béſicles.

CLÉANTIS.

Peſte du butor ! gnia pas de plaiſir quand ça va ſi vîte.

TIRÉSIAS.

Cariclée, vous, Cariclée ! c'eſt lui ! c'eſt elle ! c'eſt vous ! mademoiſelle, ou monſieur, lequel des deux ? Parlez : aurions-nous le malheur encore de nous reſſembler aujourd'hui, comme hier ?

CARICLÉE.

Non, mon cher Tiréſias. Non, que mes habits ne vous alarment point ! le déſeſpoir me les avoit fait prendre, pour vous aller chercher au bout de

l'univers. Je vous ai trouvé d'abord, mais sans vous reconnoître. Et qui vous auroit reconnu? Mais vous avez, vous, dû me reconnoître un instant?

TIRÉSIAS.

Je vois bien que vous êtes le cavalier que je pressois tantôt si tendrement dans ce même lieu. Mais je ne sais que vous dire. Depuis que Junon m'a rémasculinisé, je vous vois avec tout d'autres yeux. J'avois apparemment des yeux femelles, qui voyoient tout mâle, &... Mais, ma chere Cariclée, savez-vous que c'est Jupiter qui....

NAÏS.

Laissez là tous deux, un fatras d'éclaircissemens. Il s'est satisfait. Vous vous retrouvez: vous vous aimiez; vous vous aimez encore: vous êtes libres: donnez-vous la main, & vive la joie!

MOPSE.

Morgué, c'est bian dit: je me sens gai comme un pinson. Allons tatigué, dansons! sautons! vians, ma femme. Je t'aime à st'heure comme si je t'épousais demain.

La danse commence.



SCENE

SCENE XV.

LE BARBIER, DES ARCHERS, & *tous les acteurs de la ſcene précédente.*

LE BARBIER, *n'appercevant pas Tiréſias, & montrant Mopſe.*

ARCHERS, mettez-moi la main ſur le collet à ce coquin-là!

TIRÉSIAS.

Pourquoi?

LE BARBIER.

Ah! c'eſt vous que nous cherchions! pardonnez...

TIRÉSIAS.

Maudit importun, je t'apprendrai une bonne fois à te mêler de tes affaires.

Tiréſias, Mopſe, & la troupe des payſans & autres, ſe jettent ſur le barbier & les archers, les chaſſent à grands coups de bâton, & viennent recommencer la danſe.



VAUDEVILLE.

TIRÉSIAS.

QU'IL fait bon voir à ſes genoux,
Un amant faire les yeux doux,
Et conter l'excès de ſa flamme !
On ſe fâche, on s'appaiſe, on rit,
L'amant preſſe & l'on s'étourdit :
Le grand plaiſir que d'être femme !

CLÉANTIS.

C'EST un privilege bien doux,
De remédier aux dégoûts
D'un ménage qui nous aſſomme,
D'oſer courir de-çà, de-là,
Sans avoir à dire où l'on va :
Ah, que l'on eſt heureux d'être homme !

NAÏS.

EST-IL un paſſe-tems plus doux,
Que de voir ſouvent un jaloux,
Que pour rien la colere enflamme,
Promettre humblement de changer,
Lorſque l'on vient de s'en venger !
Le grand plaiſir que d'être femme !

CLÉANTIS.

Faiſons notre félicité.

MOPSE.

J'y tâcherai de mon côté.

CLÉANTIS.

J'y ferai de mon mieux du nôtre.

MOPSE.

Promets-moi donc fidélité.

CLÉANTIS.

Promets-moi de la fermeté.

ENSEMBLE.

Nous ferons contens l'un & l'autre.

ARLEQUIN *au parterre.*

J'ai fait le héros, l'arlequin,
J'ai fait l'homme, la femme... Enfin,
J'ai fait le diable pour vous plaire.
Messieurs, pour votre grand-merci,
Revenez trente fois ici,
Et vous ne m'en redevrez guere.

Fin du quatrieme Volume.

